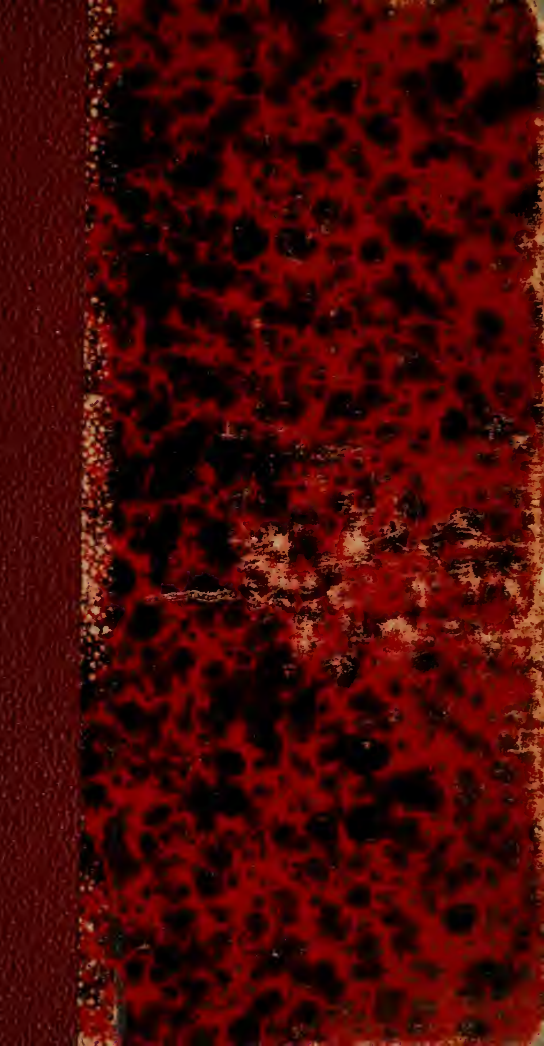


LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

41

ROTHSCHILD

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



ROTHSCHILD

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



ROSCHILD

LES CONTEMPORAINS

ROTHSCHILD

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

ROTHSCHILD

C'était à la fin de septembre 1793.

Après avoir fait appel à tous les peuples pour les engager à briser le sceptre des tyrans, la Convention jetait sur la surface de l'Europe une armée de trois cent mille hommes, destinée à servir d'appui à ses doctrines révolutionnaires.

Grands ou petits, puissants ou faibles, ces pauvres despotes fuyaient, emportés sur les ailes de la peur.

Beaucoup d'entre eux, à l'approche des troupes républicaines, si braves et si mal chaussées, ne prenaient pas le temps de faire leurs malles et de sauver leurs trésors.

Toutefois, un principicule allemand, le landgrave de Hesse-Cassel, voyant flotter le drapeau de la révolution sur la limite de ses Etats, eut assez de courage et de sang-froid pour ne point imiter ceux qui s'enfuyaient la poche vide. Il emballa ses diamants avec deux ou trois millions de thalers et prit la route de Francfort, où il pensait pouvoir mettre en sûreté sa fortune.

Une fois arrivé dans la vieille cité-impériale, il se hâta d'aller frapper à la porte d'un petit banquier juif, appelé Meyer Rothschild, plus riche d'enfants que d'écus, mais archéologue de mérite et numismate de premier ordre.

Le landgrave, ayant lui-même la passion des antiques, professait pour la science du juif une estime très-haute.

Depuis cinq ou six ans, Meyer était le fournisseur en titre du médaillier de Son Altesse Sérénissime. Il entretenait avec le prince une correspondance suivie, et ce dernier n'avait jamais eu à se plaindre ni d'une vente déloyale, ni d'une tromperie dans les fournitures numismatiques, expédiées à Hesse-Cassel par le fils d'Abraham.

— Meyer, dit le landgrave, en lui donnant sa cassette gonflée de florins, je sais combien tu es probe et consciencieux. Voici tout ce que je possède. Acceptes-en le dépôt ; tu me le rendras en des temps meilleurs.

— Une telle confiance m'honore, Votre Altesse, répondit le juif. Mais oubliez-vous que l'armée républicaine sera peut-être dans nos murs avant huit jours?

— Tu crois, Meyer ?

— Au train dont marchent ces enragés, chacun s'attend à les voir fondre sur nous, monseigneur. Vous comprenez ? ce sera le pillage.

— Eh bien, Meyer, à la garde de Dieu ! Je ne te demande point de reçu.

Le prince remonta dans sa chaise de poste, sans tenir compte des nouvelles représentations de l'israélite. Il lui laissa la cassette et partit.

Ce que Meyer Rothschild avait prévu se réalisa de point en point.

Francfort, avant la fin de la semaine, se rendit aux troupes françaises, et le banquier juif, signalé comme un mauvais patriote, en relation avec plus d'un tyran, vit piller son domicile et sa caisse au nom de la liberté des peuples.

Sa ruine fut complète.

Or, les juifs n'ont pas changé depuis Moïse. Toujours patients, toujours industrieux, ayant toujours foi au premier écu, et le premier écu leur tenant lieu

de semence pour produire des millions, ils savent refaire leur fortune comme l'araignée refait sa toile.

Quand les vainqueurs eurent évacué Francfort, Meyer Rothschild rouvrit sa maison de banque, retrouva du crédit auprès de ses coreligionnaires d'abord, puis auprès de tout le monde, et cela parut fort simple.

Il devint même beaucoup plus riche qu'auparavant. On le regardait, en 1802, comme le banquier le plus solide de l'Allemagne.

A cette époque, il y eut pour les têtes couronnées un moment de répit.

Les princes de la Confédération du Rhin se trouvèrent, bon gré, mal gré,

sous la haute tutelle de César. Devenu par la volonté du grand capitaine électeur de l'empire germanique, le landgrave eut la permission de rentrer dans ses États.

Chemin faisant, il repassa par Francfort.

Jadis les gazettes lui avaient appris le pillage de la maison de Meyer. Le fait de la ruine du juif, lors de l'invasion républicaine, n'avait été que trop authentique, et le prince croyait depuis longtemps sa cassette au pouvoir des Jacobins. Néanmoins il rendit visite au vieux numismate, afin de l'assurer qu'il n'avait rien perdu de son estime et de sa confiance.

— Bonjour, Meyer, bonjour! dit l'é-

lecteur, lui tendant les mains avec cette cordialité franche, inséparable des natures allemandes. Enfin nous avons la paix, mon vieil ami. Peste ! elle nous coûte cher. Tu vois un malheureux prince aussi pauvre que Job.

— Vous, pauvre, monseigneur !

— Eh ! sans doute, puisque ces maudits sans-culottes ont volé mes écus avec les tiens. Je te prierais, si cela ne te gêne pas trop, de me faire une petite avance sur l'indemnité qui m'attend à Cassel.

— Il est inutile de recourir à l'emprunt, monseigneur. J'ai là parfaitement intact le dépôt que m'a confié Votre Altesse.

— Hein? s'écria le prince. Tu n'as donc pas été victime du pillage?

— Pardonnez-moi; les Français m'ont tout pris, et je n'ai eu garde de les irriter par ma résistance : ils eussent fait des perquisitions plus scrupuleuses dans mes caves, où j'avais caché vos diamants et votre or.

— Comment? il se pourrait...

— Oui. Ma résignation était une ruse. Ils n'ont pas trouvé la cachette.

— Est-ce possible? murmura le prince anéanti de surprise.

— Depuis neuf ans, monseigneur, pour me dédommager de la perte de mes propres deniers, je me suis permis de faire valoir les vôtres. Toutes mes

opérations de banque ont été heureuses, et je puis, sans me gêner, vous rendre la somme entière avec les intérêts à cinq pour cent.

Le prince était ému jusqu'aux larmes.

— Ami Meyer, dit-il, tu es le plus honnête juif que je connaisse. Garde mon argent, continue à le faire valoir; perds-le même, si bon te semble. D'ici à vingt années, je n'en veux point de reçu, et je m'engage à ne toucher l'intérêt qu'à deux pour cent.

Voilà comme la maison Rothschild est devenue archimillionnaire.

Impossible de voir une fortune dont l'origine soit plus honorable. Mais un fleuve, clair à sa source et dégagé de

fange, ne roule pas toujours vers son embouchure des flots aussi limpides.

Le vieux Meyer mourut en 1812.

Avant de rendre le dernier soupir, il appela ses cinq fils, Anselme, Salomon, Nathan, Charles et James, auprès de son lit de mort. Ils reçurent sa bénédiction suprême, et jurèrent de rester fidèles à la loi de Moïse, de ne jamais se désunir sous aucun prétexte, et de ne rien entreprendre sans avoir demandé préalablement le conseil de leur mère.

— Si vous observez ces trois points, dit le moribond, vous serez bientôt riches entre les plus riches, et le monde vous appartiendra !

Notre vieil israélite a été prophète.

Une pentarchie financière s'organisa sur sa tombe et trôna bientôt dans cinq capitales de l'Europe, à Francfort, à Vienne, à Naples, à Londres et à Paris.

Le dépôt du landgrave de Hesse-Cassel continua de prospérer de plus en plus dans le coffre des héritiers de Meyer Rothschild.

En 1814, aux conférences de Vienne, l'électeur raconta aux souverains l'anecdote du pillage et le trait de probité du vieux juif. Aussitôt la maison de Francfort eut la clientèle de la Sainte-Alliance. Elle fut chargée de tous les emprunts contractés, à cette époque, par les empereurs de Russie et d'Autriche, et par les rois de Prusse, d'Angleterre, de Da-

nemark, de Naples et de Sardaigne. Dans cette vaste opération de finances, les cinq Rothschild eurent chacun leur part.

James, le plus jeune de la famille, et le héros de cette notice, obtint pour son lot l'emprunt de deux cents millions, dont la France avait besoin pour payer ses amis les ennemis.

Disposant d'énormes capitaux, les cinq frères établirent dans tous les coins de l'Europe des bureaux de correspondance très-actifs.

On les informait des moindres fluctuations des fonds publics sur les différentes places commerciales. Ils n'opéraient, pour ainsi dire, qu'à coup sûr, et leurs transactions restaient enveloppées du

secret le plus impénétrable, garantie de réussite certaine en matière de spéculation et de jeu de Bourse.

Aussi l'or affluait dans leur caisse comme une marée toujours grossissante.

Rien n'arrêtait ces juifs obscurs, devenus les créanciers des rois et des peuples. Ils travaillaient avec acharnement à l'édifice de leur fantastique opulence. Leur nom, comme autrefois celui de Plutus chez les Grecs, se changeait en symbole, pour signifier matérialisme heureux, richesse inouïe, déification de l'escarcelle et du sac d'écus.

D'un bout du continent à l'autre les rois les comblaient d'honneurs.

Ils furent élevés à la dignité de ba-

rons, eux et leur postérité des deux sexes, par lettres patentes de la cour de Vienne. Le roi de Prusse, le grand duc de Hesse-Darmstadt les reçurent au nombre de leurs conseillers auliques. Tous les ordres, tous les rubans, toutes les croix s'attachèrent à l'habit de ces enfants d'Israël, et le fier autocrate du Nord lui-même les combla de décorations et d'égards.

Trois des fils du vieux Meyer semblent avoir hérité surtout de son génie en matière de finances Ce sont Nathan, Salomon et James.

Nathan mérite une mention spéciale.

Établi, dès l'année 1798, à Manchester[1], avec cinq cent mille francs, que

[1] Il était à peine majeur.

lui avait prêtés la caisse paternelle, il tripla cette somme en moins de quatre ans et transporta sa maison de banque à Londres, où le cercle de ses affaires ne tarda pas à s'étendre dans une proportion gigantesque, grâce à une rare habileté, et grâce aussi, disons-le, à une absence complète de scrupule sur le choix des moyens [1].

Agent du gouvernement anglais, et chargé de lui servir d'intermédiaire auprès des puissances continentales, alors

[1] Si l'on trouve ce jugement sévère, nous demanderons la permission de citer une anecdote enjouée que rapporte un de ses biographes anglais. — « Ayant, un jour, acheté avec escompte des mandats du duc de Wellington, au payement desquels l'honneur anglais était engagé, Nathan s'empressa, comme seconde opération, d'accaparer tout l'or nécessaire au gouvernement pour les acquitter ; puis il lui revendit ce

en lutte avec la France, Nathan seul ne s'effraya point du chiffre énorme de la dette publique.

Il continua son crédit au cabinet de Saint-James.

Se trouvant à Bruxelles, en 1814, le jour de la bataille de Waterloo, il repartit au plus vite pour Londres, y arriva vingt-quatre heures avant que la nouvelle fût connue officiellement, acheta tout ce qu'il put trouver de rente à la Bourse, et réalisa, sans trouble et sans

numéraire, moyennant une prime considérable. Mais ce ne fut pas tout. Il se chargea, pour le compte de l'État, de faire passer cet or en Portugal. — Excellente affaire! disait-il dans ses moments de joyeuse expansion, qui m'a rapporté quatre bénéfices pour un, et quels bénéfices! » (Sir John Francis, — *Histoire de la Bourse de Londres*, traduite par M. Lefebvre-Duruflé.)

remords, un coup de filet de trente millions.

L'invasion de 1815 quadrupla sa fortune.

Nathan ne dédaignait pas les petites affaires. Il savait les mener de front avec les plus vastes entreprises de banque.

Souvent on l'entendait s'écrier dans son affreux baragouin de juif allemand, dont il n'a jamais pu se débarrasser, non plus que son frère James, et que nous serons obligé de reproduire de temps à autre, sinon dans l'intérêt du style, du moins dans celui de la couleur :

— Pah! guelguefois à téchcûner, guand on a pon abbétit, une vriture te

gouchons faut pien une druite tu lac te Chenèfe!

Ce financier célèbre mourut en 1836.

Au physique, le baron Nathan de Rothschild était un homme d'un aspect désagréable et dur. Sa tenue offrait une extrême négligence. Grossier de manières et de langage, il avait hanté vainement les hautes sphères politiques; le contact des plus nobles héros de l'aristocratie anglaise n'avait pu le dépouiller de son caractère de rustre mal appris.

Il prêtait le flanc de tous côtés aux attaques du pamphlet et de la caricature.

« La presse, dit sir John Francis, toujours si disposée à enregistrer complaisamment les actes de bienfaisance des riches, est

presque toujours restée muette sur la charité de Nathan de Rothschild. [1] »

En fait de trait spirituel, on ne rapporte de lui qu'une saillie cynique, à propos de son anoblissement. Il se trouva dans le monde face à face avec le duc de Montmorency, quelque temps après la publication des lettres patentes, expédiées par la chancellerie de Vienne.

— Ah! ah! monsieur le duc, s'écria-t-il, me voilà donc votre pair! Vous êtes

[1] (*Histoire de la Bourse de Londres.*) L'auteur anglais ajoute que l'ex-banquier de Manchester recevait à sa table des princes du sang, des pairs et des ministres. « Le clergé, dit-il, et l'aristocratie pliaient le genou devant lui; l'envoyé démocrate des États-Unis d'Amérique et l'ambassadeur du czar se trouvaient fort honorés de son amitié. Tous se prosternaient devant Mammon. »

le premier baron chrétien; moi, je suis le premier baron juif.

O rois de l'Europe, ne rougissez-vous pas d'avoir autorisé ce prêtre burlesque du veau d'or à souffleter ainsi le plus illustre de nos blasons?

C'est à Nathan de Rothschild, en premier lieu, qu'on attribua jadis le projet de faire cesser les destinées errantes de sa nation maudite, et de la réunir aux bords du Jourdain sur cette même terre promise, dont elle est dépossédée depuis dix-huit cents ans. Le riche banquier voulait, disait-on, racheter Jérusalem aux Turcs, et y rétablir ses coreligionnaires dispersés sur la surface du globe.

Évidemment, les Juifs, par reconnais-

sance, n'eussent pas manqué de le nommer roi de Palestine.

Or la nouvelle était une invention des *Cokneys* de Londres, et les badauds de Paris, qui ne leur cèdent en rien, attribuèrent tout naturellement à leur Rothschild à eux, au baron James, ce singulier projet de réorganisation de l'ancien royaume d'Hérode.

Après l'expédition de Grèce, on put entendre le libéralisme parisien chanter en chœur une spirituelle complainte, dont nous avons retenu le couplet qui va suivre.

Un juif faisait monter l'enchère,
Disant : Aux bords de l'Ilissus,
Je signerai dans peu, j'espère :
« Nous, par la grâce de Plutus,
Rothschild premier, roi des tribus. »

Et si, plus tard, quelqu'un me donne
Pour l'obtenir un joli gain,
Je lui revendrai ma couronne...
Vive, vive le droit divin!

Marié à la sœur d'Isaac Cohen, qui lui apporta douze ou quinze millions en dot, Nathan eut quatre fils, dont l'aîné, M. Lionel de Rothschild, lui succède dans la direction de la maison de banque.

Lionel se fait élire chaque année, par les négociants de la Cité de Londres, très-humbles sujets de sa caisse; puis l'heure venue de prêter le serment formulé dans la constitution de la Grande-Bretagne, et qui commence par ces mots . « Je jure sur l'Évangile, » notre juif héroïque s'obstine, de par Moïse, à ne pas desserrer les lèvres.

On annule son élection.

Mais l'année suivante, l'intrépide observateur du Talmud se fait donner les mêmes votes et renouvelle la même comédie parlementaire.

En vérité, le christianisme est fort humilié de la chose!

Revenons au baron James, le personnage de la maison Rothschild qui intéresse plus particulièrement le lecteur français.

Parti de Vienne pour venir s'établir à Paris, au moment où le sceptre s'échappait des mains de Napoléon, James applaudit de toutes ses forces à la chute d'un pouvoir détesté de sa famille, et que celle-ci n'avait jamais cessé de com-

battre avec les armes les plus terribles de toutes, dans ce siècle d'égoïsme et de matière, l'argent et le crédit.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, il fut le principal adjudicataire des emprunts contractés par la Restauration.

James Rothschild et son frère de Londres furent chargés de recevoir, pour le compte de la Sainte-Alliance, le milliard de frais de guerre et les deux milliards d'indemnité que les vainqueurs imposaient à notre malheureux pays.

Le fleuve d'or passa dans leur coffre et le féconda de son limon.

Jamais il ne fut possible d'évaluer le bénéfice énorme de Rotchschild dans cette immense curée financière.

En récompense des services rendus à la dynastie légitime, M. le baron ne demanda qu'une très-modeste faveur : il pria le ministre Villèle d'obtenir du roi que la baronne son épouse fût reçue à la cour [1].

Véritable grande dame, et remplie de distinction dans ses manières, ma-

[1] Il s'est marié à sa propre nièce, la fille de son frère Salomon, qui vient de mourir, il y a quelques semaines. Ce genre d'hymen est autorisé par la loi de Moïse. Salomon de Rothschild avait autant de modestie que James a de vanité. Il habitait rarement sa magnifique maison de Vienne, et demeurait presque toujours à Paris, rue Laffitte, tout à côté de son frère, dans l'ancien hôtel d'Hortense de Beauharnais. Jamais il n'a voulu y laisser peindre ses armoiries, disant que son chiffre serait déplacé auprès de celui d'une reine. M. le baron James n'a pas de ces scrupules. Chez lui, son écusson (cinq flèches d'or, sur champ de gueules, par allusion aux cinq maisons Rothschild) brille partout, même dans les cuisines.

dame de Rothschild eût fait florès aux Tuileries. Par malheur, on crut devoir demander conseil à la duchesse d'Angoulême, qui s'écria d'un air scandalisé :

— Vous n'y songez pas !... le tabouret à une juive ! Oubliez-vous que le roi de France est le roi très-chrétien?

M. le baron et Mme la baronne durent renoncer à leur orgueilleux espoir.

L'argent, comme les femmes, a toujours une vengeance toute prête, et le château ne tarda pas à se repentir d'avoir excité la rancune du puissant financier. Dès ce jour, il refusa son assistance métallique à des rois assez fous pour ne pas encenser Baal.

De 1824 à 1830, notre héros s'efface complètement.

Les journaux ne prononcent son nom qu'à de rares intervalles, au sujet de quelques modiques aumônes, envoyées aux pauvres de Paris. Nous trouvons, en feuilletant les gazettes de l'époque, un rapprochement singulier, qui certes n'est point un effet du hasard. Ecoutez, c'est le *Constitutionnel* qui parle :

« M. le baron de Cornélius, l'éminent artiste, vient d'envoyer cinq mille florins (onze mille francs) aux pauvres de la ville. » (*Journal de Francfort.*)

Puis, immédiatement au dessous :

« M. le baron James de Rothschild, le célèbre banquier, vient d'envoyer cinq cents francs aux pauvres inscrits au bureau de charité. » (*Moniteur.*)

Reproduisant, le lendemain, ces deux faits divers, le *Figaro* les accompagne de cette note piquante :

« Véritablement la presse est d'une partialité qui nous révolte. Pourquoi mentionner les actions généreuses des uns et passer celles des autres sous silence? Un de nos rédacteurs, toutes proportions de fortune gardées, s'est montré hier infiniment plus charitable que M. de Rothschild : il a donné *deux sous* à un aveugle du pont des Arts. »

Tous les écrivains qui ont étudié le caractère de ces juifs cousus d'or, y ont reconnu de fort beaux vestiges de la lésinerie qui distinguait leurs coreligionnaires du moyen-âge.

Ici nous pouvons nous appuyer d'un article d'Alexandre Weil, journaliste

original dont les révélations portent le cachet de la véracité et de la franchise.

« Tous les Rothschild, dit-il dans un feuilleton du *Corsaire*, ont énormément d'ordre. Nul ne fait exception. Madame de Rothschild la mère, morte plus que centenaire, en 1849, et que j'ai connue personnellement, était la vieille femme la plus économe de la rue des Juifs, à Francfort. Les Rothschild dépenseront des millions pour des hôtels et des terres, afin que le bon Dieu des chrétiens ne puisse plus les ruiner; mais tous ensemble n'ont jamais dépensé cinq cents francs, ni pour une idée, ni pour les beaux-arts, ni pour les œuvres littéraires, à moins qu'on n'appelle protéger les beaux-arts acheter cinquante mille francs un tableau qui en vaut soixante mille. »

Le baron James, à l'occasion de sa ladrerie, s'est vu continuellement en butte aux traits de la malignité publi-

que. On renouvela tout exprès pour lui le bon mot du président Rose. Voici en quelle circonstance.

Il se trouvait dans un salon de la Chaussée-d'Antin.

Sollicité par une jolie quêteuse, il donna son offrande; mais le hasard voulut que la dame détournât la tête au moment même et ne s'en aperçût point.

Revenant donc à la charge, quelques secondes après, et s'armant de son plus doux sourire, elle lui dit :

— Pour les pauvres, s'il vous plaît, monsieur le baron ?

— Mais ch'ai téchà tonné ! fit Rothschild sur un ton d'humeur.

— Oh ! pardon ! murmura la quêteuse. Je le crois ; mais je ne l'avais pas vu.

— Et moi, dit la spirituelle princesse de C***, qui intervint dans le dialogue, je l'ai vu, mais je ne le crois pas !

Un autre jour, on racontait avec le plus grand sérieux, en présence de M. Scribe, que le baron James avait perdu, la veille, dix louis au jeu, sans souffler mot.

— Rien de surprenant à cela, dit le vaudevilliste, les grandes douleurs sont muettes !

On racontait à chaque instant de nouvelles et plus curieuses histoires, tout-à-fait propres à vilipender notre enfant de Plutus et à le perdre dans l'opinion.

Celle du jardinier Pâquet ne doit pas être omise.

Par des procédés alors peu connus, mais qui ne surprendraient personne, aujourd'hui que la science des perfectionnements nous amène à corriger Dieu et à greffer la providence, Pâquet venait d'obtenir trois pêches magnifiques au mois de janvier. Chacun visitait ses serres-chaudes pour admirer ce prodige d'horticulture. Rothschild y alla comme les autres.

— Fraiment, monsieur le chartinier, dit-il, vos bêches sont atmiraples. Gompien en foulez-fous ?

— Quinze cents francs, monsieur le baron.

— Bar exemble !...

— C'est tout au juste, dit Pâquet. Je ne voudrais pas vous surfaire.

—Drois bêches, guinze cents vrancs !... *Mein gott !...* Et drois bêches gui beut-être ne falent rien !

— Oh ! pour cela, je vous arrête, dit l'horticulteur piqué. Vous allez avoir immédiatement la preuve du contraire.

Il cueille aussitôt l'un des fruits, le partage en deux avec une jolie serpette à lame d'argent, en offre la moitié à Rothschild et mange lui-même l'autre moitié.

— Qu'en dites-vous, monsieur le baron ? Vous êtes connaisseur, je m'en rapporte à la finesse de votre palais.

— Drès ponne ! Télicieuse ! fit Rothschild, croquant la pêche.

— Oui, c'est de la meilleure espèce. Chair ferme, saveur exquise ! En plein air, cette espèce-là ne mûrit qu'au commencement de septembre.

— Foyons, monsieur le chartinier, ce n'est bas fotre ternier brix ?

— Pardonnez-moi. Quinze cents francs, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— Eh ! s'écria le juif, blaisantez-fous? Il y a une bêche te moins !

— N'importe, c'est toujours quinze cents francs... pour vous, monsieur le baron. Ce sont là des fruits de millionnaire ; je ne rabattrai pas un centime.

Rothschid comprit enfin la leçon.

Il fit cueillir les deux pêches, et s'exécuta.

Tout à l'heure nous aurons à raconter du même homme des actes merveilleux de libéralité.

Le psycologue, trouvant de semblables contradictions dans l'étude d'un caractère, s'émerveille et tombe du plus haut des nues.

Il y a chez Rothschild deux natures bien distinctes : d'une part, le juif rapace et traditionnel, matérialisé par deux mille ans de rancune sociale, de servitude et d'opprobre; d'autre part, l'homme de finances intelligent, qui sait à propos accomplir un

sacrifice et perdre un million, si le sacrifice lui amène des affaires nombreuses et lucratives, ou si la perte le sauve d'une situation critique.

Les événements de 1830 nous montrent M. de Rostchild tendant aux vainqueurs sa main pleine d'or, et la monarchie des barricades n'eut pas de plus ferme soutien.

Repoussée par l'ancienne cour, madame la baronne était parfaitement accueillie par la nouvelle.

On dînait au Palais-Royal plusieurs fois la semaine, et les fils du roi ne manquaient aucune des soirées de la rue Laffitte. Ce n'était plus Israël qui frappait à la porte de la royauté; c'é-

tait la royauté qui, la première, donnait l'accolade et se faisait juive.

Aussi fallait-il voir comme on se rengorgeait.

M. le baron continuait à la Chaussée-d'Antin les traditions du noble faubourg et représentait l'aristocratie déchue, comme une caricature de Nadar représente, à l'Exposition, le plus magnifique des tableaux d'Ingres ou d'Horace Vernet.

Quant à la baronne sa femme, elle remplaçait à Dieppe Son Altesse Royale, madame la duchesse de Berry.

L'ingrate cité d'Ango perdait la mémoire de sa bienfaitrice et recevait dans ses murs la noblesse de finances, avec

plus d'orgueil qu'elle n'en montrait autrefois en accueillant la vieille noblesse historique. Elle regardait avec admiration l'épouse du juif, qui, tous les jours, à l'établissement des bains, se faisait apporter à déjeuner par dix grands laquais galonnés d'or.

En aucun temps, à Dieppe, le luxe royal n'avait étalé de pareilles splendeurs.

Mais, en revanche, la bonne duchesse dotait régulièrement, pendant son séjour, cinq ou six couples amoureux et pauvres. Les cœurs reconnaissants gardent ce souvenir, et l'on ne cite aucune jeune fille qui ait épousé son amant aux frais de madame la baronne.

Sous le règne de Louis-Philippe, l'in-

fluence de M. de Rothschild grandissait donc de jour en jour.

C'était le règne de l'agio; l'histoire, à coup sûr, lui conservera ce nom, comme une flétrissure méritée. Sur cette noble terre de France, nous avons vu, pendant dix-huit ans, un juif millionnaire jouir de plus de considération qu'un Montmorency.

Foin de l'épée et foin de l'honneur! Le coupon de rente était roi.

Nous avons même vu, *proh pudor!* la littérature et les arts se prosterner devant l'autel de Mammon. Des écrivains de talent, des artistes distingués briguaient la gloire d'être admis à l'hôtel de la rue Laffiitte, et s'en voyaient très-souvent exclus.

Car le baron James, par excès d'outrecuidance plutôt que par délicatesse, se montre difficile sur le choix de ses convives.

Il ne fut jamais aimable qu'avec un seul homme de lettres, Henri Heine, qu'il accueillait *famillionnairement*, pour nous servir de l'expression employée par le spirituel humoriste. Celui-ci s'amusa plus d'une fois aux dépens de son hôte et le rendit victime de saillies mordantes.

A la fin d'un banquet somptueux où l'on avait débouché plusieurs bouteilles de Lacryma-Christi, le baron dit au poëte :

— Voilà, sur ma parole, un nom bizarre. D'ou vient-il?

— Oh ! l'étymologie en est fort simple, répondit Henri Heine. *Lacryma-Christi*... Traduisez !... Le Christ verse des larmes , quand les juifs boivent d'aussi bon vin.

— Farceur ! satané farceur ! disait Rothschild éclatant de rire.

D'ordinaire ils conversaient dans le dialecte juif-allemand, parce que le calembour y est aussi facile que dans la langue française, et que monsieur le baron le comprenait mieux.

Henri Heine, sous aucun prétexte, ne permettait à Rothschild de prendre avec lui les allures de nabab effronté, qu'il lui voyait adopter avec d'autres. Si parfois il leur arrivait d'être en querelle,

l'homme de lettres menaçait aussitôt l'homme de finances de publier leurs dialogues dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le baron pâlissait d'épouvante et faisait les plus humbles démarches du côté de la réconciliation.

Léon Halévy, frère de l'auteur de la *Juive*, cherchait depuis longtemps à être présenté chez son opulent coreligionnaire.

— Bah ! lui dit Henri Heine, vous ne désirez tant le connaître que parce que vous ne le connaissez pas !

Il est de fait que le banquier juif professe un dédain superbe pour les lois de l'urbanité. Son frère de Londres lui a servi de modèle au point de vue de l'impolitesse et de la réplique grossière.

Un député conservateur aperçoit Rothschild au foyer de l'Opéra.

— Bonsoir, monsieur le baron, lui dit-il ; comment vous portez-vous ?

— Pas mal.

— Et madame la baronne?

— Qu'est-ce que ça vous fait ! répond brutalement le juif en tournant le dos.

On n'ignore pas que l'Autriche a choisi ce galant homme, depuis 1822. pour être à Paris son consul-général. Recevant, un jour, le comte d'Appony, ambassadeur de Vienne, il eut l'insolence de le laisser debout.

Une autre fois, ayant à sa table le prince Paul de Wurtemberg, qui lui faisait l'honneur d'accepter un dîner rue

Laffitte, il s'avise de prendre tout-à-coup avec ce haut personnage un ton complet de familiarité.

— Paul, dit-il, vous offrirai-je de ce chaud-froid?

Le prince lève la tête, regarde notre fils de Moïse et ne répond pas.

Sans se déconcerter, Rothschild recommence la phrase :

— Paul, vous offrirai-je....

— Holà ! maroufle, cria le prince, en se tournant vers son chasseur debout derrière lui, n'entends-tu pas que monsieur le baron te parle?

Se levant aussitôt, il quitta la table.

Quand notre financier reçoit des camouflets de ce genre, attirés par sa sot-

tise, il reste penaud un instant; mais l'aplomb ne tarde pas à prendre le dessus, et il s'écrie, en se frottant les mains :

— Pah ! pah ! ch'ai te l'archent, ils refiendront !

Dans ses jours de gaîté, l'israélite vise parfois au bon mot, et l'on devine aisément qu'il n'atteint jamais le but.

Tous les Parisiens connaissent son hôtel de la rue Laffitte. Si l'art n'a rien à réclamer dans ce chef-d'œuvre de magnificence, en revanche on n'y voit que du marbre, de l'or surtout, encore de l'or, toujours de l'or.

Il lui a coûté plus de trois millions.

Eh bien, l'un des traits favoris de

M. de Rothschild, quand il accueille pour la première fois une personne dans cet hôtel, particulièrement si cette personne est une femme, consiste à lui dire, en prenant un air humble :

— Gomment, matame, fous afez pien foulu fenir tans mon genil[1] ?

— Mais, baron, lui dit un soir Henri Heine, las de le voir éterniser ce prétendu bon mot, vous ne connaissez pas la valeur des expressions dans la langue française. Interrogez le vocabulaire; il vous répondra qu'on n'appelle jamais *chenil* le lieu où il n'y a qu'un chien. Vous offensez toutes les personnes qui hantent votre hôtel, et Brid'Oison, s'il

[1] Chenil.

était là, ne manquerait pas de s'écrier : « — On on... peut se dire... de ces cho... oses là à... à soi-même ; mais aux au... tres, ça n'est p... as... pas po... oli. »

Arrêtons un peu les anecdotes et laissons de côté l'étude de caractère, pour revenir à l'existence officielle du prince de la banque.

L'histoire secrète de la première moitié du règne de Louis-Philippe est un livre à écrire, et l'homme qui connaîtrait bien la vie et les actes de M. de Rothschild pourrait l'écrire mieux que personne. Ainsi, vers 1839, par exemple, à l'époque de la coalition, le financier faisait la pluie et le beau temps. Les Tuileries entretenaient avec la rue Laffitte les relations les plus tendres. M. le duc

de Montpensier invitait Mlle Charlotte de Rothschild à d'interminables contredanses et lui trouvait mille attraits vainqueurs.

Quand M. Bertin aîné mourut, on offrit le *Journal des Débats* et son élastique rédaction au roi de la finance, qui ne daigna même pas verser la somme nécessaire au cautionnement[1] pour avoir une feuille périodique à ses ordres.

Sûr de sa force, il dédaignait de semblables appuis, disant très-haut à qui voulait l'entendre, que, si jamais il avait besoin des journalistes, il les aurait tous, le même jour et à la même heure, en les payant.

[1] Son refus a été l'origine de la fortune diplomatique de M. le marquis de Lavalette.

Moins orgueilleux, toutefois, lorsqu'il dut organiser l'emprunt de 1845, il daigna convier au riche banquet de la prime une infinité de personnes, dont il espérait les services ou dont il redoutait les attaques.

Il envoya nous ne savons plus combien d'actions à madame de Girardin [1], notre pauvre *dixième Muse*, morte si tôt pour les lettres et pour la gloire !

Balzac en obtint lui-même un nombre considérable, attendu que le banquier Nucingen ressemblait trait pour trait à Rothschild [2]. Il les vendit à la

[1] C'était une manœuvre adroite qui empêcha le mari d'être agressif dans *la Presse*.

[2] On espérait le décider à modifier dans une seconde édition cette spirituelle et sanglante critique. Il n'en fut rien.

Bourse, réalisa quatre mille écus, et voyagea six mois en Bavière aux frais de M. le baron.

Cette pluie d'or alla tomber jusque dans le cabinet de travail du petit Rémusat.

Trouvant sous sa main dix billets de banque inespérés, cet éminent diplomate en profita pour imprimer ses deux volumes d'études sur Abeilard. Les railleurs ne virent là qu'un prétexte à épigrammes. On déclara que le sujet rentrait absolument dans la compétence de l'écrivain. Une pluie de sarcasmes succédait à la pluie d'or.

Quant à Rothschild, ses bénéfices furent énormes.

Dans ce cas, comme dans une infinité

d'autres, la générosité ne jouait un rôle que pour aider plus puissamment ensuite M. le baron à remplir ses coffres.

Il obtint bientôt la concession du chemin du Nord, et le démon de l'agiotage, évoqué par lui, s'empara de la nation tout entière.

Ceux qui ont visité la Bourse, en ces jours de fièvre, purent avoir, au bout de cent trente ans, une idée fort nette des gentilles manœuvres de banque de la rue Quincampoix. Une multitude de joueurs s'arrachèrent de nouveaux coupons du Missisipi, et les mânes de Law tressaillirent sous la tombe.

On prodigua, cette fois, les actions au pair. Le journalisme eut large part, et l'on établit le tarif suivant :

Cinq actions pour un fait divers;

Vingt pour un entre-filet;

Cinquante pour un premier-Paris.

Notre aimable docteur Véron se taxa lui-même et somma Nucingen-Rothschild de lui en expédier cent soixante. On réduisit le chiffre à cent vingt.

Quelle imprudence!

Mimi tonna du plus haut du *Constitutionnel*, et la rue Laffitte se hâta de lui octroyer quarante autres actions pour mettre un terme aux hostilités.

Bref, ce bon M. Sax [1] lui-même, en sa qualité d'homme faisant beaucoup de bruit, en trouva deux sous sa serviette,

[1] Fabricant d'instruments de cuivre.

un matin qu'il déjeunait à l'hôtel du banquier.

Comme général en chef de cette campagne financière, Rothschild prit la part du lion dans les dépouilles opimes. On assure que la haute banque se partagea près d'un demi-milliard, sorti de la poche des petits joueurs, qui furent presque tous ruinés.

Et nous avons vu sous nos yeux, en plein dix-neuvième siècle, s'accomplir ces opérations scandaleuses! et les lois s'arrêtent, impuissantes, quand le despotisme du million jette ses sacs d'or sur un des plateaux de la balance, pour enlever à coup sûr l'autre plateau!

Le gros joueur voit les cartes de son

adversaire, se donne les atouts, et gagne infailliblement la partie.

Des milliers de grenouilles imprudentes se lancent dans le marais impur de la spéculation. Le cormoran les croque, pas une n'échappe.

Bon appétit, monsieur de Rothschild !

Vous êtes dans votre droit le plus absolu. Nous n'avons pas un mot à dire. Ouvrez le Code, et montrez un seul article qui empêche cet insolent million de triompher quand bon lui semble, et de rendre toutes les chances heureuses ses esclaves.

Que de ruines se sont accomplies et s'accompliront encore !

La foule aveugle tombe dans le piége ;

aucune des leçons du passé ne profite au présent.

Spéculez, messieurs, spéculez!

Ne songez plus à la fortune honnête, qui s'amasse lentement sur le grand chemin de la probité et de l'honneur. L'industrie, le commerce, l'agriculture, fi donc!

Allez courtiser la prime sur les pentes escarpées de la baisse ou sur les sommets étourdissants de la hausse. Lancez-vous dans le marais, folles grenouilles! tôt ou tard le cormoran vous croquera.

L'inauguration du chemin du Nord eut lieu avec une pompe extraordinaire.

Monseigneur l'archevêque de Cam-

brai bénit du même coup la voie nouvelle et son administrateur israélite. On entendit pour la première fois le financier prononcer en public une harangue, dont le laconisme émerveilla Grassot.

— J'avoue, disait alors ce coryphée du calembour, que M. de Rothschild est un triste sire ; mais convenez du moins que c'est un *sire concis*.

Au retour de la fête, monsieur le baron fut invité à dîner à Neuilly, et Louis-Philippe lui adressa sérieusement ce speech burlesque :

— « Salut au vainqueur d'Amiens, d'Arras, de Douai et de Lille ! salut à celui qui vient renouveler par la paix la conquête de Flandre, accomplie par les guerres de Louis XIV... »

O Bilboquet, pends-toi! ces nobles paroles ne sont point sorties de tes lèvres.

Cependant l'année 1846, pauvre en récoltes, menaçait 1847 d'une disette générale.

Prévoyant les souffrances qui allaient accabler le peuple, et tremblant pour sa caisse à la pensée des troubles qui pouvaient naître, Rothschild essaya de conjurer le sinistre et donna des ordres pour qu'on fit, en son nom, sur les entrepôts d'Europe et d'Amérique, des achats de grains immenses. On revendait à la halle de Paris les blés et les farines au-dessous du cours, et les bénéfices de cette vaste opération devaient être convertis en bons de pain, qu'on

distribuait aux familles nécessiteuses de chaque arrondissement.

Une boulangerie spéciale, établie à la Chapelle-Saint-Denis, fournissait les pauvres, à raison de quinze centimes de rabais par pain de quatre livres.

Mais les plans les plus généreux, les projets les plus philanthropiques avortent presque toujours, quand ils sortent du cerveau d'un homme discrédité dans l'opinion.

Le peuple ne voulut pas croire au bon cœur du juif [1].

[1] A la même époque, des membres du bureau de bienfaisance informèrent M. de Rothschild qu'un grand nombre de pauvres du douzième arrondissement n'avaient pas même de matelas et couchaient sur la terre nue. Le charitable baron se hâta de leur faire envoyer... une voiture de paille.

Il cria de toutes ses forces à l'accaparement, et les journaux imprimèrent contre Rothschild les plus violentes diatribes. Chaque jour, ils répétaient à la France :

« Prenez garde ! Son pain n'est pas du pain ; sa farine n'est pas de la farine. C'est du son, c'est du plâtre ; c'est du verre pilé, mêlé d'arsenic. »

D'autres assuraient que le baron faisait venir des farines avariées, qu'on lui livrait à très-bon compte, et dont il dissimulait la qualité mauvaise en les mélangeant d'amandes douces. Les prolétaires, ignorant que le prix des amandes est trois fois plus élevé que celui de la farine, répétaient cette bourde énor-

me avec la conviction la plus entière et l'indignation la plus vive.

Les amandes douces de M. de Rothschild sont pour beaucoup dans la révolution de Février.

Toujours prêt à souffler le feu, le *National* accusait le baron de noyer sa farine dans la sueur du peuple, ce qui, nous sommes obligés d'en convenir, devait donner un pain détestable.

En même temps surgissaient des bas-fonds de la littérature une multitude inouïe de libelles diffamatoires [1] qui

[1] *Les Juifs rois de l'Europe*, tel fut le titre de l'une de ces brochures, qui fut avidement lue, quoiqu'elle ne le méritât guère. Une autre, qui s'intitulait *Histoire de Rothschild Ier*, pamphlet sans style et sans esprit, souleva dans les salons de la rue Laffitte une indignation profonde. — Ce ne peut être qu'un

faisaient expier à Rothschild le tort de se montrer si tardivement sensible aux misères du pauvre.

Il y a là, certes, une permission du ciel.

Dieu ne souffre pas que l'égoïsme et la peur se couvrent impunément du manteau de la charité.

Tandis que l'esprit public remerciait ainsi M. de Rothschild de sa philanthropie plus ou moins sincère, le juif perdait en réalité une somme considérable.

juif qui a écrit ce livre, s'écria Salomon. Nous n'avons jamais eu de désagréments qu'avec ces gens-là. — Je donnerais volontiers mille francs pour en connaître l'auteur, dit Alphonse, le fils aîné du baron James. — Rien n'est plus facile, mon neveu. Faites-en faire l'annonce, et, si c'est un juif, je gage qu'il viendra chercher sa récompense lui-même!

Ses ennemis nièrent intrépidement cette perte. On se livra même à des calculs profonds pour démontrer que le commerce des farines avait encore grossi le Pactole.

Quand le banquier vendit à la municipalité parisienne le terrain destiné à la construction de l'hôpital Louis-Philippe, le *Constitutionnel* donna sa parole d'honneur que le fils de Moïse avait emporté toute la terre végétale.

On racontait de lui des histoires qui eussent affligé grandement Harpagon, si elles eussent couru sur son compte.

Voici la plus authentique :

En 1843, Rothschild eut la fantaisie de se faire peindre par Horace Vernet, notre grand et populaire artiste.

Il va le trouver et lui demande son prix.

— Pour vous, monsieur le baron, ce sera quatre mille francs.

— Tiaple! tiaple!... Il s'achit te teux ou drois maufais goups te pinceau... Foilà qui me semple un peu ger.

— Ah! vous marchandez les arts, vous! dit le peintre, haussant les épaules. Eh bien! ce sera cinq mille francs, pas un sou de moins.

Et comme Rothschild poussait une exclamation de stupeur :

— Si vous ajoutez un mot, je triple la somme, dit Horace. C'est à prendre ou à laisser.

Monsieur le baron s'enfuit en don-

nant des signes d'effroi. Il se crut chez un démoniaque.

— Attends! attends! lui cria le peintre, je le ferai pour rien, ton portrait!

Horace a tenu parole.

Chacun peut voir, dans le tableau de *la Smala*, cette tête de juif épouvanté, qui fuit, en emportant une cassette, de l'or et des pierreries. La figure de ce juif, où luttent si bien la frayeur et l'avarice sordide, est absolument celle de M. de Rothschild.

Louis-Philippe eut souvent à se plaindre du banquier.

Celui-ci traitait le roi de sa prédilection comme le premier débiteur venu, sans lui montrer plus d'égards et plus

de confiance. Il exigeait que les sommes prêtées fussent garanties, en première hypothèque, sur les biens de madame Adélaïde.

Tous ces détails étaient connus, toutes ces anecdotes couraient le monde.

M. le baron James finit par être en si mauvaise odeur auprès de la bourgeoisie parisienne, que Jacques Lefebvre, l'honorable régent de la banque de France, eut un échec électoral aux Petits Pères, uniquement parce qu'on le savait l'ami du banquier.

La révolution de 1848 glaça de terreur la maison Rothschild.

Cachée d'abord sournoisement sous le voile de la réforme, la république se dé-

masquait au grand jour, en face de tous.

M. de Rothschild apprit que l'émeute brûlait ses châteaux.

Devinant que la fuite serait le signal d'une confiscation irrévocable de ses nombreux domaines, il eut le courage de la situation. L'amour de l'or triompha de la peur, et l'on caressa l'ogre populaire afin d'obtenir qu'il ne mangeât pas tout.

En 1830, monsieur le baron n'avait donné qu'une somme de quinze mille francs.

C'était beaucoup déjà, personne ne le menaçait.

Mais, en 1848, il souscrivit pour cinquante mille francs en faveur des blessés et des ouvriers sans travail. De plus,

son fils Alphonse, qui atteignait sa majorité, se hâta d'écrire au gouvernement provisoire, afin de revendiquer le titre de citoyen français...

Noble patriotisme, adhésion sincère, dont l'histoire lui tiendra compte.

On nous affirme qu'au moment où James, saisi de crainte, hésitait entre ses millions et le salut de sa personne, qu'il croyait menacée, Marc Caussidière se présenta rue Laffitte, et dit :

— Citoyen Rothschild, pas de faiblesse! Je réponds de toi.

Le banquier rêva toute la nuit de l'écharpe rouge de cet homme, des pistolets fixés à sa ceinture et du grand sabre de cavalerie qui traînait sur ses talons.

Toutefois, le lendemain, voyant que des mesures étaient prises pour mettre à l'abri d'une attaque, non-seulement son hôtel, mais encore les propriétés qu'il avait aux alentours de la capitale[1], il comprit que le préfet de police n'était pas venu lui donner une vaine parole.

Moins d'une année après, Marc Caussidière, arrivant à Londres, proscrit et sans ressource aucune, reçut de Paris la lettre suivante :

« Monsieur,

« Permettez-moi de mettre à votre disposition une somme de trente mille francs. Ce petit capital vous aidera à entreprendre quelque industrie sur la dure terre de l'exil. Vous me le rendrez dans dix ans, dans vingt ans, quand vous voudrez.

[1] Il en a deux magnifiques, Suresnes et Ferrières.

C'est un faible témoignage de reconnaissance pour les grands services que vous avez rendus au pays.

« Je suis parfaitement tout à vous.

« ROTHSCHILD. »

Comme on félicitait le baron de ce trait de gratitude, il le gâta par cette réponse :

— Le tiable n'est chamais faincu. Qui sait? Nous le ferrons beut-être refenir.

Toujours la générosité doublée de prévoyance; toujours l'égoïsme à côté de la bonté [1].

[1] C'est une chose aujourd'hui parfaitement reconnue que le gouvernement provisoire, en 1848, pouvait ruiner Rothschild. Peu de mois avant la chute de Louis-Philippe, le baron avait souscrit un emprunt énorme, dont le huitième seulement se trouvait versé. Goudchaux, ministre des finances, le délivra de son engagement et le dédommagea de la baisse énorme subie en Février. Les juifs ne se mangent pas.

Marc Caussidière, avec les trente mille francs de James Rothschild, a fondé à Londres un entrepôt de vins et d'eaux-de-vie. La chance favorise ce républicain honnête. Il est en train de faire une belle fortune, et, depuis longtemps, les dix mille écus du baron sont remboursés.

L'autocrate de la finance recevait très-souvent à Ferrières M. le président de la république.

Un jour, Louis-Napoléon y rencontra le général Changarnier. C'était après leur rupture. Rothschild leur avait ménagé ce rapprochement. Il se croyait appelé à jouer le rôle de conciliateur.

Après deux ou trois tours de prome-

nade dans le parc, il rompit la glace et s'écria.

— Eh pien! foyons tonc un peu... Gu'est-ce gue c'est gue cette guerelle t'allemand!... Arranchons-nous, gorpleu! arranchons nous!

Peu touché de cette fine et délicate entrée en matière, M. le président haussa les épaules et ne répondit pas.

Le baron, piqué au vif, se montra d'abord très-hostile au gouvernement du 2 décembre. On l'eût très-probablement envoyé à Mazas réfléchir au danger de mettre, en politique, son doigt entre l'arbre et l'écorce; mais sa qualité de consul général d'Autriche lui servit d'égide.

Aujourd'hui, M. de Rothschild est en parfaite entente avec le pouvoir.

Souvent on lui reprochait, non sans aigreur, de ne point s'occuper de ses coreligionnaires dans l'infortune.

— Au moins pourriez-vous, disait-on, leur consacrer le bénéfice d'une affaire de Bourse ?

Il trouva le conseil très-sage.

Une manœuvre de hausse, organisée un beau matin, et suivie d'un mouvement de baisse immédiat, produisit une somme de huit cent cinquante mille francs, qui fut aussitôt consacrée à construire, rue Picpus, la maison de refuge israélite, trop à l'étroit dans la rue des Trois-Frères.

L'État voulut entrer dans cette opération pour la valeur du terrain

M. de Rothschild, au lieu de puiser dans ses coffres, emploie toutes sortes de moyens remplis d'originalité pour procurer des fonds aux personnes qui lui en demandent.

Voici un fait que nous empruntons aux journaux.

Félix S***, industriel d'un grand mérite, obtient une audience du baron James, et lui soumet le plan d'une vaste entreprise. Ses explications une fois données, on les approuve. L'idée semble neuve, ingénieuse; elle a toutes les chances possibles de succès. Mais on refuse avec obstination les cent mille francs indispensables pour monter l'affaire.

L'emprunteur éconduit se désole.

— Patience! dit Rothschild; suivez-moi, et tout à-l'heure vous aurez l'argent sans qu'il m'en coûte rien.

Cela dit, il fait monter notre industriel dans sa voiture, le conduit à la Bourse et se promène avec lui, bras dessus bras dessous, dans les coulisses.

A peine se furent-ils séparés que vingt capitalistes abordent l'homme honoré de l'intimité du roi de la finance, et s'empressent de mettre à ses ordres leur crédit et leur caisse.

Les mêmes journaux affirment que le baron James avait prédit le succès du nouveau système d'emprunt. Il l'aurait même conseillé jadis aux provisoires,

en les entendant se plaindre de la retraite du numéraire.

— Eh! morbleu! se serait-il écrié, vous êtes des ânes! La France est le pays le plus riche du monde!

M. de Rothschild avait raison.

De ce côté, le flair ne lui manque pas. Il sent l'or à distance, comme le chien d'arrêt sent la perdrix.

Nous croyons avoir suffisamment fait connaître le caractère et la vie de ce digne personnage. Il nous reste à publier quelques détails intimes, sans lesquels cette notice biographique serait incomplète.

Pendant fort longtemps, il n'y eut à l'hôtel de la rue Laffitte d'autres tableaux que ceux qui ornaient l'oratoire, et,

chose bizarre, c'étaient les portraits de Luther et de Calvin.

Moïse dut être médiocrement flatté d'un pareil choix.

Si la demeure de Rothschild est pauvre en chefs-d'œuvre de peinture, elle possède, en revanche, une curiosité véritable, et l'on y montre l'épée de Henri IV, la même que le Béarnais portait à Arques et à Ivry. M. le baron l'a achetée seize cents francs à la vente de la collection Monville.

Pauvre et fière épée ! pouvais-tu t'attendre à cela ?

Le banquier donne des fêtes splendides aux capitalistes et aux agents de change, dont le concours lui est néces-

saire pour diriger ses manœuvres de bourse.

La hausse ou la baisse du lendemain payent les violons.

Il fait courir, comme un éleveur émérite ou comme le premier membre venu du Jockey's-club, et il lui arrive très-souvent de gagner les prix, — car il faut toujours que M. de Rothschild gagne quelque chose.

On a des chasses superbes à Ferrières.

Pour être sûr de n'être point volé, le maître a pris à son service les plus fins braconniers de Seine-et-Marne.

Vous êtes une des notabilités de la banque, une des illustrations de la politique; on vous invite à une partie

de chasse sur les terres de M. le baron. Fort bien! Mais ne vous attendez pas à remporter le lièvre ou le perdreau tombé sous vos coups. Des arrangements particuliers s'y opposent. Le gibier tué par M. de Rothschild et par ses hôtes appartient au régisseur, qui, en vertu d'un traité parfaitement en règle, ne doit pas le vendre à d'autres qu'à Chevet.

Un jour, à l'une de ces chasses, M. Dupin aîné se signala par un superbe coup d'adresse. Il prit, en rentrant dans le parc. la levrette favorite de madame de Rothschild pour un daim, et lui envoya deux chevrotines dans les flancs.

Honteux de son erreur, il n'osa plus reparaître au château.

Les domestiques le retrouvèrent au

pied d'un arbre, s'efforçant de rappeler à la vie la malheureuse bête, au moyen d'un bandage artistement fabriqué avec sa cravate.

M. Dupin était si confus qu'il repartit sans vouloir dîner.

Le baron James de Rothschild qui, au physique, est loin d'être un Adonis[1], manifestait, il y a quelque vingt ans, de grandes prétentions au titre d'homme à bonnes fortunes. Cette vanité singulière lui a valu plus d'un mécompte.

Il reçut, un matin, d'une noble duchesse, qu'il avait plusieurs fois rencontrée dans le monde, un joli billet, tout

[1] Quelqu'un l'appelait métaphoriquement le veau d'or. — On ne vous comprendra pas, répondit le journaliste Saphir. Choisissez comme terme de comparaison un animal moins gros et plus laid.

parfumé d'ambre. On lui demandait une entrevue, un rendez vous. Le moyen de ne pas croire à son mérite, quand on se nomme Rothschild !

Décidé à conduire l'aventure à bonne fin, notre héros s'arme de toutes ses grâces, et, comme Malborough, il s'en va-t-en guerre.

Pauvre baron !

Aussi pourquoi n'avait-il pas lu les mémoires de la princesse Palatine, mère du régent? Certaine anecdote, racontée là, n'eût pas manqué de le mettre sur ses gardes.

Une marquise, ayant en vain sollicité de Law une audience particulière, donne l'ordre à son cocher de verser le plus adroitement possible devant l'hôtel

du contrôleur général de la Banque.

Elle tombe sans se faire aucun mal, ferme les yeux et ne manque pas de s'évanouir.

On la transporte dans le sanctuaire de Plutus, et Law se hâte d'accourir, tenant à la main un flacon des Quatre-Voleurs.

— Ce ne sont pas des sels qu'il me faut, murmure alors la belle marquise ; ce sont des actions.

Rothschild fut pris au même guêpier.

Tendre sourire, accueil engageant, paroles mielleuses, on employa tout pour lui tourner la tête. Puis on ouvrit une parenthèse habile, afin de lui demander cinquante actions au pair. Il s'exécuta joyeusement ; mais aussitôt le

mari survint, et l'entrevue n'eut pas d'autre suite. M. le baron s'en alla, très-mortifié de voir qu'on préférait sa bourse à son cœur.

S'il manque d'esprit en toute circonstance, James de Rothschild est ordinairement accompagné de gens qui en ont pour lui.

On connaît le mot heureux de Henri Heine à l'archevêque de Malines.

Le prélat et le financier dînaient ensemble chez un ministre. Au moment de passer dans la salle à manger, l'archevêque dit à Rothschild :

— Passez le premier, monsieur le baron.

Rothschild passa.

— Monseigneur, dit le poëte, on pour-

rait croire qu'il y a ici inconvenance ou défaut de politesse. Point du tout! L'Ancien Testament passe de droit avant le Nouveau.

Par son absence complète de savoir-vivre, le banquier juif a soulevé plus de colères, que le bruit retentissant de ses millions n'a fait gronder d'échos jaloux.

Certes, il est peu récréatif de recevoir journellement deux ou trois cents lettres, venues des quatre points cardinaux, et de subir une correspondance qui parcourt la gamme de la demande tout entière, depuis le style hardi et menaçant qui mène à la police correctionnelle, jusqu'à l'humble style de la supplication qui ne mène à rien. Mais

on doit subir les petits ennuis attachés à une haute fortune. Quand il faudrait payer deux ou trois secrétaires pour répondre un mot d'encouragement à défaut d'aumône, cela nous semblerait plus digne que de se renfermer dans un outrageant silence. Voilà ce que M. le baron n'a jamais compris, non plus que madame la baronne.

Savinien Lapointe, cet ouvrier qui fait des souliers comme un poëte et des vers comme un cordonnier, avait imploré l'assistance de madame de Rothschild pour une famille malheureuse, et madame de Rothschild ne daigna pas répondre à l'épître de Savinien Lapointe.

Genus irritabile vatum!

Notre socialiste furieux écrivit dans le journal l'*Atelier* ces lignes terribles :

« Le riche qui connaît la misère, sans la secourir, doit être marqué d'un fer rouge. »

Un bas-bleu, dont la requête n'avait pas eu meilleur accueil, se mit à raconter partout qu'au bois de Boulogne, en voiture, madame de Rothschild avait écrasé un vieillard, et qu'elle l'avait laissé sur la poussière, après lui avoir jeté sa bourse pleine d'or, sans daigner faire halte ni l'emporter pour lui prodiguer des soins, *dans la crainte que le sang ne tachât les coussins de la calèche*. En ce monde, il n'y a que l'orgueil offensé d'un bas-bleu qui puisse propager une aussi abominable histoire.

Quant à M. le baron, nous allions oublier un trait caractéristique de sa nature.

Il professe pour l'espèce humaine un mépris indicible et refond à sa manière la pensée de Bossuet, en disant :

« L'homme s'agite, et l'or le mène. »

Son âme ne s'est point trouvée assez grande pour garder de la bienveillance aux hommes, en dépit de leurs vices et de leurs misères. Il les rapetisse comme à plaisir, et les juge plus vicieux encore et plus misérables. Du sommet de sa prodigieuse opulence, il a si bien vu toutes les gangrènes et sondé toutes les plaies de notre pauvre humanité, qu'il sourit de dédain au seul mot de vertu.

Le cocher d'un remise, qu'il avait

pris pour une expédition mystérieuse, lui rapporte son portefeuille débordant de valeurs. M. le baron l'avait oublié dans la voiture de louage.

— Donnez cinq cents francs à cet imbécile! telle fut la réponse de l'homme Pactole, en présence d'un acte de probité voisin de l'héroïsme.

Il se plaît surtout à humilier les gens de talent.

Un matin, chez son frère, apercevant un peintre en train de terminer le plafond d'une salle à manger somptueuse, il tousse, crache, et s'écrie, le chapeau sur la tête et la canne haute :

— Holà ! monsieur l'ouvrier décoré, descendez un peu, que je vous parle !

Cet ouvrier décoré n'était rien autre

que Jadin, l'éminent artiste. Il achevait alors ces ravissantes fresques de l'hôtel de Salomon, devant lesquelles tombent en extase tous les amateurs.

Jadin se contenta de hausser les épaules.

Mais à quelque temps de là, M. Crémieux, doué de beaucoup moins de patience, châtia d'une manière assez vive et avec un à-propos charmant l'impertinence du financier.

Crémieux n'avait jamais vu son illustre coreligionnaire.

Il le rencontre, un jour, à la synagogue, et comme il avait à lui parler au sujet d'un point litigieux, concernant la communauté israélite, il se hâte de mettre à profit l'occasion, se présente lui-même

et entre en matière. M. de Rothschild l'interrompt tout-à-coup.

— Vous êtes bien M. Crémieux? dit-il en le toisant de haut en bas.

— Oui, monsieur le baron. Je crois avoir eu déjà l'honneur de vous décliner mon nom.

— Sans doute; mais il me semble que M. Crémieux l'avocat doit être plus grand.

A cette phrase aussi absurde qu'insolente, son interlocuteur se mordit les lèvres. Néanmoins il continua ce qu'il avait à dire. Le baron répondit alors assez longuement.

— Mais êtes-vous bien M. de Rothschild? fit alors Crémieux, lui coupant la parole.

— En douteriez-vous, par hasard?

— Oui, certes; M. de Rothschild le financier doit être plus petit.

Cette anecdote terminera l'histoire de l'homme étrange que nous avons vu, depuis quarante ans, au grand scandale de l'intelligence, de l'esprit et du bon goût, peser sur notre siècle par la seule force du million.

M. le baron James de Rothschild a soixante-trois ans.

Nous ignorons la date précise de sa naissance, et le lecteur comprendra que nous n'ayons pu nous procurer son acte de baptême.

FIN.

NOTE SUR L'AUTOGRAPHE.

M. de Rothschild a des secrétaires, et se borne à signer, comme les rois, comme les ministres, ou comme ceux qui, ne connaissant pas une langue, ont la prudence de ne pas s'aventurer dans les périls de la rédaction. Il a donc été impossible à notre éditeur de se procurer un autographe complet.

Monsieur le Directeur de l'Administ.on des Douanes.

Je prends la liberté de venir vous recommander
ticulièrement Monsieur & Madame Norris,
auront l'honneur de vous remettre cette lettre, &
ont besoin de votre protection relativement à
lques difficultés qu'il ont éprouvées au bureau
Verrières, à leur entrée en France.
Agréez, Monsieur le Directeur, la nouvelle
assurance de ma considération la plus distinguée.

Paris 20 Mai 1826

B.on J. de Rothschild

h de V. Janson, rue Dauphine, 18

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.

SOUS PRESSE :

AUGUSTINE BROHAN, — INGRES, ETC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS
HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

42

SAINTE-BEUVE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

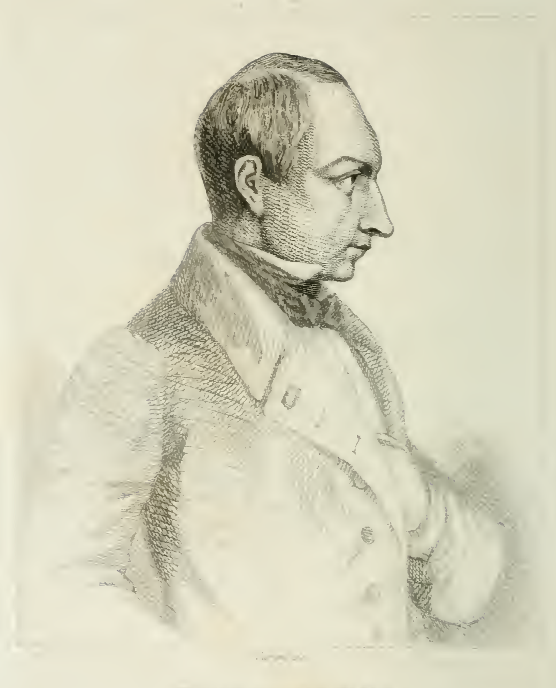
50 centimes.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

SAINTE-BEUVE

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



SAINTE-BEUVE

LES CONTEMPORAINS

SAINTE-BEUVE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

SAINTE-BEUVE

Au commencement de ce siècle, vivait à Boulogne-sur-Mer un contrôleur principal des droits réunis, intrépide collectionneur de bouquins, très-versé dans les études philologiques, grand ami des poëtes, et quelque peu rimeur lui-même.

Il mourut, en 1804, au bout de huit

mois d'hyménée, sans avoir eu la consolation d'embrasser un fils, qui devait être comme lui bibliomane, poëte et, de plus, critique.

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit le 22 décembre, six semaines après la mort de son père.

Une sœur du défunt se hâta de venir en aide à la veuve, restée sans fortune, et se chargea, par la suite, de tous les frais d'éducation de Charles, dont l'enfance et la jeunesse furent entourées des soins les plus tendres.

Fort chrétiennes l'une et l'autre, sa mère et sa tante en avaient fait une sorte de petit séraphin. Il passait la moitié du jour en prières, servait la messe avec

la plus édifiante ferveur, se relevait la nuit pour vaquer à de pieux exercices, et semblait prendre tout droit le chemin du ciel.

Hélas! il devait s'arrêter dans cette angélique et sainte carrière !

En religion, en littérature et en politique, Charles-Augustin n'a jamais eu beaucoup de consistance.

A quatorze ans, il avait terminé sa seconde dans un pensionnat de Boulogne. Comme les classes de cet établissement n'étaient point assez fortes, il témoigna le désir d'achever ses études à Paris. Le collége Charlemagne et le collége Bourbon virent tour-à-tour les triomphes universitaires du futur Aristarque. Il obtint

plusieurs prix au grand concours, entre autres un prix de poésie latine.

Son professeur de rhétorique fut M. Dubois qui devait plus tard être chargé de la rédaction en chef du *Globe*.

Le petit séraphin de Boulogne, au grand scandale de sa pieuse mère, abandonna tout-à-coup ses principes religieux pour devenir philosophe et voltairien.

Il dévora les œuvres des encyclopédistes, adoptant avec enthousiasme le culte de la nature professé par Diderot, et donnant l'approbation la plus complète aux doctrines d'athéisme, prêchées par le baron d'Holbach.

Nous avons sous les yeux les pages de

Joseph Delorme, où Sainte-Beuve prétexte qu'en dépit des maximes philosophiques, l'amour du bien ne s'éteignit jamais dans son cœur.

Pour se rendre utile à l'humanité souffrante, et par pure bonté d'âme, il résolut d'étudier la médecine.

Mais déjà tous les démons de la littérature lui avaient soufflé dans le cœur la passion d'écrire.

Comme il était pauvre, il s'appliqua de tout son pouvoir à empêcher cette passion de prendre racine, sachant à merveille que le métier d'homme de lettres n'est rien moins que lucratif, surtout au début.

Il se mit donc à disséquer avec rage,

afin d'échapper aux tentations de la plume.

Mais, quoi qu'il fasse, l'homme ici-bas obéit toujours à son destin.

Sainte-Beuve, enfermé, le soir, dans sa petite chambre de l'hôpital Saint-Louis[1], parcourait les traités de Locke et de Condillac. Involontairement, il appliquait aux livres les procédés que, le matin même, il avait mis en œuvre sur les cadavres : il plongeait dans le ventre de chaque volume le scalpel de l'analyse, disséquait les chapitres et cherchait minutieusement la charpente sous le style.

Cédant de plus en plus chaque jour à

[1] Il était élève externe à cet hôpital avec logement.

ses instincts d'anatomie littéraire, il acheta les poëtes, afin de les soumettre à ses investigations curieuses.

Bref. la clinique et l'amphithéâtre eurent tort.

Le diable tentateur triompha sur toute la ligne, et M. Dubois vit, un beau jour, accourir au *Globe* son ancien élève, décidément transfuge de la lancette et du bistouri.

Sainte-Beuve lui apportait ses premiers essais de style.

M. Dubois lut son article, le trouva remarquable, et l'envoya sur l'heure à l'imprimerie.

Le lendemain, les abonnés firent bon

accueil à la prose du jeune homme. Attaché aussitôt à la rédaction du journal, Sainte-Beuve envoya sa démission au directeur de l'hospice Saint-Louis.

Il entrait alors dans sa vingt-deuxième année.

Vers la même époque, l'Académie ayant proposé au concours une étude sur *la littérature française au* XVIe *siècle*, M. Daunou, compatriote du jeune critique et secrétaire perpétuel de l'Institut, l'exhorta vivement à concourir.

Sainte-Beuve suivit le conseil.

Mais, entraîné par ses recherches et par la fécondité du sujet, il tripla les proportions de la notice, laissa tous ses rivaux étriquer la matière, prit son temps,

renonça aux lauriers académiques, et publia, au bout de deux années de travail, un livre dont toute la presse fit l'éloge[1].

Il ne discontinua point, pour cela, ses revues critiques au *Globe*.

Les deux écoles littéraires étaient alors en pleine bataille. Sous quel drapeau se rangera Sainte-Beuve ?

Nous le voyons attaquer le romantis-

[1] Il est intitulé : *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle.* On donna vraiment à cet ouvrage beaucoup plus d'importance qu'il n'en mérite. La littérature naïve du XVIe siècle, si pleine de relief et d'agréable singularité, n'avait encore été l'objet d'aucune appréciation sérieuse. Le livre de Sainte-Beuve trahit l'inexpérience de son âge ; les travaux fragmentaires de plusieurs écrivains sont venus le compléter, depuis, et rabattre énormément de sa valeur.

me, dans un compte rendu des *Odes et Ballades*. Son article, fort économe de louanges, signale à Victor Hugo tous les vices de son école, et ne laisse pas entrevoir une seule étincelle de l'enthousiasme brûlant qu'il a fait éclater plus tard pour le génie du poëte.

Victor Hugo se montrait fort sensible aux attaques.

Très-jeune encore, et d'une nature irritable, il eut envie d'aller assommer quelque peu son critique. Les explications à coups de poing étaient alors très-fréquentes sur le terrain littéraire.

Mais on fit comprendre au poëte qu'il était beaucoup plus simple de séduire l'Aristarque du *Globe*, et de l'attacher

comme un esclave à son char de triomphateur.

Sainte-Beuve avait connu très-intimement Eugène Hugo, frère de Victor, jeune homme plein d'avenir, qu'un destin cruel tua dans la fleur de l'âge.

Un matin, revenant de la campagne, au point du jour, et se disposant à traverser le Champ de Mars, le critique aperçoit un individu debout sur les hauteurs du Trocadéro.

Il croit le reconnaître, s'arrête et le considère.

Cet individu descend la colline avec une rapidité folle, accourt, lui serre la main, et prononce des phrases étranges. Ses cheveux sont en désordre; il y a du

trouble et de l'hallucination dans son regard.

Sainte-Beuve ne s'est pas trompé, c'est Eugène Hugo.

— Vous, au Champ de Mars! murmure le critique, à cinq heures du matin !

— Oui, répond Eugène, d'un ton lent et doux. Hier au soir, je me suis confié aux flots dans une barque, et les flots m'ont amené là. J'y ai passé la nuit, j'ai rêvé... Ah! mon ami ! mon ami! je suis bien malheureux !

Et il fondit en larmes.

Sainte-Beuve resta frappé de stupeur. Il eut une peine extrême à ramener à Paris le pauvre jeune homme.

Peu de temps après, eut lieu le mariage de Victor avec mademoiselle Foucher.

Le jour où ils allèrent à l'église demander la bénédiction du prêtre, Eugène les accompagna. Son visage était empreint d'une mortelle pâleur, et, quand on vint le prier de suspendre le voile sur la tête des époux, il eut une sorte de défaillance.

Pendant le repas de noces, au contraire, il se montra d'une gaieté qui tenait du délire. Ses propos incohérents alarmaient tout le monde, sans éclairer personne.

Des symptômes caractérisés d'aliénation mentale se déclarèrent le lendemain.

On comprit tout.

Eugène avait conçu pour celle qui s'était donnée à son frère une passion violente. Comprimé au fond de lui-même, cet amour le brisa.

Il mourut sans recouvrer la raison.

Sainte-Beuve, après quatre ans, n'avait pas oublié cette triste histoire.

Comme toutes les natures un peu aigres et portées à l'injustice, il attribuait aux hommes les torts de la fatalité; il en voulait à Hugo, qui n'avait rien su de la passion de son malheureux frère, et qui eût donné tout son sang pour le sauver.

Si le critique du *Globe* n'osait pas imprimer qu'Eugène aurait eu plus de

talent que Victor, il ne se gênait pas pour le dire dans les conversations intimes.

Il flagellait le vivant avec le souvenir du défunt.

On suppose que son amour-propre blessé de n'être point admis au cénacle contribuait à le rendre sévère pour l'auteur des *Odes et Ballades*.

En effet, le jour où il reçut une première invitation qui l'appelait aux soirées de la rue Notre-Dame-des-Champs, il oublia tout-à-coup les fâcheuses impressions du passé, ne parla plus d'Eugène et proclama l'incomparable génie de Victor.

Ses phrases étaient dégagées d'épines, ses articles étaient tout miel.

L'histoire contemporaine a le droit de dire de Sainte-Beuve qu'il s'est fait romantique par orgueil, et non par conviction.

Un jour il devait cesser de l'être par rancune.

Ceci posé, qu'on le juge !

Enchanté d'avoir séduit le dangereux critique, Hugo l'honorait du plus aimable accueil.

Apprenant que son nouvel hôte essayait, dans ses heures de loisir, d'éperonner Pégase, il le pria de lui lire quelques-unes de ses poésies, les déclara magnifiques, et l'exhorta vivement à les publier.

— Joignez-vous donc à moi, disait-il

à de Vigny. C'est un poëte, c'est un des nôtres. Il a du talent. Dites-lui d'imprimer ses vers.

Une voix secrète avertissait Sainte-Beuve qu'il ferait beaucoup mieux de continuer à éplucher ceux d'autrui, que de livrer les siens à la publicité. Mais Victor, fin diplomate, voulait à toute force désarmer le critique, lui rogner les ongles et le rendre à tout jamais solidaire de son école.

Un jour, il lui adressa ce vers solennel, dans une de ses odes :

> Etoile, étoile, lève-toi!

Vaincu par une aussi flatteuse apostrophe, Sainte-Beuve se mit à écrire d'arrache-pied son premier volume de poésies.

Nous le voyons, dès ce moment, brûler, en l'honneur du cénacle, les parfums les plus purs.

Il s'écrie avec transport :

. . . . Je les ai tous connus !
Ils étaient grands et bons. L'amère jalousie
Jamais, chez eux, n'arma le miel de poésie
De son grêle aiguillon,
Et jamais, dans son cours, leur gloire éblouissante
Ne brûla d'un dédain l'humble fleur pâlissante,
Le bluet du sillon [1].

Ce modeste bluet, comme on le devine, était Sainte-Beuve lui-même. Il jugea convenable de se cacher sous le voile de cette métaphore touchante.

Devenu le plus chaud défenseur, le plus intrépide soutien du romantisme, il

[1] *Le Cénacle*, page 65. (Poésies complètes de Sainte-Beuve.)

se lie avec tous ses jeunes représentants. Outre l'amitié précieuse de Victor, il obtient celle de Lamartine, d'Alfred de Vigny, d'Émile et d'Antony Deschamps. Il porte dans son cœur toute la pléiade.

Enfin son fameux recueil poétique voit le jour.

Sainte-Beuve juge convenable de l'abriter sous un pseudonyme. Il attribue ses vers à un jeune écrivain, Joseph Delorme, mort de pulmonie, et donne, en guise de préface, une notice biographique du personnage.

C'est l'histoire de Sainte-Beuve, sa propre histoire, écrite avec des larmes, comme c'était la mode alors.

Il y révèle une multitude de souffrances inconnues, triste héritage du poëte.

Or, le *Charivari* se montra fort peu touché de ces lamentations. De plus, le *Constitutionnel*, indigné des doctrines esthétiques de l'auteur, et voulant le punir de son peu de respect pour Racine et pour Boileau, lui décocha un pamphlet plein d'amertume, intitulé : LA CONVERSION D'UN ROMANTIQUE, *manuscrit de Jacques Delorme, frère de Joseph.*

M. Jay fut le Jupiter tonnant qui foudroya Sainte-Beuve.

Dans le premier recueil poétique de l'ami du Cénacle, on trouve, nous devons en convenir, des morceaux délicieux de simplicité; [1] malheureusement ils sont rares.

[1] Nous citerons, entre autres, *le Calme. — Oh! laissez-vous aimer! — La Causerie au bal* — et *Mes Rêves.*

Il est regrettable que M. Sainte-Beuve, qui sent si bien la poésie des choses vulgaires, rende cette poésie avec aussi peu de bonheur.

Presque toujours ses images sont au-dessous de la réalité même.

Son rhythme est embrouillé, difficile, tortueux, obscur, pénible à lire et à comprendre.

A cette époque, il parlait encore la langue de tout le monde.

Mais, dans son désir extrême de ne ressembler à aucun de ses contemporains ni à nul poëte antérieur, il créa, depuis, ce style anormal, ténébreux, étrange, incompréhensible, qui rend insoutenable la lecture de son troisième

recueil [1], de *Volupté* et de *Port Royal*.

Parler des poésies de Sainte-Beuve, et ne pas mentionner les *Rayons jaunes*, serait un oubli que ne pardonneraient jamais nos lecteurs.

Les voyez-vous éclater sur les pages de son livre ces fameux rayons...

> Plus *jaunes*, ce jour-là (le dimanche) que pendant
> [la semaine?...]
> . . . .
> La lampe brûlait *jaune*, et *jaune* aussi les cierges,
> Et la lueur glissant aux fronts voilés des vierges
> *Jaunissait* leur blancheur,
> Et le prêtre, vêtu de son étole blanche
> Courbait un front *jauni*, etc...

[1] Le second, qui a pour titre *Consolations*, parut en 1830. Sainte-Beuve semble y répudier sa manière. Il gagne à n'être plus lui-même. On a dit avec assez de raison que cette œuvre n'était qu'un écho des *Méditations* de Lamartine et des *Orientales* de Victor Hugo.

. . . .

Qui n'a du crucifix baisé le *jaune* ivoire?
Qui n'a de l'Homme-Dieu lu la sublime histoire
Dans un *jaune* missel?

Sainte-Beuve eut la jaunisse, après avoir écrit cette pièce remarquable, tant il s'était profondément pénétré de son sujet.

Cependant les abonnés du *Globe* continuaient de savourer la prose du critique-poëte.

Il devint le collaborateur le plus actif de ce journal, et le rédigea presque à lui seul pendant six semaines. On assure qu'il essaya d'y introduire ses amis de la nouvelle école [1] et leurs doctrines.

[1] Joseph Delorme avait alors beaucoup d'amis. En tête de chacune de ses pièces de vers, on peut lire :

Mais sa tentative ne fut pas heureuse.

Repoussé avec perte, les romantiques entraînèrent Sainte-Beuve dans leur déroute. Il cessa de faire partie de la rédaction du *Globe*.

Notre critique en chômage passait toutes ses journées chez Victor Hugo, qui avait alors transporté ses dieux lares au n° 6 de la place Royale.

Rien n'était plus charmant que cet intérieur.

Un poëte heureux, admiré, couronné de gloire; une jeune mère, au front

« A mon ami D., — à mon ami V. H., — à mon ami K., — à mon ami A. de V., — à mon ami L., — à mon ami R., etc. Toutes les initiales y passent. De ces nombreux amis, combien lui en reste-t-il? Tout-à-l'heure il nous l'apprendra lui-même.

noble et pur, aux grâces sans coquetterie; de beaux enfants qui jouaient autour des grands meubles, tout respirait la joie, tout enchantait le regard.

Pourquoi les Gorgones politiques sont-elles venues montrer leur tête hérissée de couleuvres derrière ce doux tableau de famille? Pourquoi le grand poëte a-t-il retiré sa main de celle de la Muse, pour la tendre à ces hideuses mégères?

Tout est souillé, tout est perdu.

Le bonheur s'éclipse au ciel noir de l'exil, et les joies intimes, les pieux épanchements du foyer ne se trouvent que dans la patrie.

M. Sainte-Beuve cessa tout-à-coup de

hanter le salon de la place Royale. Il paraît que ses visites étaient devenues impossibles.

On ne donne pas le motif de la rupture.

Victor Hugo continua d'être heureux; la jeune mère continua de caresser ses beaux enfants avec le calme solennel de la vertu, sans éprouver du départ de son hôte ni regret ni trouble.

Pendant plusieurs mois on n'aperçut plus le critique.

Il chercha dans le travail l'oubli de ses pensées amères, se casernant au milieu de ses livres, et menant une existence de bénédictin.

Comme son illustre confrère des *Dé-*

bats, Sainte-Beuve a la passion du volume, non pour ce qu'il contient, mais pour le volume même. Il le respecte, il le mignote, il a horreur des cornes aux feuillets, des taches d'encre et de la poussière.

Toujours comme ce bon monsieur Janin, il coupe les pages vierges avec de longs ciseaux, fabriqués *ad hoc,* et prétend obtenir ainsi une section plus franche qu'avec le couteau de bois ou d'ivoire.

Nos deux critiques ont beaucoup d'autres analogies, qu'il serait trop long de déduire.

Signalons seulement l'incohérence et le décousu de leurs œuvres, le maniéré

de leur style, et la fatigue universelle qu'occasionnent leurs périodes.

La *Revue de Paris* s'attacha Sainte-Beuve, et bientôt la *Revue des deux Mondes*, placée déjà sous la tutelle de Buloz, éprouva le besoin de publier les *Critiques et Portraits littéraires*, interminables études sur les poëtes et les prosateurs des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Depuis lors jusqu'à l'époque présente, ces études se sont perpétuées, tantôt dans un journal, tantôt dans un autre.

Elles forment huit gros volumes.

Notre écrivain, dans la préface, annonce qu'il s'intéresse beaucoup aux petites choses, et chaque article de ce long ouvrage le prouve.

On n'y rencontre aucune doctrine littéraire, aucun aperçu élevé.

Le tout abonde, il faut le dire, en observations fines et souvent justes ; mais c'est une succession de petits jugements qui ne composent jamais un ensemble.

Sainte-Beuve aime à expliquer les grandes choses par les petites, ou plutôt les grandes choses lui échappent. Il recherche avec curiosité comment tel ou tel écrivain se comportait dans la circonstance la plus insignifiante de sa vie. Ce point trouvé, il en fait sortir tout un système de critique.

Il juge l'œuvre et l'homme par la manière dont ce dernier, par exemple, s'habille ou mange sa soupe.

Malgré ces défauts, les *Critiques et Portraits* sont une œuvre intéressante.

L'auteur ne relève, du reste, que de ses propres impressions et ne subit aucune influence étrangère. Souvent on l'a vu reprendre son manuscrit chez l'imprimeur, plutôt que d'y opérer les changements que Buloz exigeait.

N'allez pas en conclure que sa critique soit impartiale.

Il apporte, un jour, à la *Revue des Deux Mondes* le portrait de Janin.

Buloz, en querelle avec le feuilletoniste des *Débats*, réclamait un éreintement absolu. Trouvant un article plein de déférence il se fâche.

— Eh! s'écrie-t-il, ce n'est point là ce

qu'il me faut! Janin mérite autre chose.

— Je n'en disconviens pas, répond Sainte-Beuve; mais je tiens à rester au mieux avec lui.

Maintenant ajoutez foi aux appréciations de l'homme.

Sainte-Beuve est une nature faible, chancelante, incertaine, un caractère en dessous, un esprit craintif, sans énergie pour le bien comme pour le mal.

Chez lui l'homme et l'écrivain se ressemblent.

Dans la vie comme dans les lettres, il procède par insinuation, par tâtonnement; il recourt sans cesse à l'analyse et se perd dans les détails comme dans un labyrinthe.

Élevé par des femmes, il en a toutes les petites faiblesses, toutes les allures câlines et douteuses, tous les instincts de commérage. En logique il trébuche, en littérature il s'embrouille, en politique il patauge, en amour il compromet sans vaincre.

Buloz disait de lui :

— C'est un mouton enragé. La rancune l'étouffe, et il n'a pas la force de la vengeance.

A partir du jour ou il n'est plus admis à la place Royale, Sainte-Beuve cesse de chanter le *grand Victor*. Il ne lui écrit plus comme dans la préface des *Consolations :*

« Vos rêveries ont gagné avec l'âge

un caractère religieux, austère, primitif et presque accablant pour notre pauvre humanité d'aujourd'hui. Quand vous avez eu assez pleuré (Sainte-Beuve entend que tout bon poëte pleure), vous vous êtes retiré à Pathmos avec votre aigle, et vous avez vu clair dans les plus effrayants symboles, Rien désormais qui vous fasse pâlir ; vous pouvez sonder toutes les profondeurs, ouïr toutes les voix ; vous êtes familiarisé avec l'infini. »

Le bon temps de ces louanges apocalyptiques est passé.

Quand l'Aristarque ne trouve rien de défectueux dans la forme et dans le rhythme du puissant maître, il suspecte

hypocritement la sincérité de son cœur et la moralité de ses œuvres.

Ceci eut lieu surtout à propos de l'ode célèbre *Date lilia*, dans les *Chants du Crépuscule.*

Une fois lancé sur le chemin de la rancune et de l'aigreur, Sainte-Beuve s'applique de la façon la plus sournoise à démolir tous les talents et à obscurcir toutes les gloires, qu'il a proclamés autrefois et mis en lumière, à l'époque où il avait des amis.

Un jour, il fait une découverte admirable.

Il annonce très-nettement au monde des lettres que Méry n'est point un poëte.

Sa rage de démolition s'étend jus-

qu'aux œuvres de Balzac. Il vient en aide à Janin pour essayer de renverser de son piédestal le grand peintre de mœurs, s'y appliquant avec moins de violence peut-être, mais avec autant de perfidie.

Leurs dents se sont usées sur la lime.

« La *Physiologie du mariage*, dit Sainte-Beuve, est une macédoine de saveur mordante et graveleuse. Le hasard et l'accident sont pour beaucoup jusque dans les meilleures productions de M. de Balzac. Il a sa manière, mais vacillante, inquiète, cherchant souvent à se retrouver elle-même. On sent l'homme qui a écrit trente volumes avant d'acquérir une manière. Quand on a été si

longtemps à la trouver, on n'est pas bien sûr de la garder toujours. »

Si jamais le code pénal s'avise de châtier les crimes de la critique, nous proposons de condamner Sainte-Beuve et Janin à se relire.

En leur souhaitant cette punition, nous sommes presque barbare.

A moins toutefois que ces messieurs n'aient perdu toute vergogne, car il y a des grâces d'état.

Ce qui va suivre en est une preuve.

« Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle. De là, *je suis passé* par l'école doctrinaire et psychologique du

Globe, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là, *j'ai passé* au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. »

C'est M. Sainte-Beuve qui parle.

Vraiment, il est impossible de convenir de ses variations avec plus de négligence grammaticale et plus de candeur.

Entremêlant les aveux politiques aux aveux littéraires, il confesse qu'il a cultivé tour à tour le saint-simonisme, le système catholico-républicain de Lamennais, le calvinisme et le méthodisme.

Seulement, il ajoute, en guise de restriction :

« Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement, hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un *charme*. (O critique! vous en dites plus par ce seul mot que nous n'en avons osé dire! Quels yeux vous charmaient place Royale? Sur qui osiez-vous arrêter vos regards?) Je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais les plus grandes espérances aux *sincères* (lisez *dupes*) qui voulaient me convertir et me voyaient déjà à eux [1]. »

[1] Si nos lecteurs désirent voir d'autres citations, ils peuvent les trouver dans le remarquable article d'Eugène Pelletan, publié dans *le Siècle*, le 5 février dernier.

Voilà, certes, une confession fort édifiante !

Si Balzac a cherché sa manière pendant trente volumes, il en faudra bien davantage à Sainte-Beuve pour trouver sa conviction.

Ne disiez-vous pas tout-à-l'heure, monsieur, que vous n'aviez jamais aliéné nulle part votre volonté et votre jugement? Que signifie donc alors cette phrase, écrite par vous, au sujet des brochures politiques de l'auteur des *Martyrs?*

« Nous en serions fort mauvais juge (des brochures), incapable que nous sommes, par suite d'habitudes anciennes et de *convictions démocratiques.*

d'entrer dans la fiction des races consacrées. »

Ce n'est pas tout.

Veuillez avoir des souvenirs moins fugitifs et vous rappeler ce bon temps, où vous étiez attaché au *National.*

En compagnie d'Armand Carrel (c'est vous qui daignez nous l'apprendre), « vous fîtes un jour une excursion pour aller ramasser *au pied des guillotines* le testament sacré de vos pères républicains. »

Au pied des guillotines, monsieur !

Sans doute vous n'avez pas songé à tout ce que ces mots ont de sinistre et d'infâme.

Mais passons là-dessus.

On vous a puni récemment d'une façon trop cruelle de vos métamorphoses littéraires et politiques, pour que nous insistions davantage. Un homme à terre nous désarme.

Au moment où il atteignait l'apogée de sa gloire de critique, Sainte-Beuve eut la satisfaction de se voir harcelé, chaque matin, par un éditeur, qui voulait à tout prix, disait-il, avoir un roman de la plume la plus élégante du siècle.

Il parlait de la plume de Joseph Delorme.

Extrêmement flatté du tact admirable et du bon goût de ce libraire, le critique ne voyait pas néanmoins dans quel but il ferait des livres, quand il lui en

restait un si grand nombre à dépecer.

Mais l'éditeur devenait assommant à force d'instances. Il fallut céder de guerre lasse.

— Eh bien, soit, dit Sainte-Beuve, je vous le ferai, ce roman.

— Bon ! quel en sera le titre ?

— Le titre... peu m'importe ! Choissez-le vous-même. Nous arrangerons toujours cela.

Congédié sur cette réponse, l'éditeur se creuse la tête, cherche, combine, et finit par trouver un titre splendide.

Il annonce *Volupté*, par M. Sainte-Beuve.

Or, entre cette première annonce et la publication du livre, deux années

s'écoulent. Notre impatient libraire, sur de trompeuses espérances de copie, orne à chaque instant la couverture jaune des romans qu'il édite, de ces mots triomphants :

« Sous presse : *Volupté*, par M. Sainte-Beuve.

« Très-incessamment, *Volupté*, par M. Sainte-Beuve.

« Au premier jour, *Volupté*, par M. Sainte-Beuve. »

Cela n'en finissait plus.

On s'inquiétait, on s'adressait mille questions relatives à cette *Volupté*, qui tardait tant à paraître ; on assiégeait la boutique du libraire. Les journaux de-

mandaient à cor et à cris la *Volupté* promise.

Bref, on classa *Volupté* dans la catégorie des canards.

Si l'on parlait d'une chose fabuleuse, irréalisable, impossible, on donnait *Volupté* pour exemple.

Aiguillonné, plaisanté, tourmenté, réduit aux abois, Sainte-Beuve prit le parti d'écrire le fameux roman.

Volupté parut en 1834.

Ceux qui s'attendaient à une lecture agréable furent victimes d'une mystification complète. Absence d'intérêt, nullité d'action, langueur soporifique du récit, voilà ce qu'ils rencontrèrent dans cet ouvrage si longtemps attendu.

Quant à ceux dont le goût s'arrange d'une élocution tortillée, haletante, confuse, d'un style plein de grimaces et de minauderies, beaucoup moins propre à exprimer la pensée qu'à la contrefaire, ceux-là durent être dans le ravissement.

Voulez-vous un échantillon de ce style enchanteur ?

« Noble jeune fille qui, debout, sans vous lasser, si fermement enchaînée au seuil d'une première espérance, ressemblez à une jeune juive au bord d'une fontaine ou d'un puits, les mains dans vos vêtements, attendant que le serviteur peu fidèle revînt placer sur votre tête l'urne pesante, ou déjà ne l'atten-

dant plus, mais restant, regardant toujours, n'appelant jamais, jamais importune, même dans le plus secret désir, appuyée sur votre gentille Madeleine qui grandit moins folâtre et qui n'a pas surpris une seule de vos larmes! O sublimité simple de la volonté et du devoir! quel retour il se faisait en moi-même chaque fois qu'ainsi vous m'apparaissiez. »

Nécessairement vous n'avez pas compris; nous sommes obligé de traduire.

Tout ce pompeux galimatias a la prétention de vous expliquer comme quoi l'héroïne du livre attend avec une noble

[1] *Volupté*, tome II, page 66.

patience que l'homme choisi par son cœur la demande en mariage.

Le biographe Loménie déclare que Sainte-Beuve est un des écrivains les plus originaux de ce temps-ci.

Nous sommes entièrement de cette opinion.

Bien que le sujet de *Volupté* soit moral, l'auteur se complaît çà et là dans mille peintures trop consciencieuses, qui en rendent la lecture pleine de périls.

On refusera peut-être de nous croire si nous affirmons que, chez le fantasque écrivain, les obscurités, les longueurs, l'entortillage sont choses délibérées et réfléchies.

Pourtant rien n'est plus véritable.

De la part de Sainte-Beuve tout est volontaire, même les incorrections et les négligences.

Il faut le voir, dans les imprimeries, s'épuiser avec les ouvriers typographes en dissertations subtiles, en raisonnements pointilleux, pour les convaincre de la nécessité de telle ou telle ponctuation, et leur en faire admirer le bon effet.

On le trouve là des heures entières, courbé sur les casses, à suivre de l'œil les changements qu'il indique.

Sainte-Beuve est le cauchemar des protes et l'effroi des compositeurs.

Il ferait pendre un homme pour une

virgule omise ou pour un point déplacé.

Toutes ces minuties typographiques lui donnent des livres corrects, mais qui ne se vendent en librairie qu'à un nombre fort restreint d'exemplaires. Sainte-Beuve ne s'est point encore enrichi, et ne s'enrichira probablement jamais par la plume.

En 1837, il publia son dernier recueil de vers, qui a pour titre : *Pensées d'août.*

C'est le pire de tous.

Sa poésie, digne sœur de sa prose, en a les ridicules et les défauts : obscurité, préciosité, difficulté, bizarrerie. Elle manque absolument de tout ce qui cons-

titue l'essence lyrique, et Sainte-Beuve a raison de dire de lui-même :

Mon cœur n'a plus rien de l'amour,
Ma voix n'a rien de ce qui chante.

Ce singulier poëte persiste à explorer le domaine des choses communes d'une façon vulgaire et presque triviale.

Nous en donnons un exemple pris au hasard :

Dans ce cabriolet de place j'examine
L'homme qui me conduit, qui n'est plus que machine,
Hideux, à barbe épaisse, à longs cheveux collés :
Vice et vin et sommeil chargent ses yeux soûlés.
Comment l'homme peut-il ainsi tomber ? pensais-je,
Et je me reculais à l'autre coin du siége.
— Mais Toi, qui vois si bien le mal à son dehors,
La crapule poussée à l'abandon du corps,
Comment tiens-tu ton âme au dedans ? Souvent pleine
Et chargée, es-tu prompt à la mettre en haleine ?
Le matin, plus soigneux que l'homme d'à côté,
La laves-tu du songe épais ? et dégoûté,

Le soir, la laves-tu du jour gros de poussière?
Ne la laisses-tu pas sans baptême et prière
S'engourdir et croupir, comme ce conducteur,
Dont l'immonde sourcil ne sent pas sa moiteur? [1]

Boileau, si méprisé de M. Sainte-Beuve, viendrait par hasard à quitter la tombe et à lire ces lignes, qu'il inviterait à l'instant même un semblable poète à prendre la truelle.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier.

Après avoir offert au public les *Pensées d'août*, Sainte-Beuve se rendit à Lausanne.

La vieille cité helvétique désirait l'entendre faire un cours sur Port-Royal. Elle lui expédia deux membres de son Institut, qui invitèrent solennellement le

[1] *Pensées d'Août* (Poésies complètes, page 341).

critique à monter dans une chaire d'histoire.

Sainte-Beuve accepta.

Depuis son exil de la place Royale, il s'était profondément enfoncé dans toutes sortes d'études fantasques, pour échapper à ses souvenirs et à ses regrets.

Il est un jour aride et triste
Où meurt le rêve du bonheur :
Voltaire y devint raisonneur,
Et moi, j'y deviens janséniste [1].

Va donc pour le jansénisme !

Il fit son cours à Lausanne pendant une année entière.

Nous avons connu plusieurs personnes qui en suivaient régulièrement toutes

[1] Poésies complètes, page 463.

les séances. Elles nous certifient que les Suisses y dormaient comme des bienheureux.

Le sommeil est une bonne chose.

En reconnaissance, l'académie de Lausanne admit Sainte-Beuve au nombre de ses membres.

Revenu à Paris, il publia la substance de son cours en trois énormes volumes, où il s'attache exclusivement à restaurer le genre ennuyeux, pour lequel, du reste, il a toujours eu la plus ardente prédilection.

Trahit sua quemque voluptas.

Ceci nous explique pourquoi Sainte-Beuve y excelle.

En exhumant cette question morte de

la grâce, qui occasionna des disputes si violentes entre la Sorbonne et Port-Royal, ou, pour mieux dire, entre Rome et les disciples de Jansénius, il y avait, certes, moyen de faire un beau livre. D'un côté la compagnie de Jésus avec le pape et Louis XIV, de l'autre le jansénisme avec Arnaud et Pascal; quelle lutte grandiose! quelle mise en scène! quel tableau magnifique à peindre!

Mais Sainte-Beuve manque absolument d'horizon; ses idées sont étroites, son coup d'œil est nul. C'est un peintre myope qui n'embrasse jamais qu'une faible partie de son modèle.

Dans cette grande histoire il n'aperçoit qu'un détail imperceptible.

Il se baisse pour mieux le regarder, le retourne, le contemple et l'analyse.

Puis, autour de ce point microscopique, il groupe les considérations les plus extravagantes. Sous la poudre des chroniques du temps, il recherche les historiettes les plus saugrenues, les anecdotes les plus burlesques, et, de tout ce fatras apocryphe, il tire une multitude de conséquences louches et boiteuses.

Les héros de son livre sont des jansénistes maniaques et inconnus, des religieuses folles ou visionnaires.

Mais voici le plus curieux.

Sainte-Beuve cesse tout-à-coup d'être myope ; il a trouvé d'excellentes lunet-

tes, et sa vue prend une portée merveilleuse.

Derrière les jansénistes et les béates insensées qu'il fait discourir, il voit poindre au loin, dans la brume des âges, Mirabeau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Royer-Collard, Villemain et, — jugez du prodige! — madame George Sand.

Il paraît même que le lion de la constituante n'a fait qu'imiter servilement une religieuse janséniste, lorsqu'il s'écria par un mouvement oratoire sublime :

« *Allez dire à votre maître......* » On sait le reste.

Cinquante ans avant lui, la mère An-

gélique avait jeté cette phrase fougueuse aux envoyés de Louis XIV, en leur signifiant qu'elle ne sortirait de Port-Royal que par la force des baïonnettes.

Mais voici bien une autre histoire.

Se livrant à une petite excursion en dehors de son sujet, M. Sainte-Beuve nous apprend que François de Sales n'était que le précurseur de Lamartine, et que, dans les livres de l'évêque de Genève, le chantre d'*Elvire* existait à l'état d'embryon.

Ce procédé bizarre de parallèles rétrospectifs et de prédictions après l'événement n'a rien qui doive surprendre chez cet écrivain à l'imagination terre à terre et à l'esprit infirme.

Sainte-Beuve, comme prosateur, est rétréci dans ses allures ; comme poëte, il n'a point d'ailes. Ce que parfois, dans ses œuvres, on est tenté de prendre pour de la finesse, tient à la ténuité même de ses conceptions, et doit s'appeler défaut d'ampleur.

Port-Royal est un livre comme il n'en a jamais été écrit, comme il ne s'en écrira jamais.

Nous ne résistons pas au désir de donner la définition de la *grâce* par M. Sainte-Beuve, et nous espérons que le biographe Loménie continuera de s'extasier avec nous devant l'originalité de cet écrivain.

« La grâce cristallise l'âme, qui, aupa-

ravant, était vague, diverse et coulante. Oui, cette âme qui coulait et tombait comme un fleuve de Babylone, réfléchissant au hasard ses bords, s'arrête, se fixe d'un coup, prend. (*Sic.*) Elle se redresse en cristal pur, en diamant, et devient une citadelle de Sion, brillante, inexpugnable. Tous les contraires s'y associent ; ce qui était coulant jusqu'alors et fugitif, y devient fixe et solide ; ce qui était dur et opaque y devient jaillissant et lumineux ; l'eau devient cristal, le rocher devient source, tout devient lumière. C'est, en un mot, la cristallisation, non pas seulement fixe, mais vive ; non pas de grâce, mais de feu ; une cristallisation active, lumineuse et enflammée. »

Dispensons-nous des commentaires.

O grand auteur des *Provinciales*, pourquoi ne les as-tu pas rédigées dans ce style !

Trente ou quarante pages plus loin simaginerait-on que M. Sainte-Beuve tourne en ridicule la manière d'écrire de François de Sales, en disant que l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* fait assister ceux qui le lisent à toute une opération à l'alambic?

Voici la phrase du saint évêque.

« Dieu met bien souvent dans le fond de notre âme le feu sacré de son amour ; puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs fontaines, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. »

Des deux échantillons, lequel préfé rez-vous ?

Notez, s'il vous plaît, que François de Salles écrivait deux cents ans avant Sainte-Beuve, à une époque où la langue française était encore au berceau.

Champfort a dit :

« L'homme est un étrange animal, si j'en juge par moi. »

Sainte-Beuve offensé réplique :

— « Parlez pour vous tout seul ! »

Mais, peu d'années après, faisant un retour sur lui même, et rendant hommage à la justesse de l'axiome, il dit à son tour :

— « Il est vrai que l'homme est un animal. »

5

A la bonne heure !

Tôt ou tard la vérité triomphe.

On a beau la nier un instant, elle finit toujours par recevoir les hommages du plus incrédule.

Entre les mille locutions, aussi élégantes que judicieuses, employées par l'auteur de *Port Royal* et de *Volupté*, nous demandons à citer celles qui vont suivre :

« *Pieds tranquillisés , — sentiments grondants, — cheveux maigris, — zéphyrs mûrissants, — coteaux modérés, — âme modique, — âme seconde, — pentes bienveillantes , — sentiments fougueusement austères, — incubations infertiles, — don inoccupé, — homme*

étroitement casé et non rétréci, — incubation de piété mûrissante, etc., etc.»

Le biographe Loménie doit être dans toute la jubilation de son âme, lui qui pose M. Sainte-Beuve en redresseur de mauvais langage, lui qui admire si fort les charmes de sa manière.

Nous l'avons dit, l'auteur de *Port-Royal* n'a point amassé de rentes avec ses livres.

Toutefois, comme il se place de lui-même au premier rang des écrivains modernes, il tient à paraître riche et à se faire une réputation de générosité.

Un de ses secrétaires successifs, homme de lettres fort pauvre, avait ordre de crier sur les toits que son patron lui

donnait douze cents francs d'honoraires.

Mais tout bas, et bien mystérieusement, le triste jeune homme avouait à ses amis qu'il n'avait que cent écus de fixe, et fort peu de casuel.

Vers 1840, le petit Rémusat, alors ministre (qui n'a pas été ministre sous les d'Orléans?) vint en aide à Sainte-Beuve et combla les lacunes de son budget, en lui donnant la place de conservateur à la bibliothèque Mazarine.

Cette récompense était due, non pas au mérite intrinsèque des ouvrages de l'auteur, mais à sa carrière studieuse.

Il est fâcheux seulement que M. de Rémusat ait gratifié le critique de cet emploi, juste au moment où celui-ci ve-

nait de lui brûler des parfums sous les narines.

M. de Rémusat, vous l'ignorez peut-être, est un grand faiseur de couplets.

S'il ne les imprime pas, il les chante à ses amis après boire, et Sainte-Beuve, en parlant des aimables gaudrioles du ministre, l'avait appelé *le Rival inédit de Béranger*.

Ce coup d'encensoir l'envoya droit à la bibliothèque.

Grâce à nombre de jugements aussi défectueux, et grâce aussi, sans doute, aux burlesques déductions historiques de *Port-Royal*, la duchesse d'Abrantès ne nommait plus Sainte-Beuve que Sainte-Bévue.

Le mot eut un succès désagréable pour le nouveau bibliothécaire.

Il ne pouvait plus sortir de son domicile, sans voir le maudit anagramme écrit en lettres monstres sur les murs du quartier latin. Les étudiants n'ont jamais aimé Sainte-Beuve : ils le lui prouvent toutes les fois que l'occasion s'en présente.

En 1844, notre héros, jugeant son bagage littéraire assez copieux, le chargea triomphalement sur ses épaules, et se dirigea vers le fauteuil académique.

A cette époque, il avait déjà perdu beaucoup d'amis.

La nécessité des visites fut un grand déboire, surtout lorsqu'il fallut se pré-

senter chez Victor Hugo. Mais le grand poëte ne s'abaissa point aux petitesses de la rancune.

Il se vengea, comme se vengent les rois, par la clémence.

Outre son propre suffrage, il en donna quinze autres à l'homme qui s'était jadis assis à son foyer, et qui ne pouvait plus s'y asseoir.

Ce fut encore l'auteur de *Notre-Dame* qui, l'année suivante, reçut Sainte-Beuve à l'Académie.

Toutefois, comme on le présume, il n'y eut entre eux aucun rapprochement véritable. Les torts du critique étaient de ceux qu'on pardonne peut-être, mais qu'on n'oublie jamais.

Soit par suite de ses revirements d'opinion, soit que ses articles eussent laissé de l'amertume au fond des cœurs, Sainte-Beuve ne trouva que de médiocres sympathies dans l'assemblée des Quarante.

Il est certain que très-souvent toutes les apparences de l'ingratitude furent contre lui.

Sans parler davantage de sa conduite envers Hugo, il lui arriva, peu de temps après son installation sur le fauteuil, d'écrire des lignes remplies d'une malveillance sournoise contre Villemain et contre Cousin, qui l'un et l'autre avaient contribué puissamment à faire triompher sa candidature.

— Je n'ai, disait l'académicien de fraî-

che date, que trois amis à l'Institut : Ampère, Mérimée, et ce vieil imbécile de X***. Tous les autres ne peuvent pas me souffrir.

Hors du palais Mazarin, le critique se brouilla même avec son cher Buloz.

Les bienséances ne nous permettent pas de divulguer non plus les raisons de cette autre rupture. On se contentera de savoir que la femme d'un journaliste assez en vogue lança dans leurs jambes la pomme de discorde.

Voilà ce que l'on gagne à rester vieux garçon.

— Mais aussi pourquoi ne vous mariez-vous pas? s'écriait Janin. Suivez mon exemple, vous vous en trouverez mieux.

— Non, je suis trop laid, répondait Sainte-Beuve.

— Alors, que diable! on renonce aux intrigues! on se rabat sur « les filles de la race déchue, » comme vous dites dans *Volupté*.

La citation flatta notre janséniste, et l'empêcha de gourmander Janin sur le cynisme du conseil.

Jamais Sainte-Beuve n'a eu d'attrait pour la vie de bohême pure et simple. Les mœurs débraillées de beaucoup de gens de lettres trouvent en lui un censeur sévère. Il prêche éternellement le décorum et la nécessité de jeter un voile sur les faiblesses de notre pauvre nature. Si parfois on le prend en faute, c'est moins le résultat d'un manque de

précautions que l'effet d'une chance malheureuse.

Pour ne pas l'humilier, nous tairons l'anecdote du *parapluie vert*, prêté à mademoiselle Angélina, l'Anglaise.

Nous ne dirons pas non plus dans quel salon sa mauvaise étoile voulut qu'on le surprît un soir.

Voyant entrer tout-à-coup un littérateur imberbe, qu'il protégeait, Sainte-Beuve, toujours fidèle à ses prédications morales, s'écria sur un ton fort scandalisé :

— Comment, jeune homme, vous ici !

L'apostrophe ne manquait pas d'aplomb.

Mais notre critique est ainsi fait, rien ne le déconcerte. Il déclare à qui

veut l'entendre qu'il ne fréquente que les maisons honnêtes, les cercles du grand monde, les sociétés d'élite.

A l'Abbaye-aux-Bois, il était un des visiteurs les plus assidus de madame de Récamier.

Dans cet autre cénacle, éminement puritain, souvent on lui lança des épigrammes sur ses goûts obstinés de célibataire ; mais il se laissa patiemment aiguillonner par la satire.

« Je me créais en perspective, dit-il, dans *Joseph Delorme* [1] un idéal de mariage, dans lequel le sacrement n'entrait pour rien. »

L'amour libre du saint-simonisme et le système éhonté du *treizième arron-*

[1] Page 10.

dissement sont proclamés par cette phrase audacieuse.

Bientôt notre critique essaya de réaliser son idéal.

Une soi-disant marquise espagnole, madame de Vaquès, unit sa destinée à celle de Joseph Delorme, et marcha librement à sa droite dans le sentier de la vie. Mais cet hymen, bien que dégagé du poids des chaînes ordinaires, ne conduisit pas au bonheur ceux qui en avaient allumé le flambeau.

Madame la marquise se montrait acariâtre, emportée, tyrannique.

Cela tenait beaucoup moins sans doute au système de mariage sans sacrement qu'à l'irritation causée par une

maladie grave, dont la señora Vaquès était atteinte.

Elle finit par succomber à une phthisie pulmonaire.

Pensant qu'elle voudrait embrasser une dernière fois sa famille avant de mourir, Sainte-Beuve lui demanda les indications nécessaires pour se mettre à la recherche de ses parents et les amener auprès de son lit de souffrance.

Il ne put rien obtenir d'elle.

Enfin, au bout de longues démarches, il réussit à trouver un des frères de la dame, marchand de vins en détail à Belleville.

Cette prétendue marquise était une ancienne blanchisseuse.

Accompagné de sa femme, le marchand de vins accourut; mais, persistant jusqu'au bout dans son rôle aristocratique, madame de Vaquès le repoussa par un geste indigné.

— Quels gens m'amène-t-on? cria-t-elle. Je ne les connais pas, faites-les sortir!

Le pauvre frère quitta la chambre, épouvanté d'un tel orgueil en face de la mort.

Sainte-Beuve fit enterrer madame la marquise avec beaucoup de pompe.

Depuis sa querelle avec Buloz, il s'était réfugié dans le *Constitutionnel*, où il entama cette série d'articles, encore

inachevée de nos jours, et qui s'intitule *Causeries du lundi*[1].

C'est une longue paraphrase de son livre : *Critiques et Portraits*. Il tourne éternellement dans le même cercle.

Eugène Pelletan dit avec beaucoup de justesse et d'esprit que Sainte-Beuve, ayant cherché la première fois une aiguille au milieu de mille bottes de foin, sans la trouver, reprend aujourd'hui ces mille bottes de foin, recommence à chercher l'aiguille, ne la trouve pas, et ne la trouvera jamais.

Véron, s'apercevant que les *Causeries* n'amenaient pas un abonné de plus au

[1] A l'heure qu'il est, l'ouvrage forme déjà dix volumes.

journal, réduisit l'auteur à cent vingt-cinq francs par article : juste le quart de ce que Janin touche aux *Débats* par feuilleton.

C'était humiliant!

Mais voici que Mirès achète le *Constitutionnel* et fait à Sainte-Beuve l'affront impardonnable de supprimer les *Causeries*.

Fort heureusement notre héros, ayant donné des marques de résipiscence [1], et n'allant pas ramasser au pied des guillotines le testament sacré de ses pè-

[1] Il avait publié ce fameux article intitulé *les Regrets*, que ses anciens amis les démocrates ne lui pardonnent pas, et dans lequel, par une dernière et suprême métamorphose, il se posait *courageusement* en homme sympathique au pouvoir.

res républicains, trouve accueil au *Moniteur* et touche le triple d'honoraires.

Le soleil d'or des faveurs gouvernementales commençait à l'éclairer de ses rayons.

Sainte-Beuve, dont chacun se plaît à reconnaître l'ineptie notoire, en fait de critique théâtrale [1], s'est vu nommer rapporteur de la commission des prix pour les ouvrages dramatiques.

On sait que les auteurs sont obligés de présenter eux-mêmes leurs pièces à ladite commission, sans quoi celle-ci

[1] Une seule fois il a publié une étude sur Molière, et ce travail est au-dessous de tout ce qu'il a fait de médiocre.

refuse de les examiner, et, par conséquent, ne les couronne pas.

Il est inutile de se livrer à de longues dissertations pour démontrer que ceci est absurde.

Après la gloire d'un succès et les suffrages unanimes du parterre, l'écrivain de mérite n'ira certes pas de lui-même chercher la concurrence à huis clos de pièces plus ou moins médiocres. C'est à la commission d'examiner indistinctement tous les produits dramatiques de l'année, sans attendre la démarche de personne.

Madame de Girardin, cet esprit si distingué, que les lettres françaises ne se consolent point d'avoir perdu, venait de

donner *la Joie fait peur* au théâtre Richelieu.

Sainte-Beuve arrive chez elle.

— En vérité, madame, dit-il avec un ton câlin, la commission, dont je suis rapporteur, n'est pas contente. Nous attendions votre jolie pièce.

— Vraiment, répond Delphine.

— Oui, madame. Le prix vous était d'avance décerné.

— Pardon, monsieur Sainte-Beuve, ne confondons pas ! dit en souriant la dixième muse. Vous me passerez bien une petite fatuité, à moi qui suis femme. J'ai eu, si je ne me trompe, quelques succès véritables : eh bien, franchement,

je me crois de ceux qui donnent des prix, et non de ceux qui en reçoivent.

M. le rapporteur s'en alla penaud.

Le 15 août 1853, à l'occasion de la fête de Sa Majesté, Sainte-Beuve obtint la croix.

Sur sa tête les honneurs tombaient comme grêle. A peine eut-il attaché le ruban rouge à sa boutonnière, qu'il fut choisi pour remplacer Tissot au collége de France.

Hélas! la jeunesse des écoles lui fit une abominable réception!

Modeste à la fois et radieux, notre professeur monte dans sa chaire de poésie latine et voit un auditoire imposant. La salle est comble.

Il s'incline, le sourire aux lèvres, et salue avec grâce.

On accueille ce salut par une salve éclatante.... de sifflets.

Surpris, mais non déconcerté, Sainte-Beuve déroule un manuscrit et commence à lire sa leçon.

Les sifflets redoublent. Sa voix s'éteint au milieu des huées. Vingt fois il cherche à dominer le tumulte, et vingt fois d'épouvantables clameurs le contraignent au silence. Il finit par se retirer, en levant les mains et en prenant le ciel à témoin de l'injustice des hommes.

A la seconde séance, même auditoire nombreux.

Quelques dames ont eu la curiosité

de connaître le célèbre Joseph Delorme, qu'elles ne tardent pas à voir entrer dans la salle, escorté de son ami Ampère et de son factotum Octave Lacroix.

Elles s'extasient devant ce petit homme, à la mine tout à la fois pouparde et vieillotte, et dont les joues luisantes, les yeux bleus, ronds et gros, la tête pointue et le front dépouillé ne laisseraient jamais croire qu'il a eu jadis des prétentions de séducteur.

Comme la première fois, il salue (c'est l'usage), et, comme la première fois, une tempête de sifflets répond à sa politesse.

Ampère glisse à l'oreille de son collègue de l'Académie quelques mots

d'encouragement, et Sainte-Beuve, d'une voix chevrotante et monotone, entame une lecture sur Virgile.

On ne le laisse pas poursuivre.

Les scènes tumultueuses de la première leçon se renouvellent.

Sainte-Beuve croise les bras et fait bonne contenance. Nos perturbateurs se taisent, on s'imagine qu'ils veulent écouter; mais, soit trouble, soit accident, le malencontreux professeur se trompe de feuillet.

Il en résulte, dans sa lecture, un galimatias superbe, et l'on croit entendre une page de *Port-Royal.*

Par toute l'assemblée le rire éclate ; le tapage recommence.

Les uns sifflent ou crient, les autres chantent ou frappent du pied sur le parquet sonore. Il pleut des quolibets et même des outrages. On soulève les banquettes, on décroche les portes ; puis les auditeurs se les passent de main en main, au milieu du plus effroyable charivari, du plus indescriptible désordre.

— Messieurs, crie le professeur, vous déshonorez la jeunesse française !

On lui riposte :

—Allons donc ! c'est toi qui déshonores la littérature !

— Messieurs, balbutie Sainte-Beuve, je serai forcé de me retirer, si. ...

— Va-t'en ! va-t'en !! va-t'en !!! dit la foule avec un *crescendo* terrible.

Octave Lacroix prend la parole, et proteste au nom de la partie saine de l'auditoire. Mais il s'adresse à d'anciens camarades, à des étudiants, à des amis d'estaminet ; on l'invite à se taire.

Néanmoins, il y avait effectivement une partie saine, composée des amis du professeur. Tous se lèvent au milieu de la multitude effrénée.

Ils étaient cinq !

Après s'être comptés tristement, ils se rassirent.

Soudain, voyant que l'orage des sifflets ne s'apaisait point, l'un d'eux se

leva de nouveau, monta sur une banquette et s'écria :

— Messieurs ! croyez-vous être aux Funambules ?

— Oui ! oui !... Voilà Paillasse ! !

Et la foule implacable désignait le professeur.

Il succomba sous ce dernier coup de massue. Tout son courage l'abandonnait. On le vit descendre de la chaire de poésie latine, pour n'y plus reparaître.

Quelle leçon terrible ! A qui profitera-t-elle?

En acceptant cette place au collége de France, Saïnte-Beuve avait clos ses

Causeries du Lundi ; mais il va les reprendre et chercher pour la troisième fois l'aiguille dans mille autres bottes de foin.

FIN.

Sonnet

imité de Wordsworth.

Les passions, la guerre ; une âme en frénésie,
qu'un éclatant forfait renverse du devoir ;
du sang ; des rois bannis, misérables à voir ;
ce n'est pas là dedans qu'est toute poésie.

De soins plus doux la Muse est quelquefois saisie ;
elle aime aussi la paix, les champs, l'air frais du soir,
un penser calme et fort, mêlé de nonchaloir ;
le lait pur des pasteurs lui devient ambroisie.

Assise au bord d'une eau qui réfléchit les cieux,
elle aime la tristesse et ses élans pieux ;
elle aime les parfums d'une âme qui s'exhale,

la marguerite éclose et le sentier fuyant,
et, quand Novembre étend sa brume matinale,
une fumée au loin qui monte en tournoyant.

Sainte-Beuve

LES CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Le roman moderne a failli à sa tâche. Au lieu d'organiser et d'instruire, il a, sur toute la ligne, accompli une mission de bouleversement et de mensonge. Parmi ces innombrables volumes jetés, depuis vingt ans, en pâture à la foule, trouvez une œuvre consciencieuse, un livre écrit à la fois pour l'esprit et pour le cœur, qui vous instruise en même temps qu'il vous amuse, et laisse en vous quelques idées fécondes.

Cette œuvre, on la cherchera vainement dans le bagage de nos faiseurs; ce livre, ils ne l'ont pas écrit, ils ne l'écriront jamais.

Donc, c'est à une autre génération littéraire qu'il appartient de réhabiliter la muse du roman. M. Eugène de Mirecourt est à la tête de ces courageux littérateurs qui veu-

lent une renaissance et qui consacrent leurs efforts à l'accomplir. Son livre des *Confessions de Marion Delorme* a su joindre à l'intérêt soutenu du récit l'étude sérieuse de l'histoire. Le respect des traditions et des chroniques, la peinture de caractères la plus expressive et la plus fidèle sont les traits distinctifs de cet ouvrage. Tout un règne se développe aux yeux du lecteur avec les péripéties saisissantes qu'il a fait naître, avec les épisodes gracieux ou terribles dont les mémoires du temps ont gardé la trace. Autour de Marion Delorme, et dans le cadre dont l'auteur a fait choix, resplendissent les grandes figures historiques du cardinal de Richelieu, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Buckingham, de Mme de Chevreuse, de Bassompierre et de cent autres. Le drame et la comédie se donnent la main dans ces pages curieuses. Tout l'esprit de l'époque s'y résume. On y retrouve les traditions véritables, les détails authentiques, les piquantes anecdotes, les scènes intimes, les mœurs, les coutumes et le langage du siècle. Tout est reproduit dans cette forme si colorée, si attrayante, et avec ce style simple, élégant et

rempli de verve, qui caractérisent les œuvres de M. Eugène de Mirecourt.

Nous avons acquis de l'auteur des *Contemporains* et de M. Gabriel Roux, son ancien éditeur, le droit d'illustrer les *Confessions de Marion Delorme*, et la publication par livraisons nous a paru la plus convenable pour éditer ce livre.

La première livraison paraîtra le 31 juillet 1855.

Conditions de la souscription :

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 *centimes*.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 *pages de texte*. Les gravures seront données en sus.

Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

PARIS. — TYP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

EN VENTE

Méry.
Victor Hugo.
E. de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfr. de Musset.
Gér. de Nerval.
A. de Lamartine
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Th. Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin
Rossini.
François Arago.
Ars. Houssaye.

Proudhon.
August. Brohan
Alfred de Vigny
Louis Véron.
Féval-Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose-Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Fréd.-Lemaître.
L. Desnoyers.
Alphonse Karr.
A. Dumas fils.
Champfleury — Léon Gozlan.
Alexand. Dumas
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hipp. Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.

Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clém. Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gust. Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier
Em. Deschamps
Lola Montès.
Mérimée.
Philar. Chasles.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalembert.
Saint-Marc Girardin.
Louis Blanc.

EN VENTE CHEZ LE MEME

CONFESSIONS DE MARION DELORME | MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Editions illustrées par J.-A. Beaucé.— Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 c. — Prix, complet, 15 fr.; 18 fr. par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

45

FRANCIS WEY

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE A EUGÈNE SUE

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

FRANCIS WEY

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1



FRANCIS WEY

Imp de Mangeon 6 ... S' Jacq Par

LES CONTEMPORAINS

FRANCIS WEY

PRÉCÉDÉ

D'UNE LETTRE A EUGÈNE SUE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

A M. EUGÈNE SUE

Paris, 6 octobre 1855.

MONSIEUR ET GRAND SOCIALISTE,

Vous avez emprunté les colonnes d'une gazette savoyarde pour y insérer, au sujet de votre biographie, une

réfutation très-violente, si j'en crois les bruits qui circulent.

Il est fâcheux que cet article, signé de vous, ne soit point encore entre mes mains. J'aurais eu grand plaisir, je vous le jure, à le communiquer à mes lecteurs.

Toutefois, ils n'y perdront rien pour attendre.

Puisque les journaux où vous daignez me combattre ne peuvent passer la frontière, il se trouvera bien à Chambéry, ou dans quelque autre ville des États sardes, un honnête

homme, ami des saines doctrines, qui enverra chez mon éditeur, bien mystérieusement et sous enveloppe, vos lignes agressives, afin que je puisse en prendre connaissance.

Je compte même, il faut l'avouer, sur le présent avis pour obtenir plus sûrement et plus vite l'article dont il est question.

Mais, entre nous, la main sur la conscience, quel peut être, monsieur, le sujet de votre colère et de vos plaintes?

Attendiez-vous mes louanges?

Pensiez-vous que j'allais citer vos livres comme des modèles de bon goût et de beau style?

Me jugiez-vous assez timide, ou assez indifférent aux intérêts de la morale, au repos de la France, pour ne pas attaquer vos funestes et déplorables œuvres?

De telles illusions ne pouvaient, sous aucun prétexte, vous traverser l'esprit.

Alors, pourquoi me répondre?

Est-ce pour démentir des faits? Je prouverai l'authenticité de tous ceux

que votre biographie renferme. Est-ce pour établir la sincérité de vos convictions? Hélas! vous n'y arriverez point! Votre existence tout entière est là, derrière vous, comme un rocher qui vous écrase.

Il me faut cet article savoyard, il me le faut à tout prix.

Mes lecteurs sont en éveil, il n'y a plus à s'en dédire.

Comment se fait-il, monsieur, que vous n'ayez pas eu le courage de me l'envoyer vous-même?

Prenez garde ! on dira que vous craignez la riposte.

Depuis quinze jours et plus, j'ai écrit une lettre fort pressante au rédacteur en chef de la *Gazette de Savoie*, pour obtenir de lui le texte de votre réfutation.

Nécessairement il en a connaissance.

Lui commandez-vous de faire le mort et de ne pas accéder à ma requête ?

Vous le voyez, je joue cartes sur table.

Il serait trop curieux que vous eussiez la prétention de me cacher les vôtres, et de me réfuter à la sourdine, à cinq ou six cents kilomètres de distance.

Même en écartant le roi, par principe, vous gagneriez trop aisément la partie.

Soyez bien convaincu, monsieur et grand socialiste, de la résolution ferme, tenace, inébranlable, que j'ai prise de longue date, et à laquelle je ne renonce pas, de démasquer tous les apôtres du mensonge, et de ne ja-

mais leur laisser le dernier mot, quoi qu'il m'en coûte.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

FRANCIS WEY.

Inexorable devant les positions dues au charlatanisme, devant les fausses gloires, établies sur l'exploitation ou sur de lâches manœuvres politiques, nous aimons à chercher le vrai talent dans l'ombre ou dans le silence du travail.

S'il nous est donné parfois d'attirer le

regard sur des hommes qui ont dédaigné de battre eux-mêmes la caisse à leur bénéfice, et si nous arrivons à leur gagner la sympathie de nos lecteurs, nous sommes heureux d'une action qui fait dire de nous :

« Il critique ceux qu'il pourrait craindre; il ne loue que ceux qu'il estime. »

Plus ou moins applicables à un certain nombre de nos *Contemporains*, ces réflexions le sont tout à fait au littérateur sur lequel nous appelons aujourd'hui l'attention.

Francis Wey est d'origine allemande.

Son bisaïeul, bourgmestre d'une ville du Palatinat, fut banni à la suite de l'en-

treprise de Louvois. Il chercha refuge en France. Accompagné de plusieurs de ses parents, il vint s'établir dans la capitale de la Franche-Comté.

Le commerce avec les Indes enrichit bientôt cette famille.

Peu de temps avant 89, le grand-père de Francis, victime de la sotte jalousie du parlement bisontin, et menacé de perdre en dernier ressort un procès ruineux, recourut à l'intervention royale. M. de Malesherbes lui obtint une audience de Louis XVI.

Infirmant d'un trait de plume l'arrêt de la cour, le monarque fit triompher le bon droit.

Mais bientôt le pillage révolutionnaire absorba ce que n'avait pu saisir la chicane.

Le chef de la maison Wey fut dépouillé de ses biens et jeté dans les cachots. Un des oncles de Francis et son grand-père maternel périrent sous la hache de la Terreur.

Au retour des émigrés, la famille ne conservait plus que de médiocres débris de son ancienne opulence. Elle n'en rouvrit pas moins son salon, et Francis enfant put entrevoir, dans le cercle intime de sa grand'mère, quelque chose du ton charmant du dix-huitième siècle.

Cela contribua, comme on peut le

croire, à entraîner ses aspirations et ses goûts hors de la sphère des idées commerciales.

Il naquit à Besançon le 12 août 1812.

A l'âge de trois ans, il fut sauvé des roues d'une voiture qui allait l'écraser par l'illustre sœur Marthe Biget, cette héroïne chrétienne, décorée d'une foule d'ordres sous l'Empire, et à laquelle les rois légitimes, à leur retour, accordèrent le droit de grâce.

Le hasard donna pour maître d'écriture à l'enfant une sorte de Caligula pédagogique, nommé le père Voinin, qui eut successivement sous son impitoyable férule le père de Francis d'abord, puis Francis lui-

même, et, entre ces deux générations, Charles Nodier.

Celui-ci, plus tard, observant la ressemblance de l'écriture de son jeune compatriote avec la sienne, s'écria :

— Bravo! Le père Voinin m'a souvent... trop souvent donné des verges. Mais, en revanche, il me rend aujourd'hui, sans le savoir, un fier service !

On était alors possédé de la manie des autographes.

Francis confectionna tous ceux qu'on demandait au célèbre académicien.

Notre héros fut envoyé au collége de

Poligny, petite ville assez pittoresque du Jura.

Le système d'éducation de cet établissement fantastique était assez baroque pour être résumé en quelques lignes.

Administré par des abbés, le pensionnat avait pour proviseur un jeune prêtre, qui, ne pouvant se consoler de ne point être colonel de cavalerie, tâchait de se faire illusion à cet égard.

Il disait la messe en bottes à l'écuyère et courait à cheval comme un centaure.

Parfois il lui prenait fantaisie de conduire son armée de collégiens dans les montagnes. On préparait des fourgons, et tout s'ébranlait.

Une musique militaire précédait le cortége.

Éperonnant sa monture, le proviseur trottait à côté comme un chef de brigade. Il avait donné l'ordre, avant le départ, de dessiner avec du fusain de magnifiques moustaches sous la lèvre de chaque écolier.

Cœur ardent, esprit gracieux, mais original à l'excès, l'abbé Reffay de Sulignan professait un mépris superbe pour les études classiques.

S'agissait-il de poésie, notre proviseur envoyait paître Racine fils, et même Racine père.

Il menait ses élèves, une belle nuit, par

un défilé sombre, en face des Alpes et du mont Blanc. Tout était combiné pour arriver à l'heure où les premiers rayons du soleil perçaient les blanches vapeurs des lacs.

Chacun se mettait à genoux; on entamait la prière, et l'abbé la couronnait par un beau discours.

Une fois, il éprouva le besoin de donner à ses élèves une maison de campagne.

Il acheta donc une sorte de ravin, un bois, des prés, le tout au revers d'une roche, et dominé par une masure à nicher des vautours. Ce terrain une fois acquis, et à très-bon compte, vu qu'on le jugeait impraticable, il donna trois mois de congé

à ses élèves, pour créer des terrasses et rebâtir la maison.

L'Université grondait, mais elle n'empêchait rien.

Du reste, aussitôt qu'on annonçait l'arrivée des inspecteurs, l'abbé se présentait dans les classes, rappelait aux élèves tout ce qu'il avait fait pour les rendre heureux, et leur demandait, en retour, deux ou trois semaines de travail acharné pour sauver l'honneur de l'établissement.

La reconnaissance enfantait des prodiges.

Après sept ou huit ans de cette éducation aventureuse, Francis Wey se trouvait

tout juste de force à entrer en cinquième dans un collége royal.

Or il venait de terminer sa seconde.

Comme il dénichait assez bien les aigles, appliquait le coup de poing avec précision, vidait d'un seul trait une bouteille, et bâtissait proprement un pan de mur, il croyait n'avoir plus rien à apprendre.

Sa famille, qui n'était pas d'humeur à laisser, faute d'hoirs mâles, s'éteindre une dynastie commerciale, âgée de plus de cent ans, le condamna tout aussitôt à aligner des chiffres.

Notre sauvage élève de Poligny, cloîtré dans la fabrique paternelle, regretta ses années de bohème.

Échappant quelquefois à son esclavage, il courait chercher l'ombre des forêts ou la solitude des rochers. L'aspect de la nature avait pour lui des charmes indicibles.

Par malheur, on ne lui permettait pas de la contempler souvent.

Quinze mois s'écoulèrent de la sorte, mais si lents et si tristes, que la santé du jeune homme s'altéra.

Chaque jour il s'effrayait de plus en plus du vide creusé dans son âme par la carrière qu'on lui avait choisie. Prenait-il un livre, écoutait-il de la musique, ébauchait-il un dessin, la tristesse s'envolait comme par enchantement.

Francis comprenait qu'on fût prêtre,

soldat, magistrat, professeur et même brigand romantique, à la façon de Charles Morr ou des paladins de l'Arioste.

Mais l'idée de s'atrophier entre une copie de lettre et des machines lui donnait la fièvre.

Envoyé à Paris, en novembre 1830, afin de concourir pour l'École centrale des manufactures, il résolut de se soustraire à des projets de famille diamétralement en opposition avec ses rêves poétiques.

Le séjour de la capitale attisait en lui la soif ardente des occupations intellectuelles, sans toutefois lui inspirer encore l'audacieuse ambition de chercher une place parmi ces esprits d'élite, qu'il entrevoyait

comme des demi-dieux sur les cimes d'un Parnasse inaccessible.

En ce temps-là florissait une jeunesse qui prenait, en hiver, dès après midi, la queue des Italiens, avec un morceau de pain dans sa poche pour l'heure du dîner.

Grâce à l'argent qu'il dérobait à ses repas, Francis entendit les chefs-d'œuvre de Mozart, de Gluck, d'Haydn, de Beethoven, de Rossini et de Meyerbeer.

Il sortait des Bouffes ou de l'Opéra la tête meublée de la partition ; il la répétait, en errant le long des rues désertes, ne dormait pas afin de mieux la retenir, et la chantait, le lendemain, paroles et musique, à ses camarades de l'école centrale.

Peu d'écrivains modernes ont une éducation musicale supérieure à la sienne.

A vingt ans, Francis ignorait jusqu'à l'existence du métier littéraire.

Classant le goût d'écrire parmi les traditions perdues de l'ancien régime et les nobles distractions d'une société morte, il ne connaissait que de vieux livres. Jamais il n'avait ouï parler de Victor Hugo, et il pensait que Nodier, dont les jeunes étudiants vantaient les bals joyeux, était un conseiller d'État.

Mais, en dépit de son ignorance, il finit par écrire d'instinct, comme fleurissent les arbres, quand le soleil les échauffe et quand la séve a monté.

Le choléra de 1832 amena le licenciement de l'École centrale.

Francis alla passer quelques mois en Touraine chez un de ses cousins, M. Bacot de Romand.

Il trouva là des conseils et des livres, des traditions et des exemples.

Contemplant les vieux châteaux, disséminés sur les rives de la Loire et du Cher, il eut une première intuition de l'art et de la légende, et regagna la capitale avec un manuscrit en poche.

Mais comment arrivera-t-il à obtenir pour son œuvre les honneurs de la publicité?

Quelques amis lui donnent l'adresse de Mécène.

En 1832, Mécène habitait une chambre garnie sous les combles du Palais-Royal.

Par saint Jacques! il fallait le voir, coiffé de la casquette de Buridan, peigné en grève, et vêtu d'un triomphant pourpoint de velours de coton!

Mécène s'appelait Achille Ricourt.

Il était entouré d'une cohorte de jeunes écrivains, qui rédigeaient avec lui *l'Artiste.*

— Voyons, parle, enfant. Que veux-tu de nous? demanda-t-il à Wey, tout ahuri

de se trouver soudainement au milieu d'une société de l'aspect le plus moyen âge.

On vit qu'il s'agissait d'une demande d'insertion dans le journal.

Mécène campa l'aspirant sur un tabouret trop haut, prit le manuscrit, entama la lecture avec une gravité burlesque, et la mystification commença.

Le malheureux Francis était sur les épines.

Chacun jetait son lardon sous forme de louange excessive.

Un de ces grands littérateurs surtout, visage plein de bouffissure et de malice,

houspillait le patient avec persistance.

— Janin, disait Ricourt, ne trouves-tu pas qu'il y a du Balzac là-dedans?

— Du Balzac? répondait l'autre; ah ! mon cher, c'est bien pis !

— Tu as l'accent de Nodier, dit Ricourt à Francis; tu dois être de Besançon. Connais-tu Charles Fourier [1] ?

— Sa grand'mère et une de mes tantes étaient cousines, répondit notre héros avec candeur.

Et Janin de s'écrier :

« Monsieur, je suis bâtard de votre apothicaire ! »

Parmi ces illustres Gaudissarts de la

[1] Le grand prêtre du phalanstère était lui-même Franc-Comtois.

littérature romantique se prélassait Gustave Planche.

Francis le vit quitter son siége et se promener, d'un bout de la chambre à l'autre, avec une impatience nerveuse, écrasant sous le poids d'une pantomime expressive notre malheureux novice littéraire, qui songeait sérieusement à prendre la fuite et à laisser entre les mains de Ricourt le corps du délit.

Mais il fut retenu par ces paroles solennelles de Mécène :

— Ta machine est exécrable, et nous serons obligés de passer la nuit à la remettre sur pied. N'importe, elle passera !

Deux jours après, *l'Artiste* imprimait

cette machine, sans y changer un seul mot.

Ce premier triomphe, semé de déboires, décida de l'avenir de Francis Wey.

Son père eut beau lui intimer l'ordre de quitter Paris, sa vocation lui avait coûté trop de peine à trouver, pour qu'il y renonçât. Il ne se sentit pas le courage de l'obéissance.

Besançon lui coupa les vivres.

Ici commence pour lui, comme pour tant d'autres, une période inouïe de luttes, de travail et de misère.

Logé dans un galetas, au bout de la rue de Cléry, l'intrépide jeune homme se

livre au travail nuit et jour, prenant à la fois connaissance des auteurs classiques et des écrivains modernes. Il travaille au lit, afin d'économiser le bois, et broche, pour vivre, quelques articles, destinés à un obscur recueil, intitulé *la Dominicale*, où il publie une série de monographies sur les paroisses de Paris.

Wey rencontre là souvent un confrère, plus novice que lui peut-être encore, et plus pauvre.

Ils se partagent les rares écus de *la Dominicale*.

Sans se connaître autrement que de vue, ils discutent avec frénésie des points de controverse religieuse, et se poussent

des bottes théologiques extrêmement rudes.

Dix ans plus tard, la première fois que Francis Wey et Granier de Cassagnac s'aperçurent dans le monde, ils s'écrièrent ensemble :

— Tiens ! c'était donc vous ?

Fier jusqu'à la démence, Francis écrivait à sa famille qu'il était heureux. On attendait pour le secourir qu'il avouât sa détresse.

Le veau gras en province ou la vache enragée à Paris, on ne sortait pas de ce dilemme.

Sans argent et presque sans pain, le

jeune homme eut l'héroïsme de continuer deux ans cette vie de travail.

Il prit ses degrés de licence, fit tous les frais de ses examens, et fut reçu élève pensionnaire à l'École des chartes, en même temps qu'Eugène de Stadler, son collègue actuel à l'inspection générale des archives.

Sous le ministère de M. de Persigny, Francis Wey accepta cet emploi, pour lequel il a de surprenantes aptitudes.

Eugène de Stadler et lui remplissent une mission fort sérieuse pour les lettres. Ils surveillent et dirigent le classement des archives départementales, communales et hospitalières. Le gouvernement fait exécuter, par toute la France, des in-

ventaires uniformes, d'après une méthode qu'ils ont établie[1].

Dès le commencement de 1833, notre héros avait éprouvé le désir de connaître deux de ses compatriotes, qu'il admirait de loin, et dont il dévorait les œuvres, Victor Hugo et Charles Nodier.

L'auteur de *la Fée aux Miettes* avait une telle renommée de bonhomie, que Francis dirigea d'abord ses pas de ce côté.

Un soir donc, il se rendit à la bibliothèque de l'Arsenal, s'annonçant comme

[1] M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, vient tout récemment de nommer Francis Wey membre du Comité de la Langue, de l'Histoire et des Arts de la France.

un Bisontin de la connaissance de Charles Weiss, l'ami du poëte.

Ce fut ainsi qu'il pénétra dans ce salon, où l'on possédait si bien l'art de délier les langues et de persuader aux étrangers qu'ils étaient pourvus de tout l'esprit dont on les éblouissait.

A l'arrivée de Francis, Nodier devisait avec sa famille réunie.

Le jeune Franc-Comtois reçut le plus aimable accueil.

Il était là, babillant depuis trois heures au coin du feu, lorsque le maître de la maison s'avisa tout à coup de lui demander:

— Çà, mon cher ami, comment vous appelez-vous?

La question provoqua une hilarité générale : mais tout s'arrangea pour le mieux. Francis apprit que son père et le bon académicien étaient amis d'enfance.

— Je lisais jadis mes premiers essais à votre grand-père, lui dit Nodier. Je lui ai servi de bâton de vieillesse : vous serez le mien.

Charles Nodier se proclamait le chef des indépendants de la littérature

Toujours il resta fidèle à ce rôle. Il accueillit les romantiques en qualité de rebelles, et, sur ce point, l'école classique lui garda perpétuellement rancune.

Quant à l'autre école, qui ne put réussir à faire du poëte ni un séide, ni un enthou-

siaste aveugle, elle se souvint mieux de quelques boutades ironiques échappées à l'humoriste après la victoire, que des services rendus par l'écrivain à la veille du combat.

Cette répugnance à parquer sa pensée dans un bercail littéraire tient sans doute à la sauvagerie du caractère franc-comtois.

Elle contribua longtemps à isoler Nodier, et nous voyons que, depuis, elle a laissé Francis Wey dans une position analogue. Aucun clan ne peut, à bon droit, revendiquer deux auteurs, absolument dédaigneux de tout, hormis de la forme.

Pour justifier sa paresse, le célèbre Bi-

bliothécaire improvisait une véritable doctrine philosophique.

Il soutint, bien avant Louis Lherminier, que les paresseux sont la réserve de la France.

Mais, tout en isolant le poëte, son individualisme lui a permis de frayer avec toutes les sectes, de coudoyer toutes les coteries, de flâner sur tous les terrains, d'écouter aux portes de toutes les écoles, et ces communions blanches à travers tous les cultes, où fut convié Francis à l'heure des débuts, exerça sur son esprit et sur ses idées une action légèrement dissolvante.

En effet, la société de l'Arsenal rassemblait les éléments les plus disparates.

L'esprit y régnait à l'état de maladie aiguë.

Sous ce prétexte, la politique, les tartines parlementaires et ceux qui les pétrissaient étaient bannis de la maison. Les ennuyeux passaient au second plan, fussent-ils pairs de France, académiciens, ou même millionnaires.

Dans les premières années du règne de Louis-Philippe, on rencontrait sur ce terrain neutre les gens les plus opposés par la direction de leurs idées.

C'étaient Ballanche et Jouffroy, avec le phalanstérien Considérant; le royaliste Michaud avec l'astronome Mauvais, qui rêvait la république; Frédéric et Jean-Baptiste

Soulié, que l'on a fait si souvent frères, et qui se connaissaient à peine; l'un (le Soulié gauche), attaché au *Courrier-Français*, l'autre (le Soulié droit), promettant des articles à *la Quotidienne*.

Bordelais spirituel et grand diseur de bons mots, Jean-Baptiste n'avait qu'une antipathie, M. Dupin aîné.

Un jour, il termina une tirade contre lui par ces mots, articulés avec flegme :

— Enfin, je le verrais se noyer, que je ne lui offrirais pas un verre d'eau!

On lui savait à Paris un ancien condisciple, qui passa, un beau jour, de vie à trépas, et l'on crut devoir prendre quelques

précautions pour lui annoncer la mort de ce camarade, qui se nommait Persil.

— Il aura mangé du perroquet, répondit tranquillement Jean-Baptiste.

Au nombre des plus assidus visiteurs de l'Arsenal, il faut signaler aussi Alfred de Musset et Dupaty, Amaury Duval et Delacroix, Gigoux et Dauzat.

Les contrastes abondaient.

Dupaty, à cette époque, entrait à l'Académie, de préférence à Victor Hugo. Charles Nodier lui-même avait vu passer avant lui M. Dupin aîné et M. Jay.

Ne pas confondre avec l'inventeur du *Jayotype*.

Sans barbe encore et déjà célèbre, Victor Hugo comptait parmi les intimes du cercle. Il accompagnait la famille Nodier, quand on allait à Vincennes ou à Meudon dîner à la guinguette.

Le grand poëte avait l'air si jeune, qu'un jour, arrêté par des gendarmes, il se vit menacé de la prison, s'il n'ôtait de sa boutonnière un ruban rouge, dont le port est interdit aux collégiens.

Victor avait aggravé la situation, en soutenant avec une certaine vivacité ses droits, qui semblaient chimériques.

Il fallut le témoignage de Nodier pour convaincre les gendarmes et tirer d'affaire l'enfant sublime.

C'était, du reste, un enfant d'un fort bel appétit.

La première fois qu'il dîna chez le bibliothécaire académicien, il se comporta en si bon convive, que madame Nodier lui adressa des félicitations.

— Oh! madame, dit le jeune homme avec candeur, je me gênais un peu; mais je mangerai bien plus quand je vous connaîtrai davantage!

A l'Arsenal, on causait, on lisait des vers, on dansait, on chantait au piano.

Mais, soit qu'on fût à l'émotion des mélodies, au quadrille, à la lecture, au jeu, ou à la médisance, qui allait grand train, dès que Nodier se rapprochait d'un groupe

et prenait la parole, tout était interrompu.

Le cercle se grossissait autour de ce délicieux conteur, et le silence devenait profond.

Chacun retenait son souffle pour ne rien perdre de l'exquise harmonie de ses discours, et les heures passaient inaperçues, jusqu'au moment où une bassinoire, emmanchée d'une servante, traversait sans cérémonie le salon, et où madame Nodier, armée d'un bougeoir, articulait avec une autorité magistrale :

— Allons, Titi, le lit est chauffé ; tu diras le reste dimanche prochain.

Narquois, mais docile, Titi se levait, parcourait de son œil bleu le cercle atten-

tif encore, laissait tomber quelques mots charmants, donnait sa main souple et maigre à qui voulait la prendre, et disparaissait.

Pendant dix ans, Francis Wey hanta cette heureuse maison. Nodier l'avait pris en amitié fort vive et le dirigeait dans ses études.

Chez l'auteur de *Trilby*, notre héros, cédant à la force de l'exemple, ne pouvait manquer de devenir bibliomane.

Ayant à peine de quoi dîner, il achetait des livres chez Techner, et Techner lui faisait crédit sur sa bonne mine. Cela dura jusqu'à concurrence d'une somme de trois cents francs, que le bouquiniste, un beau

matin, réclama tout à coup à Francis, dans un billet plein de politesse.

Consciencieux et probe comme un vrai Franc-Comtois qu'il est, Wey court chez Techner.

— Je n'ai pas d'argent, lui dit-il d'un air contrit. La littérature persiste à ne m'en point donner.

— Mais votre famille?

— Hélas! elle fait comme la littérature!

— Diable! murmure entre ses dents le bouquiniste.

— Écoutez, dit Francis, trouvez-moi une place... n'importe laquelle. Je suis

prêt à scier du bois, à faire des commissions, que sais-je?... tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je conserve mes livres et que je gagne de quoi vous payer.

Notre libraire le prend au mot.

Il l'expédie avec une lettre de recommandation chez Aimé Martin, auteur illustre de la génération passée.

Francis trouve celui-ci vêtu d'une splendide robe de chambre et coiffé d'un foulard jaune.

— C'est à merveille, lui dit ce galant homme après avoir lu la lettre. Techner vous recommande; je vous prends à mon service. Ayez soin demain, en arrivant,

de ranger toutes ces paperasses et de balayer proprement mon cabinet.

Wey s'incline et sort.

— Mais, monsieur, dit la cuisinière à son maître, ce jeune homme-là n'est point fait pour une telle besogne. Il est de mon pays, je le connais ; sa famille est une des plus honorables de Besançon.

— Bah ! s'écrie l'auteur au foulard jaune.

Francis arrive le lendemain ; il lui demande :

— Pourriez-vous écrire sans fautes sous ma dictée ?

— Oui, monsieur.

— Corrigeriez-vous bien des épreuves?

— Parfaitement.

— Et des épreuves latines?

— J'ai fait toutes mes classes. Si vous le désirez, je puis même corriger du grec.

— Vraiment!... Prenez donc un fauteuil!... Mais j'imprime aussi des livres moyen âge. Vous reconnaissez-vous dans les vieux manuscrits?

— Je suis élève de l'École des chartes.

— Mais alors ce Techner est absurde! s'écrie Aimé Martin. Pourquoi diable m'expose-t-il à vous faire affront? Recevez, je vous prie, toutes mes excuses.

Charles Nodier arrive là-dessus par hasard, et Wey raconte l'histoire de sa dette.

Aimé Martin rougit comme un coupable, lorsqu'il entendit Nodier tutoyer Francis, le traiter en camarade et faire de son érudition les plus grands éloges. Renouvelant ses excuses au jeune homme, il lui proposa de traduire deux volumes de *fabliaux*, pour la publication desquels Girardin donnait cinq mille francs.

Wey gagna quinze cents francs en un mois, paya Techner et lui acheta des bouquins pour le reste de la somme.

Nous avons dit que l'illustre bibliothécaire de l'Arsenal dirigeait Francis dans ses études littéraires.

Charles Nodier, de temps à autre, ne manquait pas de lui donner, en outre, quelques-unes de ces leçons délicates, enveloppées de louanges, et si utiles à celui qui savait les entendre.

Lorsqu'on s'y méprenait, on était perdu dans l'esprit du poëte.

Un soir, Chaudesaignes s'écrie, en quittant le cercle :

— Allons, voici onze heures ; je vais tailler ma plume et gagner mes cinquante francs avant de me coucher.

— Comment ! riposte Nodier, avec l'humilité d'un pauvre honteux, vous gagnez cinquante francs, le soir, avant de

vous endormir?... Moi, je travaille toute la journée pour gagner trente sous.

Le pis de la chose, c'est que l'homme aux cinquante francs racontait lui-même l'anecdote, ainsi que la suivante :

Chaudesaigues se glorifiait avec un orgueil un peu vulgaire de certains sentiments inspirés en haut parage.

Nodier, l'éducation, la distinction, la grâce même, lui dit avec finesse :

— Mon cher enfant, vous êtes un heureux fripon ! Quand j'avais votre âge, on m'appelait dans le grand monde le Faublas des cuisinières.

Francis Wey ayant, un jour, en élève

trop docile, apporté à l'Arsenal quelques pages où il s'était efforcé d'imiter le style du maître, Nodier, sans lui faire une morale sur la sottise des pastiches, se contenta de lui dire :

— Ce que vous m'avez remis ne doit pas être bon, car, au premier moment, je l'ai cru de moi.

On comprend tout ce que gagnait notre jeune écrivain à cette intimité avec un monde dont rien aujourd'hui ne nous offre l'image. Toutefois il avoue lui-même qu'il ne dut son bonheur qu'à un hasard puéril.

Ignorant l'existence du Mont-de-piété, Francis avait conservé un habit noir.

Ce gai danseur, au retour des soirées de

l'Arsenal, travaillait jusqu'au matin, se couchait ensuite, et ne quittait plus ses draps jusqu'au soir, dans la crainte de rencontrer l'appétit dans la rue.

L'époque était aux systèmes.

On voyait naître le néochristianisme et l'école fouriériste, au souffle de Gustave Drouineau et des saint-simoniens. La fondation de *la Phalange* procura à Wey l'occasion d'ouvrir le recueil par deux ou trois articles satiriques, d'un goût bizarre.

Ils étaient signés du pseudonyme Hazaël.

Bien que le phalanstère eût vu le jour à Besançon, notre héros ne fut point ébloui par cette doctrine. Le dogme chrétien l'a-

vait cuirassé contre les innovations, et l'art avait toutes ses sympathies.

Cependant il fut très-assidu aux soirées de Considérant, rue Jacob.

Wey abusait de la *papillonne* pour présenter cent objections burlesques et enlever au prêche sa gravité. Continuellement il demandait des révélations et s'appliquait à fournir des documents statistiques sur le *Grand Omelettier*.

Nos lecteurs désirent peut être quelques détails relatifs à ce haut personnage culinaire.

Fourier prétend qu'aux jours heureux de l'application de son système, quinze cents personnes viendront concourir, dans

une vaste prairie, à qui fera la meilleure omelette, ajoutant que le vainqueur sera proclamé Grand Omelettier et aura plus d'orgueil de ce titre qu'Alexandre de ses victoires.

Or, Francis, très-compatissant de sa nature, s'apitoyait sur les travaux gastriques de l'examinateur, forcé, pour juger *ex professo*, de manger lui-même quinze cents bouchées d'omelette. Il calculait combien de centaines d'œufs il aurait consommées; il s'informait de la distribution du comestible et du nombre des poules mises en réquisition.

Devant ses arguments railleurs, les utopies phalanstériennes trébuchaient et se cassaient le nez.

Parfois les apôtres du fouriérisme daignaient descendre des sublimes élévations de leur doctrine.

Un journal d'Amérique ayant publié quelques articles à propos d'Herschell et de la lune, Considérant les fit lire à ses collaborateurs, et presque aussitôt ces messieurs organisèrent dans *la Phalange* cette mystification délicieuse, à laquelle furent pris la France, l'Europe et le monde entier.

La première livraison des *Découvertes de sir J. Herschell dans la lune* eut pour auteurs Francis Wey, Victor Considérant et Raymond Brucker.

Ces messieurs, qui sortaient de l'École

polytechnique ou de l'École centrale, possédaient parfaitement le jargon de la science.

Toutes les descriptions géologiques sont l'œuvre de Francis Wey.

On lui doit cet épisode si gravement burlesque des *Cérémonies nuptiales* chez les Lunariens, chapitre reproduit par tous les journaux, et qui servit de thème à dix romans et à trois gros vaudevilles[1].

De plus, comme ayant trouvé le ton le plus congruent à la matière, Francis fut

[1] Vers la même époque, Francis Wey recueillit dans nos vieilles provinces toute une adorable série de chansons de village, qui ont été enlevées par le théâtre, calquées, imitées par les compositeurs, parodiées dans les opéras, et qui ont inspiré plus d'un jeune poëte.

chargé de refondre le travail de ses collègues, et ce livre, qui n'avait guère moins de 300 pages, fut écrit, revu, imprimé, broché, et mis en vente dans la huitaine.

A la prière du rédacteur en chef, on garda le secret de cette collaboration.

— Comme il vous plaira, dit Francis; mais vous êtes mal inspirés. Pour la première fois, on prend une de vos bouffonneries au sérieux, et vous renoncez à vous en faire honneur!

Le mot sembla rude.

Extrêmement chagrin du scandale occasionné par la funeste *papillonne* de son camarade, Considérant lui dit :

— Que faudrait-il faire pour se débarrasser de toi?

— Mon Dieu! rien n'est plus simple, répondit Francis. Supprime dans nos réunions les échaudés et le vin chaud, tu ne me reverras plus.

Il venait là, chaque soir, avant dîner, et se dispensait de souper ensuite.

Le retentissement de la mystification sur la lune ouvrit à notre héros les colonnes de *l'Europe littéraire*, où il publia une série d'articles, d'après des dessins d'architecture, rapportés, disait-on, de deux villes anciennes, retrouvées sous les forêts vierges du Mexique.

A quelle forêt se fier!

L'Europe littéraire, qui s'imaginait très-sérieusement élever des *canards*, tomba du plus haut des nues, lorsqu'elle fut contrainte de s'avouer la sincérité de l'œuvre et la réalité du fait. Le travail de Francis Wey agita les orientalistes, et donna même lieu à une scène fort plaisante entre l'un d'eux et notre jeune auteur, à propos d'un ibis mexicain qui avait la queue en trompette.

Comme cette histoire fait partie de ce qu'on nomme les *scies* d'atelier, comme il faut un volume pour la raconter dans tous ses détails, et trois heures pour la dire, nous avons le regret de la passer sous silence.

Wey, d'ailleurs, a imaginé bon nombre

de ces sortes d'historiettes, qu'il débite avec un sang-froid réjouissant.

Nous pouvons citer, entre autres, celle de l'abbé casuiste, qui refuse, en esprit de mortification, de manger de la bécasse à table, s'enorgueillit de sa victoire, et, par cela même, se voit réduit à l'humiliation d'en manger deux fois... pour mortifier la mortification.

Les premières relations de Francis Wey avec Victor Hugo datent de l'époque où il publia *les Villes mexicaines*. Le grand poëte corrigeait, dans la même imprimerie, les épreuves de *Claude Gueux*.

Admis au cénacle de la place Royale,

Francis avait l'air si jeune, qu'un soir madame Hugo lui demanda s'il suivait les cours de Charlemagne.

Vers cette époque, M. de Girardin fondait *la Presse*.

Victor Hugo lui dit :

— Croyez-moi, si vous voulez réussir, mettez la littérature au premier plan, et ne comptez pas sur le charme des discours de MM. Glais-Bizoin, Fulchiron, Isambert et consorts.

Hugo stimula Francis Wey, lui conseilla d'écrire un roman pour *la Presse*, et se chargea de lire lui-même, dans le salon de madame de Girardin, *les Enfants de*

la marquise de Ganges, œuvre de son jeune compatriote.

Le succès de ce livre fut spontané, franc, populaire.

Procédant à peu près comme au théâtre, l'auteur avait dramatisé les descriptions et opposé les effets entre eux, chapitre par chapitre. Il terminait chaque feuilleton par une péripétie, afin de tenir en suspens l'intérêt de ses lecteurs.

On se mit aussitôt, de toutes parts, à couler dans le même moule une quantité prodigieuse d'œuvres littéraires, et l'on peut dire que Francis est le Christophe Colomb du roman-feuilleton.

Son livre fut signalé par Gérard de Nerval [1], dans un article du *Monde dramatique*, comme le plus beau début qui se fût produit depuis dix ans, et le vicomte de Launay crut devoir interrompre ses *Courriers* pour ne point laisser languir l'impatience du public.

Le Théâtre-Français envoya ses entrées à Francis, en lui demandant un drame, et les libraires s'enquirent de sa demeure.

Il eut un nom du jour au lendemain.

Mais, chose étrange! il laissa passer la

[1] Francis Wey devint, avec Eugène de Stadler, le plus intime ami de ce pauvre Gérard.

veine sans la mettre à profit, sans paraître même la soupçonner.

Pendant les années suivantes, il ne donna qu'une série de petites nouvelles dans la *Revue de Paris*. Ces nouvelles ont pour titre : *la Balle de plomb*, — *le Diamant noir*, — *Madame de Fresnes* ou *la Recherche de l'impossible*, — *Ottavio Rinuccini*, — et *un Amour d'enfance*.

Dans *le Siècle* parut *le Chevalier de Marsan*; dans *la Presse* furent publiés *le Sphinx* et *les Deux Masques de fer*.

Laissant ensuite de côté toute espèce de sujets d'invention, Francis Wey se chargea de la critique des livres dans la feuille

de Girardin Durant quinze mois il écrivit une revue hebdomadaire vigoureuse, mordante et surtout paradoxale.

Son successeur à *la Presse* est aujourd'hui l'illustre Paulin Limayrac, ce Tom Pouce de la critique, dont la taille et les appréciations littéraires sont juste à la même hauteur.

En quittant le journal d'Émile, Francis Wey fut appelé au *Globe*, puis au *Courrier Français*, où il fut chargé des Beaux-Arts et du Salon.

Ce genre de travail lui convient à merveille, parce qu'il a beaucoup vu.

De 1837 à 1842, il visita la Bretagne,

la Belgique, la Hollande, la Normandie, la Provence, une portion de l'Italie et la Suisse. Ses voyages pédestres et économiques avaient fait école. On lui demandait des itinéraires, des devis, des méthodes. Il publia, vers 1841, après *les Pochades normandes*, ses voyages dans le midi de l'Italie et en Sicile (2 volumes in-8°), sous ce titre obscur et ambitieux : *Scilla e Cariddi*. A la suite venait *l'Oberland*.

On s'aperçut alors qu'il avait transformé sa manière, acquis un style et pris place parmi les écrivains amoureux de la forme. Six mois après, Gautier publia son *Voyage d'Espagne*, où l'on signale beaucoup d'inspirations issues du *Voyage de Sicile*.

Ainsi donc Francis Wey renonçait complétement au genre qui lui avait donné le succès.

Plus tard, il confessa la cause de son apparente oisiveté.

Sous la tunique du triomphateur, un anonyme avait glissé le renard, en notant toutes les fautes contre la langue, dont fourmillaient *les Enfants de la Marquise*.

L'élève de Poligny n'avait jamais songé à la grammaire ni au danger de ne pas la connaître.

Il a caractérisé lui-même la honte qu'il éprouva de son ignorance, en disant :

« Je crus découvrir que j'étais infecté de la gale. »

Sourd aux louanges accordées à son œuvre, oubliant ses intérêts et dédaignant de mettre à profit la fortune, Wey se replongea dans l'étude pendant quatre années entières.

Ce dévouement exclusif à l'art, ce respect de soi-même et du public ne sont pas, il faut l'avouer, des sentiments ordinaires. Outre sa plume, Francis Wey n'avait alors pour ressource qu'un modeste traitement de six cents francs comme archiviste.

Il lut deux grammairiens, puis cinq, puis dix, et leur stupidité l'étonna.

Possédant, comme paléographe, la clef des vieux idiomes, il remonta le cours des siècles, reprit *ab ovo* les choses de la philologie, et reconnut que les grammaires françaises, fondées sur des erreurs absurdes, sont inutiles, sinon nuisibles.

A l'aide des origines, il renversa la plupart des règles acceptées, et retrouva, dans les traditions antérieures à l'Académie, les véritables moyens d'apprendre notre langue.

Ce fut immédiatement après ces études qu'il fit paraître *Scilla e Cariddi*.

Ce livre annonce un conteur plein d'humour. La nature y est peinte avec netteté.

Le coloriste s'y révèle, et l'œuvre est semée de légendes grecques, qui ont un délicieux parfum d'antiquité.

Son *Étude sur la langue française*, publiée à propos de la *Grammaire romane* de Fallot, étonna Charles Nodier et frappa si vivement M. Villemain, alors ministre, qu'il fit appeler l'auteur.

Il lui conseilla de quitter la littérature pour l'enseignement.

Wey lui témoigna le désir d'être chargé, par le ministère, d'écrire l'histoire de la langue française.

— Je ne puis vous confier ce travail, lui répondit Villemain, parce que je le

refuse tous les jours à des membres de l'Académie.

— Monsieur le ministre, répondit Francis, il faut le leur commander. Ce livre manque à notre littérature.

— Impossible! Ils ne savent pas le français.

— Alors?...

— Mais si je vous le donne, ils vont crier.

— C'est juste. Je le ferai sans eux, monsieur le ministre, et sans vous!

Notre héros a tenu parole.

S'étant marié peu de temps après, et trouvant moyen, dans une vie plus régulière et mieux ordonnée, de poursuivre ses longues et sérieuses études, il travailla sept années entières sans trêve ni relâche, et publia chez Firmin Didot son livre intitulé : *Remarques sur la langue française, sur le style et la composition littéraire.*

Charles Nodier, durant ses derniers jours, avait feuilleté le manuscrit de son élève. Observant avec surprise qu'il pensait autrement que lui presque en tout point :

— Tes ouvrages sur la langue, dit-il,

auront un succès plus général que les miens.

En effet, le livre se répandit très-vite en France et à l'étranger.

Conçu d'après la méthode du père Bouhours et de Vaugelas, il battait en brèche toutes les grammaires, substituant les leçons de la pratique des lettres vivantes aux théories vagues et incertaines de la rhétorique universitaire.

La croix de la Légion d'honneur fut envoyée à Francis Wey pour cet ouvrage.

Depuis cinq ans, notre studieux philologue a été distrait de ses travaux par les fonctions de président de la Société des

gens de lettres, qu'il vient de résigner, après les avoir accomplies avec un zèle inusité jusque-là.

Les services qu'il a rendus, tant à l'association qu'à ses confrères, sont nombreux.

Accueillant les jeunes littérateurs avec une cordialité fraternelle, il a pris cette maxime pour règle de conduite :

« Faisons pour eux tout ce que nous voudrions qu'on eût fait pour nous. »

La Société des gens de lettres, compromise par des imprudences politiques, où des énergumènes l'avaient entraînée, tra-

versa sans encombre les mauvais jours, grâce à la prudence de son pilote.

Il rouvrit pour elle au ministère la caisse des encouragements.

Ses démarches, ses requêtes, ses mémoires, ses relations étendues dans le monde officiel ont amené l'abolition du timbre sur les revues littéraires et scientifiques, ainsi que la suppression du même impôt sur le roman-feuilleton.

Francis Wey porte très-haut le sentiment de la dignité des lettres.

Tout ce qui risque de les faire déroger le trouve d'une sévérité inflexible. S'il n'a pas réussi, pendant sa présidence, à

faire de la société qu'il dirigeait une institution digne, solide, impérissable, c'est qu'un tel but, ainsi qu'on le verra dans une biographie prochaine, est absolument impossible à atteindre.

Après le renversement du trône de Juillet, notre héros composa certains écrits politiques dont ses ennemis ont essayé plusieurs fois de se faire une arme.

Elle s'est émoussée entre leurs mains.

Dans son *Manuel des droits et des devoirs*, Francis Wey pose les principes de la liberté véritable, et ce livre, de page en page, arrive à être la satire la plus acérée

des républicains du jour, tels qu'ils se montraient aux affaires.

Philosophe candide, Wey frappe à droite et à gauche avec un désintéressement manifeste.

L'horreur des secousses, qui font surgir des émeutiers fort laids et des braillards parlant très-mal, résume ses opinions.

Du reste, il revint très-vite à la littérature.

La *Revue contemporaine* publia de lui une étude curieuse, intitulée *William Hogarth*, ou *Londres il y a cent ans*.

C'est une sorte de voyage rétrospectif, exécuté à travers l'Angleterre du dix-huitième siècle, en prenant pour guide l'œuvre du peintre original, du caricaturiste profond, qui a si bien buriné son époque avec ses ridicules et ses mœurs.

Francis Wey traversa la Manche, afin de se livrer à Londres à des recherches approfondies pour écrire ce livre.

Son séjour en Angleterre nous a valu un second ouvrage qui a pour titre *les Anglais chez eux*.

Aimant à se prendre corps à corps avec les difficultés de son art, Francis es-

saya du théâtre. Il présenta une comédie en cinq actes au Théâtre-Français.

Stella, reçue avec acclamation par le comité, réussit fort médiocrement sous la rampe.

Le mérite du style avait fait illusion sur la froideur de l'ensemble. Complétement étranger à la scène, l'auteur ne sut ni choisir ses acteurs, ni les empêcher, aux répétitions, de désorganiser la pièce.

Mitraillé par les journaux avec une violence rare, il répondit dans une préface assez verte.

Quoi qu'il en soit, cette comédie avait une valeur de fond et d'opportunité si

réelle, que sans cesse on la refait depuis sa chute. C'est toujours l'honneur et l'argent, l'ambition et le cœur, mis aux prises sous toutes les formes et sous tous les titres.

Il nous reste à signaler deux romans de notre écrivain : *Fanchette Frandon* et *le Bouquet de cerises*, où l'on trouve de la réalité sans laideur et des paysans qui parlent sans marivaudage.

Le Bouquet de cerises est incontestablement le meilleur des écrits d'imagination sortis de la plume de Francis Wey. Il semble s'être donné pour tâche de placer une action sous le chaume, d'après des procédés entièrement contraires à ceux de

madame Sand. Les journaux ont constaté par une multitude d'articles le succès de ce dernier livre. M. de Pontmartin y a signalé le mérite d'un maître, qui vient donner des exemples après avoir donné des préceptes.

Francis Wey marche à son but avec lenteur; mais en même temps avec persévérance.

Il se préoccupe moins du public que de ses confrères, sur la plus jeune génération desquels ses écrits ont exercé de l'influence, et qui l'applaudissent en le voyant battre en brèche, tout à la fois, les vieilleries académiques et le côté faux ou exagéré de la nouvelle école.

Ce littérateur laisse aller au vent ses écrits, et montre une singulière négligence lorsqu'il s'agit de leur publication.

Jamais il n'a su traiter commercialement avec les libraires.

Il rougit quand il faut parler d'argent.

Abandonnés à qui veut les prendre, ou compromis par les éditeurs infimes, ses ouvrages, on peut le dire, sont presque inédits pour la plupart. En dehors de ses confrères et du monde vraiment lettré, son nom n'a pas acquis toute la notoriété à laquelle il a droit.

C'est un écrivain à l'ancienne marque.

Son orgueil friand et gourmet rêve quelques suffrages d'élite, et ne poursuit rien au delà.

Toutefois, son dernier livre, publié par Firmin Didot en 1848, complète un ensemble imposant de travaux philologiques, présentés avec un art merveilleux et des formes de style qui ne pouvaient être méconnus.

L'*Histoire des révolutions du langage en France* obtint de la presse périodique d'unanimes éloges, en ce qu'il comble une des lacunes les plus regrettables de nos

chroniques littéraires, tout en dissimulant la sécheresse du sujet sous une lecture facile et attrayante.

C'est, à proprement parler, une histoire de la civilisation française et des mœurs, édifiée à l'aide des monuments écrits et déduite de l'observation des métamorphoses de la langue. Plein d'exemples, de citations rares et piquantes, d'analyses d'ouvrages curieux et inédits du moyen âge, l'œuvre contient, en outre, une histoire complète de la grammaire.

Francis Wey a vu son nom se répandre avec éclat en Écosse, en Russie et en Allemagne.

Seulement, en France, patrie du mo-

nopole et des préjugés administratifs, un ouvrage si essentiel aux études, si utile à tous les âges, n'a pu conquérir encore l'accès des lycées et des écoles spéciales.

L'auteur n'appartient point au corps universitaire.

Tout s'explique ainsi.

Un pédant crotté, quand notre philologue sera mort, abrégera le livre en le défigurant, et se fera de belles rentes avec les dépouilles du défunt, sous le patronage du monopole et de la maison Hachette.

C'est à la tristesse de ces perspectives

que faisait sans doute allusion Gérard de Nerval, lorsqu'il nous disait un jour :

— Si Wey mourait, on ferait au moins trois académiciens avec sa peau.

FIN.

Monsieur & cher ami;

L'importante affaire s'est réduite à peu de chose, il s'agissoit de déchiffrer un fragment de manuscrit pour Mr Villemain On m'a remercié par procuration, avec beaucoup de cérémonie.

Quant à la publication du Philippe de Mazières, il n'y faut plus penser. Le Ministre a soumis la proposition à deux rapporteurs: l'un ne veut que des pièces relatives à la Ligue; l'autre, un Mr Auguis, m'a dit: — A quoi bon publier ce livre? On ne le connaît pas du tout.

Comment résister à un si beau raisonnement!

Bref, les lettres ont été encouragées en ma personne, sans qu'il m'en coûte plus d'une semaine de travail & de courses inutiles. Je me tiens donc pour satisfait, & vous prie d'agréer, mon bien cher ami, l'hommage de mes fidèles sentiments

Francis Wey

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

POUR PARAITRE TRÈS-PROCHAINEMENT :

LES CONFESSIONS
DE
MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Conditions de la souscription :

Les *Confessions de Marion Delorme*, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8° jésus.

20 gravures sur *acier* et sur *bois*, tirées à part, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 *centimes*.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 *pages de texte*. Les gravures seront données en sus.

Une ou deux livraison par semaine.

L'ouvrage complet 15 francs.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, EDITEUR,
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15,

Et chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

LES CONTEMPORAINS
HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

44

FRÉDÉRICK LEMAITRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

FRÉDÉRICK LEMAITRE

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



FRÉDÉRICK LEMAITRE

LES CONTEMPORAINS

FRÉDÉRICK
LEMAITRE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855



FRÉDÉRICK LEMAITRE

Nous sommes en présence du génie le plus original et le plus excentrique du siècle.

Pour peindre Frédérick Lemaître, il faudrait avoir à la fois en main le crayon de Jacques Callot et le pinceau de Van Dyck, la plume de Lesage et celle de Plutarque.

Ici, la caricature se mêle au tableau, le grotesque se fond avec le sublime, et, — chose bizarre ! — on se demande si ce mélange n'était pas nécessaire pour donner au théâtre moderne un digne interprète.

Notez, s'il vous plaît, que nous n'avons pas l'intention de faire une épigramme.

Ainsi que le Protée mythologique, l'art a des métamorphoses sans nombre. Il se révèle sous le haillon comme sous la pourpre ; il peut tour à tour avoir pour piédestal l'or ou la fange, et passer du rayonnement aux ténèbres sans être déshérité de l'admiration, sans rien perdre de ses droits à l'éloge.

L'histoire tout entière de Frédérick Lemaître est là pour appuyer cette remarque.

Il est né au Havre, le 21 juillet 1800, d'un père architecte.

Sa vie de comédien est trop curieuse et trop féconde pour que nous ne cherchions pas tout d'abord à économiser quelques pages sur d'insignifiants détails d'adolescence.

Remarquant chez son fils un goût décidé pour la déclamation, M. Lemaître l'amène, vers 1819, à Paris, et le fait concourir au Conservatoire.

L'examinateur ne laisse pas réciter au jeune homme plus d'une vingtaine de vers.

— Travaillez, travaillez! lui dit-il; vous deviendrez sûrement un artiste de premier ordre.

A l'âge de dix-huit ans, Frédérick est beau comme l'Antinoüs bithynien. Sa taille élégante et svelte, ses cheveux noirs, son visage aux lignes correctes, son large front, son œil bleu, noyé dans le vague du sentiment, tout se réunit pour donner à sa personne un caractère très-net de poésie, d'inspiration et de grandeur.

Nous avons cru devoir reproduire ces merveilleux avantages physiques, en choisissant un portrait contemporain des premières représentations de *Kean*.

Au Conservatoire, Frédérick ne manque pas un seul cours. Ses études terminées, il se présente pour entrer à l'Odéon.

Mais, à cette époque, un instinct de

révolte contre les règles consacrées et un mépris formel des traditions se développent déjà dans l'âme du jeune comédien.

L'Odéon refuse d'ouvrir ses portes à ce Calvin de la scène, qui s'insurge contre la discipline dramatique, et veut saper dans leur base tous les points de doctrine établis.

Talma seul proteste contre l'exclusion de Frédérick.

— Eh ! s'écrie-t-il, si je n'avais pas fait moi-même une révolution théâtrale, on jouerait encore *Œdipe* et *Britannicus* en habit à la française, en perruque et en culottes courtes !

Le grand acteur tragique avait du flair : il devinait le grand acteur de drame.

Voulant essayer ses forces et se montrer au public, n'importe sur quels tréteaux, notre jeune comédien signe un engagement avec les Variétés-Amusantes, théâtre de quatrième ordre, où l'on représentait alors une pièce à trois acteurs, ayant pour titre : *Pyrame et Thisbé*.

Lauréat du Conservatoire, le nouveau venu s'attendait à jouer le rôle de Pyrame.

Vaine espérance !

Dans la pièce comme dans l'histoire, les deux amants de Babylone se donnent rendez-vous sous un mûrier, hors des murs de la ville. Surprise par l'approche d'un lion, Thisbé se sauve ; on connaît la suite.

Or, Frédérick fut chargé de représenter

le terrible animal, avec son costume fauve et sa longue crinière.

Il fit ses débuts à quatre pattes, ce qui ne manque pas déjà d'une certaine originalité.

M. Bertrand, directeur des Funambules, le délivre de sa peau de bête et le choisit pour compléter sa troupe. Frédérick en devient bientôt le meilleur sujet. On lui confie des rôles importants dans *le Soldat laboureur* et dans *Catherine de Stenberg*.

Des Funambules il passe au Cirque.

Bientôt l'Odéon, plus juste à son égard, le reçoit au nombre de ses pensionnaires. C'était au commencement de 1823.

Frédérick ne resta que cinq mois au second Théâtre-Français. La tragédie et ses rôles guindés n'allaient point à sa nature. On sentait que ce talent, plein d'exubérance et de fougue, demandait autre chose que l'imitation servile et le calque des œuvres mortes. Il lui fallait la création libre et la vie.

L'Ambigu fut le premier théâtre qui éleva Frédérick sur le pavois du mélodrame.

Il y débuta, le 2 juillet 1823, dans *l'Auberge des Adrets*.

Mal reçue d'abord, et sifflée à outrance, la pièce se releva, le lendemain, par un trait de hardiesse inouïe de l'acteur.

Aux répétitions, il avait déclaré plusieurs fois que le rôle de Robert Macaire était absolument impossible, et que le public ne l'accepterait jamais tel que les auteurs l'avaient conçu.

L'événement justifia cette prophétie.

Frédérick, désolé, cherchait, le lendemain, en se promenant sur le boulevard, un moyen de relever la pièce de sa chute, lorsqu'il aperçoit tout à coup un personnage étrange, arrêté devant la boutique d'un marchand de galette.

Il regarde cet individu, couvert, des pieds à la tête, de vêtements indescriptibles.

Jadis, on le devine, ces vêtements ont

eu un certain cachet d'élégance. Mais ils tombent en lambeaux. La misère et la débauche y attachent toutes leurs souillures, sans que celui qui en est affublé semble rien perdre de son air audacieux et de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Campé fièrement sur des bottes éculées et percées à jour, un feutre crasseux et déformé sur l'oreille, il rompt du bout des doigts un morceau de galette d'un sou, le porte à ses lèvres avec les délicates allures d'un petit-maître, et le mange en vrai gastronome.

Sa collation faite, il tire de la poche de son habit une loque pendante, s'en essuie minutieusement les mains, époussète son

costume immonde, puis continue sa promenade sur le boulevard.

— C'est là mon personnage, dit Frédérick, je le tiens !

Effectivement, il venait de découvrir, en chair et en os, le type qu'il avait vaguement conçu, lors des répétitions de *l'Auberge*.

Robert Macaire était trouvé !

Le soir même, au théâtre, le comédien se montre au public avec un habit, un feutre et des bottes, absolument pareils aux bottes, à l'habit et au feutre de l'homme du boulevard.

Il imite les manières de ce fashionable en haillons, son calme grotesque, sa dignité sinistre ; il décide son camarade

Serres à une métamorphose analogue pour le rôle de Bertrand, et la pièce obtient un succès à tout rompre.

Certes, on doit le dire, il est difficile de fournir à la scène une création [1] plus saisissante à la fois et plus immorale.

Nous verrons bientôt Frédérick la compléter encore sous ce double aspect.

Ses appointements furent élevés, dès ce jour, à un chiffre considérable. Tous les samedis, il s'amusait à se faire payer, par

[1] Dans le cours de sa carrière dramatique, on peut dire que Frédérick Lemaître a toujours créé ses types, au lieu de développer ceux que lui indiquaient les auteurs. Voilà ce qui le distingue des artistes d'analyse et d'étude, comme Samson, par exemple, qui nous donnent des portraits scrupuleusement calqués d'après nature. Frédérick exprime ce qu'il a conçu, et non ce qu'il a observé.

l'administration du théâtre, en pièces de cent sous. Chargeant ensuite sur ses épaules le sac énorme renfermant ses honoraires de la semaine, il traversait avec orgueil la foule qui l'attendait à la porte du théâtre, et lui donnait gratis le spectacle de cette excentricité.

Tout en gagnant des sommes folles, notre comédien n'était pas d'humeur, comme beaucoup de ses confrères, à payer les bravos et la gloire.

Un journaliste, très-connu pour sa plume vénale, un de ces bandits napolitains de la presse, dont nous avons déjà fait la peinture, et dont la race n'est malheureusement pas éteinte [1], entre un jour

[1] Voir la biographie de Meyerbeer.

chez Frédérick, et le prie de vouloir bien disposer en sa faveur de quelques billets de banque.

Notre comédien refuse.

— Pourtant il s'agit de très-peu de chose, dit le *condottiere* littéraire : mille ou douze cents francs par an, qu'est-ce que cela pour vous? Grâce à cette modeste subvention, vous serez parfaitement traité dans mes colonnes.

— Monsieur, dit Frédérick, je ne veux pas être loué à prix d'or! Ce sont d'autres louanges qu'il me faut.

A ces mots, il pousse le vil écrivain par les épaules, et le met à la porte.

Deux jours après, article dénigrant contre l'acteur.

Celui-ci ne profère pas un mot de plainte. Il attend que le bandit reparaisse au théâtre, va d'un air tranquille à sa rencontre, salue, et lui administre, en plein foyer des artistes, la plus admirable paire de soufflets qui eût jamais retenti sur face humaine.

Grand éclat.

Le folliculaire tempête, et veut rendre outrage pour outrage.

Or, l'acteur, doué d'une puissance de muscles peu commune, prend les deux mains de notre homme dans son poignet de fer, et dit à ses camarades, témoins de l'exécution :

— Demain, s'il le faut, je me battrai avec ce misérable ; mais, avant tout, je tiens à le traiter, en votre présence, comme il le mérite, c'est-à-dire comme un drôle !

Et, de taloches en taloches, il le reconduit jusqu'au seuil du foyer, lui administrant sa botte à l'endroit où s'arrête l'épine dorsale (style Janin).

Le bandit en question n'exerce plus.

Il vit de ses rentes.

Mais il a un héritier de ses exigences métalliques et de son hideux chantage.

En vérité, dans leurs ménagements incompréhensibles, beaucoup d'artistes parisiens peuvent être soupçonnés de fai-

blesse ou de peur. La recette de Frédérick est bonne. Qu'ils en usent.

On vint proposer à notre héros de quitter l'Ambigu pour la Porte-Saint-Martin.

La création de Georges de Germany, dans *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, lui était destinée. Ceux qui ont vu la pièce, à cette époque, vous diront combien il y fut admirable, et quels développements inouïs de passion et de désordre il sut donner à ce rôle.

Bouillant de séve, radieux de jeunesse, plein de vigueur, Frédérick Lemaître avait alors une vie extravagante, qui eût tué Bacchus et rendu Hercule poitrinaire.

Mais les excès n'enlevaient rien encore

à la magnificence de sa beauté physique.

Jamais on ne pourra donner la liste de ses triomphes en amour, ni supputer le nombre de ses victimes.

Une provinciale naïve, impressionnée par son talent, séduite par son bel air, et cédant aussi peut-être à l'attraction qui porte vers les mauvais sujets un sexe trop sensible, retourne quarante-cinq fois de suite admirer l'acteur dans le rôle de Georges.

Elle parvint, — ô joie suprême ! — à se faire remarquer.

Frédérick lui expédie un poulet par le coiffeur du théâtre. Des rendez-vous s'organisent, et la dame offre au sublime ar-

tiste son cœur d'abord, puis une trentaine de mille francs, qu'une succession vient de lui donner dans sa province.

Un cœur, cela s'accepte; mais de l'argent, fi!

L'héroïne garde sa bourse.

Toutefois, comme il faut de jolies robes et des diamants pour se montrer au bras du grand comédien, comme les parties de plaisir se renouvellent chaque jour, comme un équipage est indispensable aux promenades, les trente mille francs disparaissent en moins de six semaines, et la bonne harmonie s'éclipse avec les écus.

D'autres amours entraînent bientôt l'artiste dans leur orageux tourbillon.

Cette provinciale inconsidérée devint marchande à la toilette au Temple.

Quand elle parlait de Frédérick, elle commençait tout d'abord par s'exhaler en invectives; mais, petit à petit, elle cédait à l'attendrissement et terminait ainsi sa harangue :

— N'importe, on ne peut pas oublier ce coquin-là. Si vous saviez comme il est aimable ! Je lui dois mes plus beaux jours.

Bien des gens ont semé leur héritage sur le chemin de la passion, sans conserver pour cela le charme du souvenir.

Soit dit, bien entendu, sans conclure en faveur de la moralité de l'anecdote.

Après *Trente Ans*, Frédérick Lemaître joue *l'Écrivain public*, Edgard de *la Fiancée de Lamermoor* et le drame de *Faust*, où son génie se développe dans des proportions nouvelles.

Quinze jours entiers, par tous les expédients que la mimique lui suggère, il cherche à rendre ce rire infernal de Méphistophélès, indiqué par Gœthe, mais sans pouvoir réussir.

Il se décide alors à y substituer une grimace diabolique, se pose devant son miroir, s'exalte de plus en plus dans l'étude de son rôle, et parvient à obtenir un jeu de muscles qui donne à sa figure une épouvantable et sinistre expression.

Le rire de Méphistophélès une fois trouvé, Frédérick tient à juger de l'effet qu'il produira.

Du miroir, il passe à sa fenêtre en conservant la même expression de visage.

Aussitôt les individus qui l'aperçoivent donnent des signes d'épouvante. Une femme lève la tête et s'évanouit.

— Bien ! dit l'artiste, ma grimace est bonne !

Véritablement, après tous ces rôles à succès, on peut dire que Frédérick avait conquis un sceptre à la scène. Il régnait sur le public, et le public idolâtrait ce roi de la rampe.

Avec ses sujets il pouvait tout se permettre, sans craindre l'émeute.

Un soir, pendant un acte où il ne devait point paraître, il s'appuie, tout en causant avec un de ses camarades, contre cette partie des coulisses appelée le manteau d'Arlequin.

Sous son coude, un bouton de cuivre se rencontre.

— A quoi peut servir cette machine? fit-il en l'examinant.

— N'y touchez pas, monsieur Frédérick, n'y touchez pas! crient les employés du théâtre. C'est le régulateur du gaz.

— Bah!... Le gaz a donc un régula-

teur ?.... il est bien heureux, le gaz !..... Voyons cela !

Une idée folle lui traverse la cervelle. Il tourne le bouton de cuivre.

Aussitôt la salle tout entière est plongée dans les ténèbres, et deux mille personnes jettent un cri de surprise, mêlé d'effroi.

Mais on apprend que Frédérick est l'auteur de ce tour pendable. Dès lors la plaisanterie semble charmante, et, quand il rentre en scène, à l'acte suivant, on accueille ses burlesques excuses avec des rires joyeux et des bravos.

L'Ambigu ne tarda pas à reprendre à la Porte-Saint-Martin l'artiste qu'on lui avait enlevé.

Sur le théâtre de ses premiers succès, Frédérick joua *les Comédiens;* puis on lui donna, dans *Péblo,* madame Dorval pour émule de gloire.

Ces deux puissances du drame enfantèrent des prodiges; mais le public distribuait entre elles ses applaudissements, et l'amour-propre ne s'arrangeait plus du partage.

Frédérick apostrophe le directeur d'un air furibond.

— Votre horrible claque me fend les oreilles! s'écrie-t-il. J'entends que vous m'en débarrassiez au plus vite, ou sinon...

Comme il allait poser son ultimatum, Dorval arrive à son tour

— Est-ce que vous êtes fou? dit-elle au directeur. A quoi servent ces imbéciles avec leurs battoirs? Chassez tout cela du parterre, et laissez le véritable public à ses impressions. Si vos Romains ne disparaissent pas, je ne joue plus.

— Ni moi, dit Frédérick.

— Allons, soit, la claque est dissoute, fit le directeur.

Or, le lendemain, le véritable public, livré à ses propres impressions, n'applaudit personne.

— Il est évident, se dit notre héros, que les individus qui m'admirent craignent d'être pris pour des claqueurs en manifestant leur enthousiasme. Nous allons y mettre bon ordre.

En effet, à la représentation la plus prochaine, des bravos éclatent, et s'adressent à Frédérick tout seul.

— Voilà des gens qui ont bien mauvais goût! pense Dorval. Ceci ne peut durer.

Le jour suivant, elle est applaudie à son tour.

Mais bientôt, chose extraordinaire! le public bat des mains à tout propos, et fait indistinctement des ovations à n'importe quel artiste jouant dans la pièce. Les figurants eux-mêmes ont leur part dans ce triomphe universel.

— Qu'est-ce à dire? s'écrient madame Dorval et Frédérick retournant en-

semble chez le directeur. N'aviez-vous pas affirmé qu'il n'y aurait plus de claque?

Celui-ci hausse les épaules et répond :

— Depuis qu'il n'y en a plus, il y en a trois : celle de madame, la vôtre et celle de toute la troupe!

Rien n'était plus exact.

En admirant les demi-dieux de la scène, il est bon de connaître leurs petits travers et leurs faiblesses, autrement on leur dresserait des autels trop majestueux.

Pris à doses raisonnables, l'encens ne les exalte plus. Ils sont préservés de la fièvre d'orgueil.

Jamais Frédérick n'a pu souffrir qu'un camarade recueillît à ses côtés la moindre collecte de bravos.

Il ne nous souvient plus dans quel mélodrame on le voyait apporter entre ses bras le cadavre de son jeune frère. Toujours est-il que l'obscur acteur qui remplissait ce rôle s'identifiait si bien avec l'immobilité du dernier sommeil, que le public, saisi d'étonnement, crut devoir, en conscience, couper en deux une des plus belles tirades du grand comédien, pour témoigner au petit frère mort toute la satisfaction que lui donnait son jeu.

— Voilà, dit Frédérick, un gaillard bien impertinent, de se faire ainsi applaudir jusque sur mes bras!

Il se penche, tout en débitant son rôle, et souffle dans les narines du mort ; celui-ci ne bouge pas. Cédant alors à un accès de désespoir, toujours motivé par le rôle, Frédérick arrache au défunt une poignée de cheveux : pas un geste. Alors le grand frère semble succomber à sa douleur, ouvre les bras, et laisse choir le cadavre, qui tombe avec héroïsme, les reins sur les planches, sans faire un mouvement.

C'était superbe.

Toute la salle trépigne ; les bravos deviennent frénétiques, et l'illustre comédien sort furieux.

Passant la nuit à réfléchir, il trouve, pour le lendemain, des procédés moins cruels, mais plus infaillibles.

En apportant son frère, il lui chatouille avec beaucoup de délicatesse le dessous des bras et la plante des pieds.

Le malheureux défunt n'y tient plus.

Il ressuscite, part d'un éclat de rire, saute à terre, et se fait siffler.

C'était là tout ce que demandait Frédérick; les bravos des spectateurs furent désormais pour lui seul [1].

[1] Si égoïste sur les planches et si jaloux des applaudissements, il s'est, un soir, moqué de lui-même de la façon la plus spirituelle. C'était, en 1847, à l'une des dernières reprises de *Robert Macaire*. Voyant qu'il n'était point rappelé à la fin de la pièce, il ordonne qu'on lève le rideau. « — Messieurs, dit-il en s'adressant au public, je désirerais savoir si M. Auguste n'est pas ici? (M. Auguste ne répond pas, et les spectateurs se regardent avec surprise.) Et M. Antoine? (Même silence.) Eh bien, messieurs, je suis victime

A cette époque, il poussait l'égoïsme de la gloire personnelle jusqu'à faire supprimer aux répétitions les effets étrangers à son rôle. Il finit un jour, de la sorte, par réduire une pièce à un immense et magnifique monologue.

Voyant ce joli résultat, le théâtre fit rétablir les coupures, et Frédérick cria partout qu'il était victime de la jalousie de ses confrères.

L'Odéon lui signa bientôt un riche engagement.

de l'indélicatesse du chef et du sous-chef de claque. Ce matin, je leur avais donné quarante francs pour me faire rappeler : ils ne sont là ni l'un ni l'autre. Vous voyez, messieurs, je suis *floué!* » Et la salle d'éclater d'un rire homérique à cette dernière saillie de Robert Macaire.

Il reparut sur la seconde scène française dans *le Maréchal d'Ancre*, — *les Vêpres siciliennes*, — *Othello*, — *le Moine*, — *la Mère et la Fille*, — et dans le *Napoléon* d'Alexandre Dumas.

Une idée fixe tourmentait l'acteur et ne délogeait plus de son cerveau.

Robert Macaire, son type de prédilection, n'avait pas eu, selon lui, tous les développements dont il était susceptible. Il s'associa deux auteurs [1], qui acceptèrent ses idées et lui permirent de diriger leur travail.

Bientôt le hideux pendant de *l'Auberge des Adrets* fut mis à l'étude aux Folies-Dramatiques, et tout Paris cou-

[1] Benjamin Antier et Saint-Amant.

fut applaudir la déification du vol et de l'assassinat.

Robert Macaire fut représenté vers la fin de 1835.

Oui, Frédérick s'est montré sublime dans ce rôle, mais à quel prix? Un succès pareil doit lui rester sur la conscience comme un remords.

Au milieu des représentations de la pièce, arrive l'époque des étrennes. Pensant causer à ses voisins une agréable surprise, Frédérick, le 1er janvier, habille son fils, âgé de six ans, des haillons de Macaire, et l'envoie souhaiter la bonne année à tous les étages de la maison.

Passionné pour son rôle, il s'amusait à

en transporter quelques détails à la ville.

Un matin, au café de Malte, on lui apporte, après son déjeuner, la carte payante. Il se lève, jette dix francs au comptoir et se dispose à sortir.

— Mais la carte est de dix francs cinquante, observe le maître du café.

— Bien! bien! dit Frédérick; les cinquante centimes sont pour le garçon.

Le théâtre et la caricature ont, depuis, habillé ce mot sous toutes les formes et dans tous les styles; mais notre héros en est le premier éditeur.

On doit lui rendre ce qui lui appartient.

Pendant ce même hiver de 1836, il pa-

tinait, toutes les après-midi, sur le bassin du Luxembourg.

Quelques promeneuses s'arrètaient pour admirer la grâce de ses évolutions. Tout à coup l'une d'elles, au moment où il passe dans son voisinage, le reconnaît et lui crie :

— Mes quinze francs, monsieur Frédérick ! Vous avez donc oublié mes quinze francs?

Notre acteur s'arrête.

Il aperçoit son ancienne hôtesse du quartier Latin, chez laquelle il demeurait, lors du premier engagement à l'Odéon.

— Vos quinze francs, madame !... je

vous trouve bien osée ! répond-il avec un calme imperturbable. Sous l'alcôve de ma chambre, dans ma vieille malle, j'ai laissé une vieille perruque. Cette perruque m'avait coûté trente-cinq francs, madame ! Vous me redevez un louis ; je le ferai prendre chez vous un de ces matins... Serviteur !

Il glissa sur son patin gauche et disparut.

Le lendemain, l'hôtesse touchait son reliquat de compte. Frédérick n'avait jamais entendu nier sa dette ; il voulait seulement se donner la satisfaction de jouer Robert Macaire en plein jour.

Cependant ses collaborateurs des Folies-

Dramatiques avaient vendu la pièce à Barba sans le consulter. Ne voulant point que sa création favorite devînt la proie des théâtres de province, l'acteur fit un appel aux tribunaux.

Il eut gain de cause.

Avant de passer dans la salle des délibérations, le président lui demanda :

— Monsieur Frédérick Lemaître, avez-vous quelque chose à dire ?

— Oui, monsieur le président, répondit-il.

Faisant alors un demi-tour et regardant sa partie adverse d'un air courroucé, il lui dit, avec ce geste et cette intonation qu'il faut renoncer à peindre :

— Monsieur Barba, vous êtes... un libraire!

Puis il se dirigea vers la porte avec une solennité grotesque.

Tout l'auditoire éclata de rire. Les juges eux-mêmes ne purent conserver leur sérieux.

Après avoir joué le sinistre et trivial voleur, Frédérick donna de nouveau la preuve que son génie pouvait s'incarner dans des rôles absolument contraires. Il se montra pathétique après avoir été bouffon, noble après avoir été grossier. Du cynisme le plus abject, il passa d'un seul coup, sans transition, à la délicatesse de sentiments, à la grandeur d'âme.

Nous le voyons reparaître à la Porte-Saint-Martin pour y créer *Richard d'Arlington* et Gennaro de *Lucrèce Borgia*.

Le décousu de sa vie ne fut jamais si étrange qu'à cette époque.

Harel, son directeur, était obligé, presque chaque soir, de lui expédier des émissaires au restaurant situé en face du théâtre[1]. Frédérick s'y livrait à des dîners monstres, et, quand on venait lui dire que la toile allait se lever :

— Diable ! diable ! murmurait-il, je n'ai pas un centime en poche. Voici mon addition ; portez-la bien vite à Harel, et prévenez-le qu'on me retient en otage.

[1] Le *Banquet d'Anacréon*.

Le directeur envoyait aussitôt la somme indispensable à la délivrance de son premier rôle.

Quelquefois l'addition s'élevait à plus de cent francs.

N'importe, Harel s'exécutait.

Si Frédérick avait déjeuné copieusement, il ne dînait plus; mais la bourse du directeur courait alors une autre espèce de péril. Son pensionnaire lui arrivait en voiture, après s'être fait promener cinq ou six heures, sous prétexte de digestion, dans Paris ou la banlieue. Jamais, comme de juste, il n'avait la somme nécessaire au payement de son fiacre.

Harel s'exécutait encore.

Dans le cours de la soirée, pendant les entr'actes, Frédérick s'éclipsait comme une ombre. Son absence n'était souvent pas remarquée d'abord, et, les décorations prêtes, l'orchestre jouait.

— Frédérick! où donc est Frédérick? demandait-on.

Notre héros était en bas, au café du théâtre, se mêlant à des parties où l'on jouait fort gros jeu. La plupart du temps il se trouvait en perte quand le ré isseur accourait lui dire:

— Monsieur Frédérick, le rideau se lève.

— Eh! que voulez-vous que j'y fasse? Impossible de m'en aller, mon cher; il

faut que je regagne ou que je paye. Dette de jeu, dette d'honneur.

A cela que répondre? Harel s'exécutait toujours.

Comme les recettes étaient excellentes, il n'osait pas trop se plaindre de ces gratifications forcées.

Frédérick nommait cela son casuel.

Remplissant la caisse du théâtre toutes les fois qu'il figurait sur l'affiche, il se faisait d'autant moins scrupule d'écorner les bénéfices de la direction, que celle-ci n'était pas fort délicate dans ses manœuvres administratives[1], et ne se gênait guère

[1] Harel ne payait ses artistes qu'à la dernière extrémité. L'histoire de sa caisse est une histoire extra-

pour prendre de toutes mains et à tout propos.

Ce n'est pas une raison, direz-vous.

D'accord, mais c'est peut-être une excuse.

— Mon cher Frédérick, dit un soir Harel à l'acteur, j'ai à vous faire une proposition qui ne vous déplaira pas.

— Soit, répond celui-ci. Vous me conterez cela demain, en déjeunant.

Le lendemain, on déjeune, comme déjeunait alors notre héros, avec force truffes et force champagne.

vagante. Il se tirait d'embarras par des procédés inqualifiables. Un jour il affiche dans le théâtre l'avis suivant : « Demain, la caisse sera ouverte depuis *deux heures trois quarts* jusqu'à *trois heures moins un quart.* » Les créanciers accourent, sans comprendre d'abord : ils s'en retournent mystifiés et bernés.

Au dessert, Harel entame la question.

— Je vais droit au but, dit-il. Mon projet formel est de diminuer vos appointements de moitié.

— Hein? s'écrie Frédérick, bondissant sur son siége. Vous moquez-vous de moi?

— Le théâtre est à la veille d'une faillite, dit Harel.

— Comment cela? Je vous ai fait gagner plus d'un million. Où diable jetez-vous votre argent?

— Eh! mon cher, où jetez-vous le vôtre?

— Moi, c'est autre chose; je n'en dois compte qu'à moi-même.

— Allons, allons, dit Harel, ne nous fâchons pas! Je continuerai de vous payer la somme intégrale, tout en paraissant ne plus vous donner que la moitié..... Comprenez-vous? De cette façon, je pourrai diminuer aisément vos confrères, et le théâtre marchera.

Frédérick se lève.

Il regarde Harel dans le blanc des yeux, et lui dit :

— C'est affaire à vous, directeur de mon cœur! Vous dégrisez les gens par une seule phrase. Ainsi, vous m'avez cru capable.....

— Non... pas du tout... je plaisantais, se hâte de répondre Harel, voyant étince-

ler l'œil du comédien, et lui trouvant un geste de mauvais augure.

— Ah! vous plaisantiez! dit Frédérick... Eh bien, je trouve la plaisanterie mauvaise. N'y revenez plus!

Il n'était pas dupe de la brusque volte-face du directeur.

Trois jours après, il se vengea de l'indélicate proposition par un mot sanglant.

C'était dans le cabinet même de Harel.

Un jeune homme fort bien vêtu se présente, portant sous le bras un manuscrit enroulé. A la vue de Frédérick, il recule discrètement et veut sortir.

— Non, restez, et parlez devant mon-

sieur, dit Harel. Il est de la maison. Vous m'apportez un drame?

— Oui, répond le jeune homme.

— Êtes-vous seul, ou en collaboration?

— Je suis seul.

— Alors, vous êtes connu au théâtre?

— En aucune sorte. C'est ma pièce de début.

— Voici qui est fâcheux, murmure Harel, observant la mise riche et soignée du jeune auteur. Savez-vous les conditions imposées à ceux qui font leurs premières armes? L'essentiel, pour nous autres, est d'élever le plus possible le chiffre des recettes au-dessus du chiffre des dépenses.

— Je comprends cela, monsieur.

— Nous devons, en administrateurs prudents, refuser les œuvres de tout auteur qui n'a pas encore eu le baptême du succès, à moins qu'il ne nous garantisse les frais qu'occasionnera la mise à l'étude de sa pièce.

— C'est bien mon intention, dit le jeune homme.

— Puisqu'il en est ainsi, fit Harel, nous pouvons nous entendre. Votre drame est en cinq actes ?

— En trois, monsieur.

— Tant pis ! cinq actes ne vous auraient pas coûté un sou de plus.

Le dialogue se poursuivit sur ce ton,

jusqu'au moment où le jeune homme eut signé au directeur un contrat de dix mille francs.

Plus juif que Shylock, Harel lui fit un compte d'acteurs, d'actrices, de figurants et de figurantes, de comparses, de costumes, de décorations, de machines, de musiciens, de souffleur, de gaz et de pompiers, qui eût donné la chair de poule à un auteur moins désireux de se produire et moins riche.

Frédérick Lemaître était resté tranquillement assis dans un coin du cabinet.

Voyant le directeur reconduire sa victime, il se lève, s'approche, pose la main sur l'épaule de Harel, et dit :

— Pourquoi le laissez-vous partir? Il a encore sa montre!

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin continuant de marcher de plus en plus vers le gouffre de la faillite, les Variétés réclamèrent Frédérick pour jouer *Kean*, assez piteux canevas d'Alexandre Dumas, sur lequel le grand acteur sut broder un rôle étincelant de désordre et de génie.

Car c'est là tout Frédérick, il faut bien le dire. Dans cette pièce, plus que dans aucune autre, il fut lui-même.

Jamais il n'arrivait au théâtre sans avoir sacrifié largement au dieu du pampre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il semblait devoir à cette surexcitation même ses

plus grands effets d'excessive sensibilité, de lyrisme et d'audace [1].

Un soir, il fit attendre le public pendant quarante-cinq minutes.

[1] Pendant les entr'actes, Frédérick, lorsqu'il ne descendait pas au café du théâtre, se faisait apporter dans sa loge sept ou huit bouteilles de bordeaux, qui, la pièce jouée, se trouvaient absolument vides. Dans sa voiture, — car il était alors assez riche pour se permettre équipage, — il avait fait établir des compartiments, où l'on plaçait des fioles de tout genre. Nous l'avons aperçu nous-même, courant le boulevard en calèche, et tenant une bouteille aux lèvres, en guise de cigare. Du reste, Frédérick n'a jamais eu le vin triste. A l'époque de ses premiers débuts à l'Odéon (il n'avait pas alors de calèche), passant, un soir, sur le Pont-Neuf, après un dîner copieux, il s'arrête devant la boutique d'un marchand de beignets. — Combien cela? fit-il, enlevant au bout de son parapluie crotté une crêpe en étalage. — Deux sous, répond le friturier, interloqué de ce procédé excentrique. — C'est trop cher! répond l'acteur. Il laisse retomber la crêpe dans son assiette, et continue son chemin, magnifique de calme et de dignité.

La salle était dans une indignation terrible.

On menaçait de briser les violons de l'orchestre, dont la musique beaucoup trop prolongée agaçait les spectateurs au lieu de calmer les ennuis de l'attente. Le théâtre avait en vain commandé une battue chez tous les restaurateurs et dans tous les estaminets du voisinage. Point de Frédérick.

Enfin on le voit paraître.

Mais il aurait eu besoin, ce soir-là, comme Silène, d'être soutenu par les nymphes.

— Holà ! cria-t-il, place au théâtre !

— Vous n'entrerez pas ainsi en scène !

dit le régisseur furieux. On va rembourser le public, et vous payerez le dommage.

— Ah! ma foi, ce sera justice! fit Dumas, présent à l'altercation.

— Paix!... taisez vos becs, dit l'émule de Silène, ou je vous *casse*[1]! (Textuel.)

A ces mots il montre son poing d'Hercule à ceux qui veulent le retenir, envoie l'auteur de *Kean* rouler contre un décor, et crie d'une voix formidable :

— Qu'on lève le rideau!

Sans doute le public va l'écraser de sa colère. Pas du tout.

Le grand acteur, en cette suprême oc-

[1] Expression tirée de l'idiome des rapins et des acteurs.

currence, domine le trouble de son cerveau, fait appel à tout son génie, et subjugue, par une entrée magnifique, la salle orageuse.

Les applaudissements éclatent en triple salve.

Bientôt on arrive à certain passage de la pièce, où Kean déplore ses excès et ses désordres.

Encore ému par la scène des coulisses et sentant avec vivacité le malheur de sa passion, Frédérick abandonne la prose vide et flasque de Dumas, pour improviser un thème sublime, plein de regrets et de larmes, qui jette la salle entière dans le transport.

Pendant cinq minutes, un tonnerre de

bravos ne lui permet pas de continuer son rôle. On applaudit du parterre aux combles. C'est un délire.

Avisant, tout près de là, dans une avant-scène, Alexandre Dumas confondu, Frédérick s'approche, et lui jette au visage cette phrase triviale et railleuse :

— Hein, cadet, ça te la coupe! (Toujours textuel.)

Ce trait peint complétement l'homme, bizarre mélange de grotesque et de sublime, de cynisme et d'élévation.

Frédérick était marié.

Par des causes dont cette notice n'a pas besoin d'expliquer la nature, son union fut malheureuse et se rompit.

Si jamais on vient à écrire une épopée sur le Kean français, mademoiselle Atala Beauchêne [1] aura tous les droits possibles à un chant spécial, et mademoiselle Clarisse Miroy, cette excellente et douce Marie de *la Grâce de Dieu*, ne devra pas être non plus oubliée par le poëte.

Cependant on venait de fonder le théâtre de la Renaissance.

En apportant à Anténor Joly le manuscrit de *Ruy-Blas*, Victor Hugo déclara

[1] Un ami de Frédérick, étant allé le voir, un dimanche, à sa maison de campagne de Pierrefitte, recula de surprise en reconnaissant deux femmes installées dans le salon et jouant au piquet — « Je n'en crois pas mes yeux, dit tout bas le visiteur au comédien : comment! ta femme... et l'autre! — Mon pauvre ami, murmura Frédérick, j'ai eu bien du mal; mais enfin j'ai réussi. Elles sont devenues fort bonnes camarades. »

que ce rôle ne pouvait être joué que par le seul Frédérick [1]. Après lui, personne, en effet, n'osa plus l'aborder.

Plus tard, lorsque la pièce fut reprise à la Porte-Saint-Martin, le vertueux Moëssard, alors régisseur, ne savait comment ordonner une des scènes les plus importantes.

C'était à la répétition générale ; le cas devenait grave.

Or, Frédérick est de première force sur la mise en scène ; mais, tranquille spectateur de l'embarras universel, il restait là, sans faire un geste, sans dire un mot.

Hippolyte Cogniard s'approche de la rampe.

[1] Voir la biographie de Victor Hugo.

— Si je ne me trompe, dit-il, M. Victor Hugo doit être dans la salle. Aurait-il la complaisance d'indiquer comment doit se jouer cette scène?

— Pour tout ce qui concerne la disposition, l'arrangement et la marche de la pièce, dit le poéte, se levant au fond d'une loge, il a toujours été dans mes habitudes, à la Renaissance, de consulter M. Frédérick Lemaître. Je le prie de vouloir bien diriger à son gré la répétition.

C'était là ce qu'attendait notre orgueilleux artiste.

En un clin d'œil, sur la scène, tout change, tout prend sa place, tout marche avec précision. Galvanisée par le surprenant comédien, la troupe joue avec le plus

merveilleux ensemble. Frédérick lui donne, comme par miracle, le sentiment le plus net des situations, l'intelligence la plus complète des rôles [1].

Frédérick a toujours péché par l'orgueil. La conviction trop intime de son mérite contribua parfois à le rendre mauvais camarade.

Il traitait les employés du théâtre avec un despotisme qui lui attirait souvent des

[1] Un fait analogue se produisit au même théâtre, lorsqu'on y reprit *Robert Macaire*. Un acteur, nommé Perrin, répétait le rôle de Bertrand avec une inintelligence absolue, avec une maladresse désespérante. Frédérick le prend à l'écart, lui définit en peu de mots le caractère de son rôle, lui fait comprendre que Bertrand ne doit être que le satellite, l'ombre, la charge de Macaire. Du doigt et de l'œil, il le fait se mouvoir, se placer, se redresser; il lui indique des lèvres toutes les intonations, et voilà Perrin transformé tout à coup en un Bertrand de premier choix.

mots désagréables ou des querelles dangereuses.

A la cinquantième représentation d'une pièce, il voulait que les musiciens se montrassent, comme le premier jour, avides de le voir et de l'entendre. Il leur fit enjoindre expressément de ne plus lire à l'orchestre, dans leurs intervalles de repos, ainsi que, de date immémoriale, ils en ont l'habitude.

L'acteur prétendait que cela gênait son jeu.

Or une première clarinette s'obstina dans ses lectures et refusa de se conformer à une défense qui lui semblait dépasser toutes les bornes de la tyrannie.

Frédérick se plaint, jure, tempête et

demande le nom de l'artiste réfractaire.

Celui-ci passait au moment même.

— Ah! c'est donc vous, lui crie-t-il, c'est vous qui avez eu l'impudence de lire pendant ma grande scène!

— Moi, s'écrie la clarinette... Par exemple!... c'est bien impossible... je dormais!

A la fin de 1848, Frédérick donnait à Lyon quelques représentations de *Kean*.

Un machiniste du grand théâtre, égalitaire farouche, se trouva blessé de ses manières arrogantes. Pour se venger de l'acteur, il exécutait tout à fait en sens contraire ce que prescrivait celui-ci relativement à la disposition des décors.

Frédérick lui ordonne, un soir, de mettre à droite une porte qui se trouvait à gauche.

L'ouvrier n'obéit pas, et, le lendemain, la porte se trouve encore à la même place.

— Machiniste, venez ici ! crie l'acteur. Hier, je vous ai recommandé de transporter cette porte à droite.

— Vous vous trompez, je n'ai point reçu d'ordres, répond le démocrate avec aplomb.

— Tu en as menti, drôle! dit Frédérick.

— Ah ! j'en ai menti !... ah ! vous m'ap-

pelez drôle ! hurle notre égalitaire. Nous allons vous apprendre la politesse.

Il retrousse ses manches et se met en devoir d'assommer Kean.

Celui-ci, calmé sur l'heure et craignant le ridicule d'une lutte à coups de poings avec cet homme, cède à une inspiration soudaine, fait trois pas à la rencontre du machiniste, et s'écrie avec un geste éminemment solennel :

— Apprenez, monsieur, que je suis aussi bon républicain que vous !

Le fougueux démocrate s'arrête éperdu. Jugez de l'aveuglement : il allait frapper sur un frère !

Nous ne reproduirons point ici les épiso-

des burlesques et plus ou moins socialistes publiés déjà sur notre héros dans la biographie de Samson.

Ruy-Blas, en 1848, essaya de remplir un rôle de tribun, mais sans le moindre succès.

Du reste, notre plume anticipe sur les événements, et nous avons quitté beaucoup trop tôt le théâtre de la Renaissance, où Frédérick, en querelle avec Anténor, joua *l'Alchimiste* en vertu d'une condamnation judiciaire.

Nous le voyons plus tard accepter le rôle principal dans *Zacharie,* à condition qu'on lui donnera cinquante francs toutes les fois qu'il viendra répéter.

Anténor cède à ses exigences, mais les

répétitions menacent de ne plus avoir de terme.

Enfin, on annonce la première représentation. Le public arrive et se trouve en face de l'affiche ci-dessous :

RELACHE, *par refus de M. Frédérick Lemaître de jouer son rôle.*

On en conviendra, le tour était violent.

Toute la presse jette feu et flamme et prend le parti de la direction contre l'artiste. Celui-ci, épouvanté de l'arrêt de ce tribunal, dont il ne peut décliner la compétence, juge prudent de venir prendre son rôle.

Il entre en scène, et le parterre le siffle avec rage.

Mais l'adroit comédien ne se déconcerte pas. S'avançant au bord de la rampe, il débite ce petit discours :

« Je suis vraiment confus, messieurs, de l'accueil enthousiaste que vous daignez me faire. Agréez l'expression de ma reconnaissance, et croyez que je vais mettre au service du drame toute ma bonne volonté et tous mes efforts. »

Là-dessus, le vent change ; la girouette appelée public tourne, et notre héros est applaudi comme à ses plus beaux jours.

Frédérick ne parlait pas souvent aux spectateurs avec une aussi remarquable soumission.

Parfois il se permit à leur égard cer-

taines impertinences qui lui attirèrent les sévérités de la police. Après ces escapades théâtrales, on l'envoyait, de temps à autre, coucher au violon.

Ce facétieux acteur parie, un jour, qu'il ôtera sa perruque sur la scène sans fâcher le public.

Il l'ôte effectivement; on ne dit mot.

Mais cette indulgence l'encourage. Un instant après, il l'ôte de nouveau, et l'emploie en guise de mouchoir pour s'essuyer le front. Personne au parterre ne sourcille.

Frédérick met la perruque dans sa poche, et le public ne se fâche pas encore.

Surpris de cette longanimité, notre hé-

ros s'avance vers le trou du souffleur, s'accroupit commodément, et présente à ce fonctionnaire sa tabatière ouverte.

Pour le coup, la salle éclate.

Au bruit des sifflets, Frédérick se redresse, tire la perruque de sa poche, se mouche dedans, et la jette au nez du paisible souffleur, qu'il vient d'honorer d'une prise[1].

[1] L'histoire de Frédérick offre vingt circonstances de ce genre, où la prise et la perruque jouent un rôle insensé. Bien longtemps auparavant, dans *Cardillac*, il avait déjà lancé sa perruque au parterre. L'outrage fut relevé et puni. Vers 1837, jouant *Robert Macaire* en province, il tire tout à coup de sa poche un sale cornet de papier contenant du tabac, et offre une prise à Bertrand. Le public siffle. Habitué aux revirements de la foule, notre imperturbable scélérat jette le cornet, fouille de nouveau dans sa poche et en ramène une tabatière d'or, dans laquelle il offre une seconde prise à

Un tumulte effroyable s'élève.

On escalade la rampe, afin de contraindre l'insolent acteur à faire des excuses. Il résiste. La pièce est interrompue, et le commissaire du théâtre envoie le coupable en prison.

Il y reste trente-neuf jours.

Une fois libre, il se hâte de faire la paix avec le public.

Son moyen de rentrer en grâce est fort simple : il se surpasse lui-même, et tout est dit.

Dans l'intervalle de sa querelle avec

son complice. On bat des mains. « — Permettez ! dit Frédérick au parterre, le cornet valait mieux ; il était dans le sens du rôle. C'est la tabatière d'or qu'il faut siffler ! »

Anténor, Frédérick donna une suite de représentations à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. *Kean* et *Trente Ans* recommencèrent une nouvelle série de triomphes.

Il était impossible que la Comédie-Française n'appelât point enfin à elle le célèbre artiste.

On le fit débuter, rue Richelieu, dans la pièce qui a pour titre *Frédégonde et Brunehaut*. Les anciens de l'orchestre, phalange édentée et classique en diable, cabalèrent en vain contre lui. Sous des applaudissements tumultueux, la salle étouffa la rancune de ces vieillards et leurs murmures.

Frédérick, jouant *Othello*, s'éleva,

comme toujours, à des hauteurs que lui seul peut atteindre.

Certes, l'artiste était à sa place ; mais l'homme n'y était plus.

Dans la maison de Molière, on a des formes, de la dignité, du savoir-vivre, au moins en apparence, et Frédérick, avec ses goûts de cabotinage, son manque de tenue, ses mœurs bachiques, se trouvait là complétement dépaysé.

La Comédie-Française dut le rendre au boulevard [1].

[1] Frédérick avait les sociétaires en profonde aversion. Il les accusait de manquer d'égards envers sa personne. Un jour que ceux-ci rendaient un grand dîner, nous ne savons à quel directeur, on frappe à la porte de la salle du banquet. « — Qui va là? crient plusieurs voix. — Un homme qui veut enfin vous par-

Ce fut alors qu'on reprit, à la Porte-Saint-Martin, *Ruy-Blas* et *la Tour de Nesle.*

Dans la seconde pièce, Frédérick donna au rôle de Buridan, créé par Bocage, un cachet tout nouveau. *Le Barbier du roi d'Aragon, la Dame de Saint-Tropez* et *Don César de Bazan* durent à son génie le grand succès qu'ils obtinrent. Il sut principalement tirer des deux derniers drames, jugés médiocres par tout le journalisme, nombre d'effets prodigieux.

Nous arrivons au *Chiffonnier de Paris,* à ce rôle de Robert Macaire honnête,

ler sans fard et vous dire tout ce qu'il a sur le cœur! » s'écrie Frédérick. Il entre, laisse tomber son manteau, et paraît aux yeux des sociétaires, vêtu d'un simple faux-col et d'une paire de chaussettes.

composé par Félix Pyat pour le célèbre acteur, et que celui-ci s'empressa d'étudier avec tant de patience et tant d'amour.

Frédérick chargea l'allumeur du théâtre de porter son costume pendant trois semaines, afin que ce costume acquît une malpropreté convenable.

Le Chiffonnier fut encore une transformation nouvelle de cet extraordinaire et puissant acteur.

Avec le drame de Félix Pyat et celui des *Mystères de Paris*, qui vint ensuite, il rendit à la caisse du théâtre les grandes recettes d'autrefois, et ne les laissa descendre ni dans *Mademoiselle de la Vallière*, ni dans *Michel Brémond*, ni dans *le Docteur Noir*.

Il profita des congés auxquels il avait droit pour faire, à cette époque, plusieurs voyages à Londres, où il donna *la Mère et la Fille*, — *la Dame de Saint-Tropez*, — *Don César de Bazan*, — *les Mystères de Paris* — et *Robert Macaire*. Les Anglais gourmés acceptèrent difficilement ce héros immoral et grotesque; mais l'acteur finit par triompher de leur répugnance. Ils poussèrent, à la chute du rideau, leurs caractéristiques *hurrahs*. La reine et son époux voulurent assister à une représentation des *Mystères de Paris*.

Quel honneur pour le socialiste Eugène Sue!

A la reprise du *Chiffonnier*, Frédérick, apportant plus de conscience encore à ses

études, alla s'établir, quinze jours durant, dans les cabarets immondes de la rue Mouffetard.

Comme il était en train de *canonner* avec ses modèles, afin de mieux approfondir leur caractère et de sonder leurs mœurs, il fut reconnu par l'un d'entre eux, qui alla tout aussitôt prévenir ses nombreux collègues d'alentour.

En un clin d'œil, trois cents chiffonniers se rassemblent.

Ils envahissent le bouge et veulent absolument trinquer l'un après l'autre avec le grand acteur, lui adressant mille félicitations chaleureuses pour les avoir si bien représentés, et parlant de le porter en triomphe.

Frédérick déclina l'ovation, sauta par une fenêtre et prit la fuite.

Tragaldabas, après 1848, fut loin d'obtenir un succès aussi pompeux que le drame de Félix Pyat. La pièce, malgré le talent de Frédérick, ne se releva point de sa chute[1].

Il essaya pourtant de la jouer en province, et le théâtre d'Amiens le vit, un jour, se livrer à l'une de ces fantaisies bouffonnes qu'il se permet si fréquemment en scène.

A certain passage de la pièce, il doit boire du champagne.

[1] L'auteur était M. Vacquerie, actuellement à Jersey avec Victor Hugo.

Or, les administrations dramatiques, forcées d'être économes, remplacent ordinairement la bouteille d'aï par un liquide aussi mousseux, mais beaucoup moins agréable au palais.

Frédérick porte le verre à ses lèvres, fait une grimace horrible, crache la première gorgée, et s'écrie :

— Le directeur !... dites un peu au directeur de venir me parler !

Grand émoi dans les coulisses. Le directeur arrive.

— Approchez, lui dit gravement le comédien. Quelle est cette mauvaise plaisanterie, monsieur? Pensez-vous que je sois capable de vous servir de complice

et de vous aider à tromper le public?

— Moi? fit le directeur confondu.

— Oui, monsieur, oui, vous-même!

Puis, s'adressant au parterre, Frédérick ajoute :

— Messieurs, vous croyez que je bois du champagne? Eh bien, non, c'est de l'eau de Seltz!

Le public éclate de rire et bat des mains.

— On va vous apporter du champagne, monsieur Frédérick... Un peu de patience!... Je vous jure que c'est une méprise, balbutie le pauvre directeur.

Il se retire, et Frédérick, en attendant

que le vrai champagne lui soit versé, continue son *speach* sur l'eau de Seltz et sur le peu de conscience des directions.

Ceci chez lui n'est point calculé.

Toutes ces boutades échappent à sa nature exigeante et pleine de passion. Fort souvent il a des sorties beaucoup moins comiques, et où sa mauvaise humeur est impardonnable.

A la répétition générale de *Toussaint-Louverture*, Paris artiste se donna rendez-vous.

Lamartine était aux premières loges, et la Comédie-Française au grand complet se trouvait là.

Frédérick entre en scène. Il parle, il

est superbe. Mais tout à coup, en se retournant, il lui semble qu'on a placé un décor en sens contraire. Aussitôt, devant un pareil public, il ne craint pas de s'interrompre et de crier, sur le ton le plus arrogant :

— Desgranges, pourquoi ce décor n'est-il pas à sa place?

Le régisseur, ainsi interpellé, reste dans les coulisses et ne juge pas à propos de répondre.

— Ah çà! Desgranges, viendrez-vous quand je vous appelle! reprend l'acteur d'une voix tonnante.

Desgranges se montre enfin, mais pour signifier à Frédérick qu'il n'a pas d'ordres à recevoir de lui.

Ce dernier, comme un enfant mutin qu'on remet à sa place, boude et veut quitter la scène. Le directeur est obligé de lui donner des consolations publiques; encore ne parvient-il pas à le calmer entièrement.

Pendant les deux actes qui suivent, Frédérick est déplorable.

Enfin il semble oublier Desgranges et le décor. Son énergique talent reprend toute sa puissance.

On le trouve admirable de diction, sublime de verve, et Provost, s'oubliant dans son enthousiasme, murmure assez haut pour être entendu de la plupart des spectateurs :

— Sacrebleu ! comme cet animal-là dit bien le vers !

A la représentation générale d'une autre pièce, Frédérick s'arrêta tout à coup dans un monologue, déclarant qu'il ne continuerait pas, si l'on n'expulsait à l'instant même des coulisses un pompier qui lui déplaisait.

Notre héros, avec son caractère fantasque, ses habitudes de désordre, son amour-propre extravagant et son égoïsme dans les relations théâtrales, est pourtant doué de qualités précieuses. Nous avons entendu de pauvres comédiens faire le plus grand éloge de la générosité touchante avec laquelle il les a secourus dans l'infortune.

Frédérick Lemaître eut quatre enfants [1],

[1] Une fille et trois garçons. L'un de ces derniers est mort.

qu'il éleva sous ses yeux avec un soin extrême et une tendresse sans égale.

Sachant combien il est bon père, deux écrivains dramatiques, MM. Dennery et Marc-Fournier, arrêtèrent le plan d'une pièce où le génie de l'artiste devait être doublé de son cœur.

Affaire d'exploitation, rien de plus.

Paillasse n'est certes point un chef-d'œuvre. Le rôle a même assez bon nombre de côtés absurdes ; néanmoins Frédérick, dans le personnage du saltimbanque, a été, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, l'incarnation la plus sublime de l'amour paternel.

Ce sentiment n'est indiqué par le ca-

nevas des auteurs que d'une manière très-faible : ces messieurs ne sont pères ni l'un ni l'autre.

Marc Fournier est notre ami depuis longtemps.

Disons-le bien vite, c'est le plus aimable garçon de la terre ; mais il a deux défauts terribles : celui de n'être pas Français d'abord, et celui d'être hérétique.

En sa qualité d'enfant de Genève, il s'est permis, un jour, sur un tableau publiquement exposé devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin [1], de représenter la *France à genoux,* — premier crime !

[1] Marc-Fournier est directeur de ce théâtre.

De plus, en sa qualité de huguenot, il raconte de Frédérick une anecdote, selon nous fort touchante, et il la raconte en riant aux larmes, — second crime !

Voici l'anecdote.

Charles Lemaître, fils aîné de l'acteur, avait donné à son père quelques sujets de mécontentement assez graves, et Frédérick, cédant à ses vieilles habitudes de mélodrame, s'écria :

— Malheureux ! je te maudis !

Or le hasard voulut que cette malédiction semblât immédiatement suivie d'effet. Quelques revers atteignirent Charles, et sa santé, jusque-là fort belle, s'altéra d'une manière inquiétante.

Aussitôt Frédérick devient sombre.

Il ne dort plus, refuse toute nourriture et paraît affecté d'un vif chagrin. Les directeurs lui font des offres brillantes, il ne veut pas les entendre et passe des journées entières dans son cabinet, à soupirer et à gémir.

Bref, il n'y tient plus, et va prendre son fils, un matin, de très-bonne heure, pour le conduire à l'église.

Là notre comédien fait dire une messe, à laquelle il assiste avec beaucoup de recueillement. Puis, quand le prêtre est descendu de l'autel, il se lève, porte les mains au front de Charles, et prie Dieu d'éloigner la sinistre influence, descendue peut-être à sa voix sur la tête de son en-

fant, dans une heure de fièvre et d'irréflexion.

N'en déplaise à notre ami Fournier, ceci n'est plus du théâtre; la mise en scène n'y entre absolument pour rien.

C'est un tort de s'obstiner à renfermer toute la vie dans l'horizon des coulisses. On devient myope, et l'on envisage tout sous un faux jour.

Qu'on soit huguenot à trente-six carats, qu'on appelle la messe une momerie, qu'on taxe de superstition toute espèce de sentiment religieux, le cœur du père n'en est pas moins sous l'anecdote, — et voilà ce qui nous empêche de la trouver risible.

Frédérick Lemaître a cinquante-cinq ans.

L'Antinoüs d'autrefois n'existe plus qu'à l'état de ruine, et, cependant, au feu de la rampe, cette ruine humaine se redresse encore avec une surprenante majesté.

Cet œil, que l'on croit éteint, se ranime et lance des éclairs.

Usé par la fatigue, par l'âge et par les excès, Frédérick n'a plus d'organe ; mais son attitude est si expressive, ses gestes sont si vrais, son regard est si parlant, que les spectateurs saisissent et comprennent tout ce que sa voix n'exprime plus.

Dans *le Vieux Caporal*, sa dernière création [1], tous les journalistes assurèrent

[1] Nous n'avons mentionné jusqu'ici que les rôles

qu'il ne s'était jamais élevé plus haut, et, dès le second acte, il en avait été réduit, pour ainsi dire, à la mimique pure et simple.

Quelques années auparavant, lors des représentations du *Docteur noir*, Frédérick, affligé de la perte totale de ses dents, ne pouvait déjà plus articuler. Chacun l'entendit reproduire, de toutes les manières et sur tous les tons cette incroyable phrase :

les plus saillants de Frédérick Lemaître. On pourrait nous reprocher d'avoir oublié *Vautrin* (Il se grima dans cette pièce de manière à ressembler à Louis-Philippe, et la fit défendre.), — *Albert*, — *les Aventuriers*, — *Cartouche*, — *Cagliostro*, — *la Bonne Aventure*, — *le Corrégidor*, — *le Chasseur noir*, — *Lisbeth*, — *Mirabeau*, — *Nathalie*, — *la Nuit des noces*, — *les Remords*, — *Robespierre*, — *le Roi des drôles*, — *Sept heures*, — *Scipion*, — *Taconnet*, etc., etc.

« Ellla mârrr montââât tojors! » (Et la mer montait toujours.)

Croira-t-on que la salle frémit et sanglota plus de vingt minutes sans que personne parût remarquer l'étrangeté de ce langage ?

Frédérick seul subjugue ainsi le public. Jamais un autre n'aurait cette puissance.

Talma dans la tragédie et Frédérick Lemaître dans le drame sont évidemment les deux plus grands acteurs des temps modernes.

Extrêmement soigneux de sa renommée d'artiste et travaillant ses rôles avec la plus inébranlable constance, notre héros apporte à l'étude des moindres détails le soin minutieux de Bouffé. L'énergique et

désordonné viveur, dont nous avons jusqu'ici fait l'histoire, n'existe plus. Frédérick est aujourd'hui plus sobre qu'un anachorète ; sa conduite est devenue digne, ses habitudes sont régulières. C'est un bourgeois économe et rangé.

Son habit bleu, toujours le même, et boutonné jusqu'au menton, deviendra sûrement historique, comme l'habit vert de M. de Rambuteau.

FIN.

Mon cher M. Thuillier

veuillez pour M. le

Président, de m'excuser

auprès de M. M. les

Membres du comité

de mon absence

mais, je suis encore

souffrant, de mon

extinction de voix.

Mille Compliments

Frédérick Lemaître

LISTE COMPLÈTE DES 100 VOLUMES

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Duprez.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval. — Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury. — Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.
Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambaudie.
Auber.
Henry Monnier.
Emile Deschamps.
Lola Montès.
Mérimée.
Philarète Chasles.
Michelet.
Grassot.
Louise Colet.
Ledru-Rollin.
Beauvallet.
Cavaignac.
Montalembert.
Saint-Marc-Girardin
Louis Blanc.
Gérard (le tueur de lions).
Blanqui.
Arnal.
Elie Berthet.
Cormenin.
Considérant.
Madame Ancelot.
Ravignan.
Plessy-Arnould.
Barbès.
Ricord.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

LES CONTEMPORAINS

HOMMES DE LETTRES, PUBLICISTES, ETC., ETC.

45

LOUIS DESNOYERS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

LOUIS DESNOYERS



PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.



LOUIS DESNOYERS

LES CONTEMPORAINS

LOUIS DESNOYERS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1855

AVANT-PROPOS

Nous touchons à la fin de notre œuvre. Deux mois de travail encore, les cinquante volumes promis seront entre vos mains, chers lecteurs.

De toutes parts on nous apostrophe, en disant :

— Vous n'avez pas le droit de vous arrêter! Beaucoup d'autres illustrations contemporaines réclament leur place dans votre galerie. Les en exclure serait une grave injustice.

Nous partageons cet avis.

Probablement une seconde collection viendra combler les lacunes de la première. bien que jusqu'ici la tâche ait été rude et la lutte pénible.

Si nous n'avions pas eu pour nous la force de la vérité, le calme de la conscience, jamais nous n'eussions pu vaincre les obstacles dressés autour de nous par la rancune.

Eh bien, nos maîtres, nous avez-vous fermé la bouche?

Un seul d'entre vous se flattera-t-il d'avoir eu sur notre pensée, sur nos jugements la moindre influence?

A-t-on pu suspendre le blâme ou retenir l'éloge?

Qui dira que nous ayons montré de l'hésitation? qui osera nous accuser de faiblesse ou de crainte?

En affirmant que l'histoire vivante ne pouvait s'écrire, vous ressembliez à ce disciple de Zénon, qui niait le mouvement.

Diogène, pour toute réponse, haussa les épaules, et se prit à marcher.

Nous avons fait comme Diogène.

A force d'être soutenus avec aplomb, tant de mensonges et tant de sottises passent, dans notre siècle, pour articles de foi, qu'il est bon de démolir, par intervalle, quand on les rencontre, ces monuments d'absurdité.

Prétendre que les biographies contemporaines sont impossibles, c'est dire qu'un peintre ne réussira pas un

portrait, juste au moment où l'original pose devant lui, et qu'il doit attendre, pour mieux attraper la ressemblance, que son modèle soit sous la tombe.

C'est là votre logique.

Ne soyez donc pas étonnés si la masse des lecteurs nous donne raison contre vous.

Le but que nous nous proposions est atteint, grâce à la faveur constante dont le public a bien voulu appuyer nos efforts, et, dès aujourd'hui, nous pouvons annoncer les personnages

qui doivent compléter notre première série.

Le quarante-sixième volume des *Contemporains* renfermera la biographie d'Alphonse Karr.

Le quarante-septième sera consacré à MM. Alexandre Dumas fils et Champfleury.

Le quarante-huitième donnera l'histoire de Louis Veuillot.

Le quarante-neuvième servira de cadre au portrait de Léon Gozlan.

Enfin, le cinquantième nous permettra d'offrir à nos lecteurs la tête

éthiopienne d'Alexandre Dumas père, le fléau des lettres modernes, l'éhonté marchand de phrases, qui a fait du temple une boutique, et de la muse une gourgandine.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 1er novembre 1855.

LOUIS DESNOYERS

Intrépide partisan des voyages à Cythère, l'écrivain dont nous allons raconter l'histoire ne nous pardonnerait jamais si nous recherchions trop exactement la date de son baptême.

On ne se doute pas du nombre prodi-

gieux d'héroïnes qui admirent sa verdeur et proclament ses qualités puissantes.

Nous laisserons, par conséquent, à la curiosité de ces dames une marge assez étendue pour que l'illusion s'y promène et leur donne le change.

Les années de l'existence sont disposées en échelle.

Tout en haut se trouve la mort ; l'homme est en bas, et chaque échelon le rapproche du spectre, qui daigne parfois descendre à sa rencontre et lui abréger le chemin.

Desnoyers perche entre le dix-huitième et le cinquantième échelon.

Voilà, certes, un renseignement qui n'est pas de nature à le compromettre aux

yeux de celles qui l'ont en si haute estime. Il peut continuer à tresser des myrtes et à parcourir les plaines embaumées d'Amathonte.

Que Vénus le préserve de la goutte!

Le rédacteur en chef du feuilleton du *Siècle* est né à Replonges, petit hameau du département de l'Ain [1].

Son père, spéculateur plein d'originalité, fit l'acquisition d'une antique demeure féodale, non pour y abriter ses dieux lares, mais pour démolir au plus vite bastions et tourelles.

Notre Bourguignon comptait réaliser

[1] Sur la limite du département de Saône-et-Loire, à une demi-lieue de Mâcon.

sur les matériaux un bénéfice considérable.

Or les paysans, ses voisins, par obstination pure, sans doute, ou par malice, continuèrent à bâtir en pisé[1] leurs fermes et leurs huttes.

François Desnoyers ne vendit pas une seule de ses pierres de taille.

Comme il lui en eût trop coûté pour les remettre en place et reconstruire tourelles et bastions, il résolut, en homme habile, de couvrir cette perte par une spéculation meilleure.

Il possédait, dans le voisinage de Charolles, une forêt de trois hectares, plantée de jeunes chênes.

[1] Construction en terre rendue compacte.

A l'une des foires du pays, il vend une quantité de merrain prodigieuse[1], et s'engage à livrer le tout à époque fixe.

L'automne lui amène ses acheteurs à Digoin, avec dix-neuf bateaux destinés au chargement.

Mais François Desnoyers, par un manque de mémoire étrange, n'a plus songé à faire abattre ses chênes. Comme le merrain se trouve en hausse, on lui intente une action judiciaire, et les juges le condamnent à payer des dommages-intérêts énormes, pour avoir manqué la livraison.

Trois ou quatre cent mille francs, ab-

[1] Menues planches de chêne, avec lesquelles on confectionne les douves des futailles.

sorbés par une multitude d'affaires commerciales de ce genre, préservent aujourd'hui son fils de la tentation de dissiper la succession paternelle.

Louis Desnoyers, comme on le verra plus tard, a été constamment déchu de ses plus légitimes espérances, en fait d'héritage. Un homme n'a jamais à la fois tous les bonheurs.

Il commença ses classes au collége d'Autun, et les termina au collége de Màcon.

Paresseux, mais doué d'une facilité rare, il eut très-promptement achevé ses études. On le choisit pour professer les humanités au collége de Magnac-Laval, dirigé par l'abbé Comparet.

Le jeune homme arriva dans cette ville tout exprès pour s'y emparer de la première fièvre typhoïde que le pays eut jamais vue.

Nourri de la lecture de Molière, et traitant comme lui les médecins avec beaucoup d'irrévérence, il trembla de se confier à leurs soins et jeta toutes les drogues qu'ils lui présentèrent dans la ruelle de son lit.

En moins de huit jours, il but un hectolitre d'eau fraîche.

Ce remède, aussi hardi que simple, ne tarda pas à le conduire à la convalescence.

Ses parents lui destinaient la main d'une demoiselle qui résidait à Mâcon, mais dont le frère occupait à Paris un

emploi supérieur, et promettait au jeune couple un appui sérieux.

Fatigué de l'enseignement, Louis se fait clerc de notaire en attendant l'hyménée.

On lui dit que sa future est excellente musicienne. Aussitôt il se hâte d'apprendre, d'un virtuose bourguignon, les règles de la fugue et du contre-point, pensant arriver de la sorte à entretenir un jour son ménage en perpétuel accord.

« Il composa, dit l'auteur de la *Galerie de la Presse*, des symphonies et des cantates, que sa philanthropie bien connue l'empêcha toujours de faire exécuter en public. »

Afin d'étudier de près les charmes de sa

promise, Desnoyers quitte Maguac-Laval, et revient à Màcon.

La jeune personne, hélas! lui sembla douée d'agréments bien inférieurs à ceux qu'il espérait trouver en elle. Prétextant le désir fort simple de connaître son futur beau-frère, il prend, un matin, la route de Paris avec une trentaine de napoléons en poche.

Par une distraction bizarre, une fois lancé dans le tumulte de la capitale, Desnoyers arrive à perdre entièrement de vue le mariage, sa promise, et la visite à rendre au beau-frère.

On eùt dit que jamais il n'avait songé à prendre femme.

Logé rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, il se prépare à étudier la jurisprudence; mais à l'hôtel même qu'il habite, il fait la mauvaise connaissance de trois locataires fabricants de vaudevilles, qui le dissuadent de prendre la moindre inscription à l'École de droit.

Ce sont MM. Varin, Étienne Arago et Desvergers, qui, plus tard, mettent notre héros en rapport avec M. Laurencin.

Louis occupe une chambre au rez-de-chaussée, sur la rue.

Ses nouveaux amis se plaignent avec beaucoup d'amertume de la maîtresse d'hôtel, qui n'a point de nez, et que l'absence de cette partie saillante du visage

rend impitoyable en matière de sentiment.

Louis est d'une nature compatissante.

Toutes les personnes exclues de l'hôtel à certaine heure sont invitées à rentrer par la fenêtre, et notre jeune Bourguignon se prête complaisamment aux escalades.

Ce rôle coupable lui attire la reconnaissance des vauriens de l'endroit.

Nos auteurs dramatiques le conduisent à tous les théâtres où se chantent leurs couplets, et lui ouvrent le sanctuaire des coulisses.

Persuadé que ses deux cents écus peuvent lui permettre d'attendre en toute quiétude la fin du monde, Desnoyers vaudevillise du matin au soir, et sacrifie à Cupidon du soir au matin.

Les pièces qu'il composait alors portaient le pseudonyme de Derville, ou celui de Trois Étoiles.

Ces premières œuvres théâtrales, réunies à la multitude d'articles qu'il a publiés depuis vingt-cinq ans, soit dans les revues, soit dans les journaux grands ou petits, représentent une valeur de plus de soixante volumes, et les neuf dixièmes de ces pages, écloses sous une imagination féconde, n'ont jamais été signées de son nom véritable.

Desnoyers, comme le plus grand nombre des jeunes écrivains, éprouva tout d'abord des difficultés insurmontables à placer les élucubrations de sa plume.

Il montra quelque temps de la patience.

Mais, reconnaissant bientôt qu'on a pour système absolu, dans le journalisme, de fermer la porte au nez des hommes de lettres qui débutent, il se fâcha tout rouge, traitant de niais et de jaloux les rédacteurs de *la Pandore* et du *Figaro*, qui refusaient d'imprimer ses articles.

Déjà très-fort sur l'épigramme, il administra, pour le même grief, une lettre de plus (la lettre *G*) à M. Dubois de la Loire-Inférieure, chargé de la direction du *Globe*. Il l'appella M. Dubois de la *Gloire inférieure*, et le mot eut beaucoup de vogue.

Une centaine de francs restaient à notre héros sur les trente napoléons apportés de Bourgogne.

Il trouve deux amis possesseurs d'une

somme analogue [1], et leur propose de s'associer à lui pour fonder un journal.

— Tu es fou ! répondent ceux-ci. Nous sommes logés tous les trois dans une mansarde, et jamais on n'a vu installer un bureau d'abonnement au sixième étage.

— Bah ! nous louerons un entre-sol, riposte Desnoyers.

— Et des meubles?

— Il nous faut une table et trois chaises, rien de plus.

— D'accord ; nous voilà tous à la besogne... Mais un administrateur?

— Nous administrerons nous-mêmes.

[1] MM. Vaillant et Cartiller.

— Un caissier?

— Pour le moment, ce serait un hors-d'œuvre.

— Où trouveras-tu le teneur de livres, le correcteur, le faiseur d'adresses?

— Toutes ces fonctions diverses seront remplies par nous, mystérieusement, et les portes closes. Allons, du courage!

Il les décide.

Chacun des associés verse dans la caisse une *promesse* de douze cents francs, à prélever sur leurs économies futures, et Louis se nomme rédacteur en chef.

Véritablement il était né pour avoir ce titre.

Ni Fourier, ni ses plus habiles disciples,

en sondant la nature de notre héros, n'eussent pu y découvrir une autre attraction passionnelle. Dans ce mot *rédacteur en chef* se résume toute la vie de l'original écrivain. Nous le trouvons rédacteur en chef dès ses débuts. Depuis, il n'a jamais cessé de l'être. Il l'est aujourd'hui, demain il le sera.

Vous le verrez mourir rédacteur en chef.

Et, par anticipation, nous pouvons dire que nul n'en remplit les devoirs avec plus de conscience.

Jamais la camaraderie ne règne dans la feuille que Desnoyers dirige. On ne l'a jamais vu nier l'esprit des autres et repous-

ser leurs œuvres, en cédant aux instincts d'une jalousie mesquine.

La justice la plus scrupuleuse est sa loi.

Son premier journal fut tout naturellement une concurrence au *Figaro*, qui s'était, comme nous l'avons vu tout à l'heure, fort mal conduit à son égard.

Desnoyers essaya de rendre sa feuille quotidienne, sans être soumis au cautionnement. Il avait d'excellentes raisons pour tâcher d'esquiver cette mesure fiscale.

Certes, le problème n'était pas facile à résoudre.

Néanmoins, il arrive au but en donnant à sa publication quatre titres analo-

gues avec des vignettes différentes, mais de même nature.

Ainsi *le Sylphe*, journal des salons, — *le Trilby*, album des salons, — *le Lutin*, écho des salons, paraissent tour à tour deux fois la semaine. Reste le dimanche, occupé par *le Follet*, courrier des salons, journal de modes qui existe encore, et qui a fait une fortune brillante.

Ce quatuor périodique note ses gammes littéraires sur papier rose.

Pour mieux démontrer aux lecteurs que c'est un seul et même journal, Louis Desnoyers écrit en tête du programme cette phrase devenue traditionnelle :

Le besoin d'un journal rose se fait généralement sentir.

Au commencement de 1830, la nouvelle feuille, aussi républicaine qu'on pouvait l'être sous la Restauration, est poursuivie comme n'ayant pas déposé, au trésor, le cautionnement exigé par les lois sur la presse.

Elle gagne son procès.

Huit cents souscripteurs, à soixante francs, sont déjà conquis, et représentent un budget de quarante-huit mille francs. Le tiers de la somme couvre les frais de l'entreprise, et nos rédacteurs se partagent le reste.

Jugez de la prospérité !

Administrateur, caissier, teneur de livres, correcteur et colleur de bandes,

tout le personnel est au grand complet. Nos associés n'ont plus qu'à exciter leur verve, à donner chaque jour un numéro plus piquant, et à regarder ensuite le Pactole couler dans la caisse.

Desnoyers reçoit leurs bénédictions, et fait le journal presque à lui tout seul.

Mais, six semaines après le départ de Charles X, *le Sylphe-Trilby-Lutin-Follet*, ayant eu l'imprudence de conserver sa couleur démocratique, voit de nouveau le procureur général allumer ses foudres.

— Ah! par exemple! s'écrie Louis, montrant à ses copropriétaires l'assignation du parquet, je serais curieux de nous voir condamner le lendemain des barricades!

Sa curiosité fut satisfaite.

La question se décida complétement à leur désavantage. Aucun banquier ne prêta les finances exigibles à la minute même, et le pauvre *Sylphe* replia ses ailes, rognées impitoyablement par les ciseaux judiciaires.

Comme il y avait, en outre, une forte amende, son gérant prit le chemin de Sainte-Pélagie.

En un jour la ruine fut complète.

Desnoyers, qui n'avait plus absolument rien à faire, tomba malade de chagrin.

Ses amis les vaudevillistes étaient habitués à travailler sans lui, et les feuilles rivales du *Sylphe* voyaient avec trop de

satisfaction l'ancien rédacteur en chef sans ouvrage, pour songer à lui en donner.

Las de tenir une plume inactive, et profitant de l'occasion pour aller demander à l'air natal le rétablissement de sa santé compromise, Desnoyers part pour la Bourgogne.

Pendant son séjour en province, il n'oublie pas de visiter un vieil oncle à héritage, curé d'une modeste paroisse aux environs de Mâcon.

Ceci est un devoir qu'un neveu sensible et intelligent se plaît toujours à remplir.

Par malheur il y a près de l'oncle certaine Babet non moins attentive, et qui manœuvre avec beaucoup d'adresse au point de vue de la succession.

La Babet du vieux curé se nomme Marianne.

On sait quelles sont les habitudes traditionnelles des servantes de prêtre. Vous les entendez dire : « Notre maison, nos poules », — ou bien encore : « Nous ne disons pas de messe pour quinze sous! »

Marianne, à force d'abuser du pronom possessif, en est venue à cette conviction pleine et entière, que le curé se rendrait coupable de vol à son égard, s'il donnait à quelque autre la moindre bribe de son héritage.

Étonné de recevoir un accueil glacial, Louis n'hésite point à en demander la cause au vieillard.

— Ah! mon neveu, répond le respectable prêtre, je ne me consolerai jamais de voir un histrion dans ma famille!

— Comment, mon oncle, un histrion? murmure Louis, les yeux écarquillés de surprise.

— Oui, mon neveu, vous jouez la comédie sur les théâtres.

— Moi, mon oncle?

— Vous-même. Ah! vous ne pouvez pas le nier! Marianne me l'a fait voir sur le journal.

— Pour le coup, voici qui est fort! Ne vous serait-il pas possible, mon oncle, de me montrer ce curieux article?

— Certainement; je le conserve, et plus d'une fois je l'ai relu, en versant des larmes sur votre déplorable carrière..., car vous êtes excommunié par l'Église... Malheureux enfant! devenir histrion!

— Mais, mon oncle...

— Attendez! attendez! Voici l'article.

Ce disant, le vieillard prend au bord d'une table voisine un numéro des *Débats*, pose sur son nez une énorme paire de besicles, et lit trois ou quatre phrases d'un bulletin de théâtres, qui rend compte d'un fort beau succès de rampe obtenu par M. Charles Desnoyer[1].

[1] Directeur actuel de l'Ambigu-Comique, alors acteur aux Nouveautés.

— Permettez, mon oncle, ce n'est pas moi! s'écrie Louis. La ressemblance du nom vous a jeté dans une complète erreur. J'ai bien fait çà et là quelques pièces pour la scène; mais je n'ai jamais monté sur les planches.

— Ah! dit le curé. Cependant Marianne...

— Marianne se trompait, mon oncle.

— Eh bien, tant mieux! tant mieux!... Ainsi tu m'affirmes que tu n'es pas histrion?

— Je vous le jure sur l'honneur.

Desnoyers croit le bonhomme parfaitement convaincu.

Or Marianne, qui veut à toute force ga-

gner la partie, recommence sournoisement à jeter ses perfides suggestions dans la cervelle affaiblie de son maître. Celui-ci ne manque pas, le lendemain, de répéter l'antienne de la veille.

— Ah ! mon neveu ! je ne me consolerai jamais de voir un histrion dans ma famille.

Louis saute en l'air.

— Encore une fois, mon oncle, je vous jure, je vous proteste...

— Quel malheur ! quel scandale! s'écrie le vieillard, levant les bras au plafond d'un air désespéré.

Vraiment, il y avait de quoi pendre Marianne.

Notre pauvre écrivain s'évertue à recommencer la distinction entre l'auteur et l'acteur, entre Louis Desnoyers et Charles Desnoyer, qui n'est pas même son parent, et qui écrit son nom sans S.

— Tu es sûr qu'il s'appelle Charles?

— Oui, mon oncle.

— Tu es sûr que son nom s'écrit sans S... tu en es bien sûr?

— Eh! mon oncle, voyez les *Débats* et leur maudit article!

— C'est vrai, je crois que tu as raison, balbutie le vieux prêtre, frappé de ces réponses concluantes.

Il semble persuadé pour quelques mi-

nutes; puis, après cinq ou six tours de jardin, il murmure, en rentrant au presbytère :

— Ah ! mon ami, mon ami ! pourquoi t'es-tu fait histrion?

Desnoyers lutte vainement pendant quinze jours contre l'obstination de ce cerveau malade ; désespérant de gagner sa cause, il monte en diligence et revient à Paris.

Son homonyme continue de mériter les bravos du parterre ; on continue, par cette raison même, de parler de Charles Desnoyer dans les comptes rendus de théâtre, et Marianne continue de les lire au vieux prêtre.

Celui-ci déshérite son neveu, laissant à la rusée servante une fortune de cinquante mille écus.

Entièrement dégoûté des oncles à succession, du journalisme et des tracasseries du parquet, Louis songe à se faire épicier, lorsque Philippon, qui a déjà fondé *la Caricature*, le choisit pour rédacteur en chef.

On n'échappe point à son destin.

Presque en même temps, Henri de Latouche, autocrate du *Figaro*, réparant envers notre homme de lettres les anciens torts de sa direction, le prie de vouloir bien collaborer à la partie politique agressive.

Desnoyers donna, dans ce journal, à la

suite l'un de l'autre, ces douze fameux articles où Louis-Philippe et le système étaient lardés d'épigrammes, et qui obtinrent un retentissement si universel.

Le jeune auteur sut y joindre la plaisanterie la plus piquante à une verve intarissable.

Alphonse Karr, Paul Lacroix, Léon Gozlan, Raymond Brucker et Félix Pyat, rédacteurs attitrés du journal, tourmentaient quotidiennement de Latouche, afin de connaître la plume vigoureuse qui poussait des bottes si rudes à l'ordre de choses.

Mais de Latouche tenait au mystère et le regardait comme un des principaux éléments du succès.

Toute sa vie, Desnöyers se laissa de la sorte enterrer sous les limbes de l'anonyme.

Notre héros appartient à ce très-petit nombre de gens de lettres qui peuvent avoir du talent sans devenir fous d'orgueil.

Ce serait une curieuse étude à faire que celle de cette caste, à la fois pleine d'esprit et de sottise, qu'on nomme la caste lettrée. Évidemment il y a là-haut, dans le système providentiel, un arrangement spécial qui ne permettra jamais à ceux qui la composent de se réunir en phalange et de s'entendre.

Pour eux, le miracle de la tour de Babel se renouvellera sans cesse.

Confusion, déchirement, discorde, tel

est, tel sera toujours leur partage. La sentence est écrite sur le livre des destins.

Jetez l'œil autour de vous; prenez le plus infime croquant littéraire qui ait entre les mains une plume, et qui, de temps à autre, signe quatre phrases de son nom; questionnez-le, descendez au fond de son âme, vous y trouverez le sentiment du mérite personnel établi sur des proportions extravagantes. Il se dressera lui-même un piédestal de gloire, se couronnera d'une auréole, traitera Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo de crétins, se récriera sur l'imbécillité des libraires qui impriment les œuvres de ces prétendus génies, de préférence aux siennes, — et cela de la meilleure foi du monde, avec

une conviction entière, avec un aplomb digne de Bicêtre.

Un livre se demande, un succès devient incontestable; notre homme de lettres hausse les épaules et s'écrie :

— Public stupide!

Il accusera de mauvais goût l'univers entier, plutôt que de convenir du talent d'un seul de ses confrères.

Si les passereaux de la littérature ont cet amour-propre, jugez après cela des aigles.

Essayez de réunir dans un même vol tous ces oiseaux de l'intelligence, ils se débanderont au plus vite, pour se jeter

dans des directions contraires. Aucune sympathie ne les rassemble, aucun signe de ralliement n'est compris par cette bande emplumée. Chacun suit sa route, chacun bat de l'aile à l'aventure, chacun se perd plus ou moins sous le vague des nuages, et la plupart, s'épuisant en efforts isolés, tombent dans les abîmes.

Les hommes de lettres, une fois d'accord, gouverneraient le monde.

Dieu ne le veut pas, sans doute, afin de n'avoir point à foudroyer d'autres anges d'orgueil, qui insulteraient sa puissance.

Nos quoque dii sumus.

Revenons à Louis Desnoyers, auquel ne

sont point applicables les réflexions qui précèdent.

Juste au moment où ses articles du *Figaro* obtenaient un si merveilleux succès, on vint lui apprendre que le pouvoir, désirant mettre un terme aux attaques, prenait le parti connu d'acheter le journal dont il avait à se plaindre.

— Cela ne se passera point ainsi, messieurs! dit Henri de Latouche[1] à ses camarades de rédaction. Je vous propose de créer un nouveau journal et de l'intituler *le Vengeur!*

L'idée semble excellente.

[1] Comme l'un des propriétaires du *Figaro*, il avait parfaitement reçu sa part dans le prix de la vente.

On tient conseil. Il s'agit d'arrêter le programme de la nouvelle feuille.

Au moment le plus chaud de la délibération, paraît tout à coup M. Viennot, du *Corsaire*.

— Messieurs, dit-il, je viens aplanir les plus grandes difficultés de votre entreprise. A quoi bon créer un nouvel organe du parti républicain, lorsqu'il en est un qui fonctionne, et que je puis mettre à vos ordres?

Ce qui équivalait à dire : « Prenez mon ours ! »

Au fond, néanmoins, la proposition semble acceptable. Il s'agit de voir quelles seront les exigences de M. Viennot.

Le brave homme n'en montre aucune, et de Latouche, maître absolu du *Corsaire*, en confie la rédaction à Louis Desnoyers et à Eugène Briffaut.

Ces plumes vaillantes opèrent des prodiges.

En quelques mois, le journal, qui n'a pas cent cinquante abonnés, en gagne près de deux mille.

Desnoyers débuta par un article sur le choléra de 1832.

Pour rire de ce fléau terrible, qui tue d'épouvante une partie de ceux qui ne meurent pas de ses atteintes, et pour en faire rire les survivants, il fallait un singulier mélange de courage et d'esprit.

Toute la verve de l'ancien *Figaro* passait dans *le Corsaire.*

Le pouvoir, aiguillonné chaque jour et saignant de piqûres, se fâcha sérieusement.

On lança des mandats d'amener contre les rédacteurs.

Desnoyers et Briffaut échappèrent aux agents; mais le père Viennot, trahi par ses jambes goutteuses, fut bel et bien appréhendé au corps et jeté sous les verrous de la Conciergerie.

Malgré ces persécutions, *le Corsaire* ne cessa pas de paraître un seul jour.

Desnoyers, dépistant toutes les recherches de la police, écrivait en quelque sorte

ses articles au vol. Briffaut suivait son exemple, et les imprimeurs ne chômaient pas.

Enfin les poursuites se ralentirent.

Desnoyers peut reparaître au bureau du *Corsaire*.

Bientôt il reçoit la visite de M. Bertet d'abord, qui lui demande des articles pour *le Voleur* [1], puis celle d'Armand Carrel.

— Tous les hommes de talent de mon parti, lui dit ce dernier, collaborent à la feuille que je dirige, et je viens vous annoncer moi-même que les portes du *National* vous sont ouvertes.

[1] Girardin avait vendu ce journal, pour en créer plusieurs autres également remarquables par leur industrialisme et la fécondité de leurs produits.

Modeste et plein de défiance en lui-même, Louis veut décliner l'honneur qu'on fait à sa plume; mais Carrel insiste d'une manière si pressante qu'il faut céder.

Le plus grand nombre des articles que notre héros donne à la gazette républicaine paraissent en premiers-Paris.

Desnoyers est libre de traiter n'importe quel sujet, à son choix. Sous ce titre. *Variétés politiques*, il rédige fort longtemps une revue hebdomadaire, et remplace, pour la critique musicale, M. Fétis, nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles[1].

[1] « Les longues études spéciales de Louis Desnoyers, dit la *Galerie de la Presse*, le servirent parfaitement, et les articles qu'il publia, pendant quelques années, sur la musique, lui valurent une place distinguée parmi

Quelques mois avant son entrée au *National*, il avait écrit pour le livre des *Cent et un* cette charmante collection d'études de mœurs qui s'intitule *les Béotiens de Paris*.

Sa Majesté le roi des critiques se trouvait chez Ladvocat, le jour où l'imprimeur envoya l'épreuve.

Janin parcourut les placards et jeta des cris d'admiration.

A l'entendre, Desnoyers avait fait une merveille ; mais, quand il fallut rendre compte de l'œuvre, il rédigea cinq ou six

les écrivains qui traitent de cet art. » Nous devons ajouter que, depuis la fondation du *Siècle*, Desnoyers se charge fort souvent, dans ce journal, du compte rendu des théâtres lyriques.

phrases lourdes et pâteuses qui ne donnaient aucune envie de la lire.

Telle a été, telle est encore, telle sera toujours la probité littéraire de l'homme.

L'auteur des *Béotiens* travaillait aussi pour le *Journal des Enfants*. Il y donna *Jean-Paul Choppart*, ouvrage entièrement original, qu'on a eu tort de croire traduit de l'allemand[1], et les *Aventures de Robert Robert*, modèles accomplis de ce genre difficile qui consiste à produire l'intérêt sans appeler en aide les passions.

[1] Cette erreur fut accréditée par une note appartenant à un autre article, et qu'un metteur en pages étourdi glissa sous le premier numéro de *Jean-Paul Choppart*. Desnoyers ne réclama point, et l'on a peine à comprendre cet excès d'indifférence d'un auteur pour sa renommée.

Il est à remarquer, comme fait assez bizarre, que Desnoyers, l'écrivain moderne le plus occupé d'amour, a composé deux excellents livres où ce sentiment ne joue aucun rôle, et qui resteront sûrement dans la bibliothèque de l'enfance.

Nous entendons ici nos adversaires crier d'un ton rogue :

« Vous êtes un biographe partial! Ouvrez la notice consacrée à Eugène Sue; qu'y trouve-t-on? l'histoire d'un démocrate aux mœurs un peu folles, c'est-à-dire une peinture absolument analogue à celle que vous tracez de Louis Desnoyers. Cependant vous ne donnez à celui-ci que des louanges, et vous avez écrit contre l'autre un véritab le libelle... »

Halte là, nos maîtres !

Il y a d'abord une différence assez notable entre des mœurs un peu folles et ce dévergondage effréné qui se pose en système, arrache impudemment le voile de ses victimes, les donne en spectacle et les couvre de honte.

Louis Desnoyers n'a rien de semblable dans son histoire.

C'est un écrivain qui fait de bons livres et qui n'a jamais empoisonné les masses.

On n'est point obligé de fouiller dans sa vie pour le mettre en contradiction avec lui-même, et signaler sa mauvaise foi. Le moraliste n'a rien à voir à ses faiblesses.

Louis Desnoyers a toujours marché sur

la même route, et, quand nous sommes en face d'une opinion sincère, nous avons l'habitude de la respecter.

Mais l'auteur de *Mathilde!*... allons donc !

Celui-là n'est pas convaincu. Tout dans sa conduite le démontre.

Admettons néanmoins qu'il le soit.

Quand un homme s'est trompé dans ses premiers écrits et dans sa foi première, nous ne lui permettons pas, le jour où il accepte un autre culte, de venir nous en prêcher l'observance. Où est la preuve qu'il ne se trompe pas encore ? Le laissera-t-on nous entraîner indéfiniment de la

sorte d'apostasies en apostasies, de mensonges en mensonges ?

Vous changez de doctrine, ne prêchez plus ! Vous jetez votre drapeau, n'en levez pas un autre !

En passant par votre bouche, la vérité même s'altère; on refuse de vous croire; vous êtes dépouillé de tout prestige.

L'insolent aristocrate de *la Vigie de Koatven* n'avait le droit d'écrire ni *le Juif Errant*, ni *les Mystères de Paris*, même dans l'hypothèse où ces deux monstruosités sociales et littéraires seraient des ouvrages moraux.

Vous le voyez, nous allons loin.

Si nous raisonnons maintenant au point de vue de l'art pur et simple, Louis Desnoyers a du style, Eugène Sue n'en a pas l'ombre.

Donc, nous admettons l'un et nous repoussons l'autre.

On réimprimera toujours certains livres du premier; dans vingt-cinq ans, il ne restera pas une ligne du second.

Laissez marcher le siècle, et vous direz si nous avons tort !

Outre les œuvres de Louis Desnoyers dont nous avons plus haut donné le titre, citons les *Mémoires d'une pièce de cent sous*, — *une Maison de Paris*, travail d'observation comique, relatif aux différentes variétés de locataires; — *Comment*

la gaieté revient aux dames, — et les *Etudes sur les femmes*, dont la première partie, *Gabrielle*, forme la valeur de quarante-cinq feuilletons [1].

Il n'y avait pas trop de ce nombre pour

[1] L'éditeur Gabriel Roux s'est chargé de publier en volumes les *Études sur les femmes*. Puisque le nom de ce libraire, qui a longtemps été le nôtre, se rencontre aujourd'hui sous notre plume, nous devons démentir les insinuations malveillantes contenues dans une brochure trop infime pour que nous en indiquions même le titre. On prétend que M. Gabriel Roux a exploité nos débuts. C'est absolument faux. Les auteurs de la brochure se sont trompés de nom. M. Gabriel Roux ne ressemble sous aucun rapport à certain éditeur-Shylock, dont nous aurons à dévoiler, un jour, les honteuses manœuvres. M. Gabriel Roux a constamment encouragé les jeunes écrivains, même au détriment de sa bourse, et, pour notre compte, nous affirmons qu'il nous a commandé et *payé d'avance* plus de quinze volumes, à une époque où nous n'avions aucune espèce de notoriété, et où ses finances pouvaient être parfaitement compromises. Il s'est conduit avec nous moins en éditeur qu'en ami, et nous sommes heureux de lui rendre ce témoignage.

servir de recueil à l'immense érudition de notre écrivain sur la matière.

Ajoutons à ses travaux toutes les revues qu'il écrit dans *le Siècle*, revues musicales, revues de Paris, revues politiques et revues de salon.

Les sept dixièmes du *Veau d'or*, roman posthume de Frédéric Soulié, sont dus à la plume de Louis Desnoyers.

Nous aurions tort de ne pas faire mention d'un article surprenant, publié dans *Paris révolutionnaire*, où il formule, dix-sept ans à l'avance, le résultat d'idées en fermentation. C'est une véritable prophétie, annonçant la Révolution de février dans ses détails les plus intimes et en apparence les plus fortuits.

Il va jusqu'à parler de la rue Lamartine, sans dire néanmoins qu'elle supplantera la rue Coquenard.

Nous ne résistons pas au désir de donner à nos lecteurs un spécimen du style et de la manière de Louis Desnoyers. Tout le monde connaît sa délicieuse et fine étude sur *les Béotiens de Paris*; ce sera donc à *Gabrielle* que nous emprunterons quelques passages.

Et d'abord lisez celui-ci :

« La fenêtre joue un grand rôle dans l'histoire amoureuse des femmes. Nous ne parlons pas même de la fenêtre qu'on escalade par amour ni de celle d'où l'on se précipite par surprise : ces fenêtres-là ne sont pas de notre compétence; elles appartiennent au drame, et nous ne faisons que de la comédie. Nous nous en tenons à la fe-

nêtre morale, à la fenêtre innocente, à celle que l'on contemple, à celle d'où l'on regarde. Supprimez cette fenêtre-là, et vous supprimez du même coup la moitié des amours; murez-la, vous murez à moitié le cœur.

« C'est en grande partie à l'absence des fenêtres extérieures que les Orientaux doivent de ne connaître de l'amour, les infortunés! que ses félicités les plus prosaïques, et d'ignorer complétement ses plus délicieuses poésies.

« C'est à ses fenêtres, à ses balcons surtout, que l'Espagne, au contraire, a dû d'être et de rester le plus galant pays du monde.

« Si la fenêtre n'existait pas, il faudrait donc l'inventer.

« Une femme, par exemple, rentre chez elle, au retour d'une promenade, où, sans s'être retournée une seule fois, elle a senti, à cent pas derrière elle, la présence magnétique d'un admirateur : il y a beaucoup à parier qu'elle viendra, de l'air le plus indifférent, se placer un instant à sa fenêtre pour voir, tout en regardant du côté opposé, si

l'amour a placé sur le seuil son inévitable sentinelle.

« Une femme a un jeune vis-à-vis de fenêtre :
« —Ah! il est midi... et son rideau n'est pas même
« entr'ouvert... c'est singulier!... monsieur n'est
« pas encore levé, à ce qu'il paraît... monsieur est
« sans doute allé au bal... monsieur n'est peut-
« être pas rentré du tout, le vilain homme!...
« Ah! mon Dieu, il est malade peut-être!... Mais
« non... le voici qui paraît enfin!... C'est fort
« heureux!... à deux heures de l'après-midi!...
« être en retard de six heures seulement!. . Ah!
« le voici qui se dispose à sortir, et en grande
« toilette encore!... Fi! le coureur!... Où allez-
« vous, monsieur, que vous vous êtes fait si beau!
« Je ne sais ce qui se passe, mais, depuis quelque
« temps, vous m'avez tout l'air de vous déran-
« ger, monsieur!... Si cela continue, nous nous
« brouillerons, je vous en avertis!... Adieu, mon-
« sieur!... Portez-vous bien, monsieur!... Ah!...
« le voici qui rentre... il y a de la lumière chez
« lui... Eh bien! à la bonne heure!... il n'est que
« minuit moins un quart.. je ne suis point trop

« mécontente de lui cette fois... il y a amélioration dans sa conduite... On finira par en faire « quelque chose de bien... Bonsoir, monsieur!... « Dormez bien, monsieur!... Au revoir, mon- « sieur!... »

« A qui croyez-vous que ces gentilles paroles soient adressées?... Au vis-à-vis?... Fi donc! Le vis-à-vis ne s'en doute même pas. C'est la jolie curieuse qui se les adresse elle-même à elle-même. Elle n'a, certes, aucun motif de cœur pour observer les faits et gestes de monsieur le vis-à-vis. Monsieur le vis-à-vis lui est fort indifférent. C'est une simple affaire de flânerie féminine, ou tout au plus d'innocente distraction.

« Enfin, beaucoup de femmes ont un *escorteur*, ou un *regardeur*, ou un *rôdeur*, qui leur est parfaitement inconnu, et qu'elles ne désignent pas autrement, lorsqu'elles en parlent à leurs bonnes amies, que sous ce titre logogriphique : « Celui « qui passe toujours sous mes fenêtres ».

« *Celui qui passe sous leurs fenêtres*, avec assiduité, avec régularité, avec éternité, soit inten-

tion, soit hasard, soit chemin naturel et nécessité d'affaires, celui-là jette presque toujours une grande préoccupation dans la vie des femmes. C'est une habitude. Elles s'en moquent tout haut, s'il est fort laid; elles s'en moquent, dans le cas contraire, avec bien plus d'affectation encore; mais quelquefois elles s'intéressent à lui tout bas, et cela peut expliquer pourquoi l'encoignure des fenêtres est une place si généralement affectionnée pour les petits travaux d'aiguille. On est là, pouvant voir sans être vue, comme l'antique sentinelle au haut de son donjon; on domine toute la plaine, et, pour regarder tout ce qui passe aux alentours, il suffit d'un simple clignement d'œil, que la situation, que le moindre bruit autorisent, et que personne ne remarque, pas même l'heureux promeneur qui en est l'objet. »

Si vous demandez une peinture de sentiment plus sérieuse, *Gabrielle* peut encore vous l'offrir.

Le passage suivant arrachera des larmes à bien des mères.

« On fait tout pour marier le plus tôt possible sa fille; il semble qu'on n'ait pas d'autre souci que de se débarrasser d'elle, pas d'autre désir que de s'en séparer, pas d'autre bonheur que de cesser de la voir, de l'entendre, de l'admirer, de la caresser; et puis, aussitôt qu'on a donné à un homme, au premier venu parfois, à un étranger toujours, cet être si poétique, si doux, si aimant, si aimé, si charmant aux yeux comme au cœur, cet être adoré entre tous, ce second soi-même, cet ange tombé du ciel, cette fleur divine qu'on a fait éclore à la vie, alors, par une réaction de la tendresse contre l'intérêt, de l'amour maternel contre l'ambition et la vanité, de la douleur présente contre les appréhensions de l'avenir, on regrette amèrement d'avoir jeté ainsi la jeune fille aux bras de ce premier venu; d'avoir livré ce cher trésor aux mains souvent indignes de cet étranger; d'avoir laissé cueillir, par cet inconnu,

cette fleur de grâce, d'innocence et de tendresse, qui faisait la joie et le parfum de votre maison, et que cependant vous n'aviez cultivée avec tant de soin que pour en faire l'ornement et l'allégresse d'une maison qui n'est pas la vôtre, et où souvent elle sera flétrie par le chagrin, desséchée par la misère, brisée par la brutalité.

« Le regret veut ressaisir ce que l'imprudence a donné.

« Mais c'est en vain. La loi vous a dépouillé de tous vos priviléges de mère; la loi vous a spolié de tous vos droits de père; la loi a consacré cette expropriation de vos plus doux sentiments. Et non-seulement la loi, mais la volonté même de celle que vous pleurez, et qui, par la nature autant que par la loi, est devenue, en un seul jour, pour vous, un peu moins qu'une fille, un peu plus seulement qu'une étrangère.

« Quand un fils abandonne ses parents pour se créer une existence tout à fait isolée, cette séparation n'apporte qu'une bien faible perturbation dans leurs rapports mutuels. Un homme se ma-

rie : il n'en conserve pas moins ses amitiés, ses relations, ses affections filiales. Il n'y a rien de changé dans sa vie : il n'y a qu'une tendresse de plus. Son départ n'est donc qu'une simple séparation, tandis que le départ de la jeune fille, devenue femme d'hier, est une véritable désertion; c'est une désertion avec devoirs et sentiments. Le fils, en un mot, est un rameau qui a toujours poussé à part du tronc. La fille, au contraire, en fait essentiellement partie, et la détacher de l'arbre, c'est mutiler l'arbre même.

« Vous aviez entouré son adolescence de la tendresse infinie, de la tendresse inépuisable de votre cœur de père, de votre cœur de mère; elle semblait en retour vous entourer d'une infinie, d'une inépuisable reconnaissance; vous l'aimiez par-dessus tout au monde, et elle semblait vous aimer par-dessus tout. Mais voilà qu'un jour, — jour à jamais funeste, — un homme est venu, que vous avez appelé, que vous avez accueilli; et cet homme de votre choix, ce ravisseur imposé peut-être, l'a emportée dans son aire, malgré sa résis-ance même, loin du doux nid que lui avait fait

votre amour, et que le sien se refusait à quitter. Et, le lendemain, vous regardez, vous écoutez, vous attendez, vous cherchez autour de vous : — la cage est vide, l'allègre fauvette a disparu, envolée ou volée; le silence a succédé à ses douces chansons; elle ne vient pas, dès le matin, comme la veille encore, voltiger gaiement autour de vous, et becqueter sur votre front ses premières caresses. — Plus rien qu'un affreux calme, plus rien qu'un affreux silence, plus rien qu'un affreux vide! — La chambre de l'absente n'offre plus que ce désordre, si triste à contempler, qui est, non pas le joyeux désordre de la présence, mais le désordre de l'abandon : — de chastes vêtements, laissés çà et là; de trop modestes parures, dispersées; des meubles que la joie a renversés; des tiroirs que la précipitation a laissés entr'ouverts; un lit où personne n'a reposé; une foule de riens charmants qu'affectionnait la jeune fille, que la jeune femme dédaignerait aujourd'hui, et qui gisent sur le tapis poudreux, comme ces plumes légères dont la fauvette a jonché le sol, pour attester que l'épervier a passé par là.

« Voilà le triste spectacle qui désole vos yeux, mais votre cœur est encore bien plus cruellement frappé. A partir de ce jour, vous n'êtes plus qu'au second rang, en attendant que la maternité vous repousse au troisième, dans l'affection de celle qui vous chérissait par-dessus tout la veille. Cet homme, cet inconnu, ce ravisseur, s'est placé d'emblée au premier rang. Quelques heures de fausse et passagère tendresse, peut-être, lui ont suffi pour effacer la vôtre, que vingt années de soucis, de soins et d'abnégations ont éprouvée et consacrée. Et non-seulement il vous a ravi son affection suprême, mais il peut vous priver de ses filiales caresses, de sa douce vue, de sa présence adorée, vous qui la lui avez donnée tout entière, corps et âme. La jeune femme ne vous doit plus qu'un froid respect. C'est à lui désormais qu'elle doit obéissance et dévouement. Si elle l'aime, elle vous quittera sans regret pour le suivre au bout du monde; si elle ne l'aime pas, elle l'y suivra par résignation. La nature ou le code lui imposera cette obligation, qui fera sa joie ou son orgueil. Et vous n'aurez pas à la mau-

dire de cette préférence, car vous lui en avez enseigné doctoralement la nécessité, vous lui en avez donné l'exemple en même temps que le précepte; le ciel et la terre lui en font un devoir absolu, et, si vous êtes raisonnables, vous seriez les premiers à blâmer vous-mêmes l'oubli coupable qu'elle oserait en faire. Bien loin donc que l'égoïsme de votre cœur vous fasse désirer qu'elle vous rende, de son ancienne tendresse, tout ce que le temps et l'inconstance peuvent lui permettre d'en reprendre à son époux, vous devez souhaiter, au contraire, qu'ils soient chaque jour plus heureux l'un et l'autre, l'un par l'autre, au prix de votre malheur même. Ce malheur-là, c'est votre dernier bonheur. »

Louis Desnoyers, vers la fin de 1832, n'avait point encore envisagé la question du mariage à ce point de vue.

Essayant d'échapper à des séductions

toujours renaissantes et fort peu compatibles avec le travail de l'écrivain, il fonda *le Charivari* pour s'imposer un surcroît de besogne, et contracta des nœuds devant M. le maire, afin de briser d'un seul coup toutes ses chaînes illégitimes.

Par une bizarre coïncidence, le jour même de son hymen fut celui de l'apparition du nouveau journal.

Au sortir de la messe, notre époux de fraîche date court à l'imprimerie.

Tout le numéro est à faire.

Il écrit une première colonne, l'envoie aux compositeurs, en rédige une autre en attendant l'épreuve, et, de rédaction en

correction, travaille sans désemparer jusqu'à près de minuit.

Il était temps, comme on le voit, d'aller rejoindre l'épousée.

Mais, dans le feu de l'improvisation, notre homme a perdu le souvenir de ses noces.

Albert Clerc et Altaroche surviennent. On cause longtemps.

Ces messieurs laissent Desnoyers composer un dernier article, revoir une dernière épreuve, et celui-ci, rompu de fatigue, s'endort, après leur départ, sur un canapé des bureaux.

Quatre heures sonnaient à la paroisse voisine.

Le lendemain, les amis de notre journaliste le retrouvent à la même place. Il vient de s'éveiller et lit tranquillement son premier numéro en fumant un cigare.

— Eh ! s'écrient-ils, est-ce que tu ne t'es pas couché?

— Non, répond Louis.

— Malheureux !... et ta femme?

Desnoyers se lève. Le havane lui tombe des lèvres. Il regarde ses collaborateurs avec stupéfaction, et murmure :

— Ah! miséricorde! je n'y songeais plus.

Nous ne savons pas à quel genre de raisonnement il eut recours, lorsqu'il dut justifier aux yeux de madame cette inconcevable distraction.

L'ancien *Charivari*, avec ses trois hommes d'État et sa plume bouffonne, est encore trop près de nous pour que nous en fassions l'histoire. Six années durant, le héros de cette notice et ses deux collègues ont dépensé là plus d'esprit que n'en contiendraient cinq cents volumes d'Alexandre Dumas et deux mille comédies de M. Scribe.

Directeur de quatre journaux à la fois, Desnoyers travaillait nuit et jour.

Il s'était habitué à dormir en regagnant son domicile et en marchant, de trois à cinq heures du matin, dans les rues désertes et silencieuses.

Ceci est un fait que tous ceux qui le connaissaient alors peuvent certifier.

De temps à autre, il ouvrait l'œil instinctivement pour reconnaître à quel point de sa route il pouvait être; puis, refermant la paupière, il se remettait en marche et finissait par arriver chez lui, guidé par la Providence beaucoup plus que par ses jambes.

A neuf heures, son domestique avait ordre de l'éveiller. Il fallait songer au numéro du lendemain.

Chose bizarre! la nature, à époque fixe. prenait sa revanche, et notre rédacteur en chef payait d'un seul coup sa dette au sommeil.

Il tombait, à la fin de chaque mois, dans une sorte de léthargie effrayante qui durait deux nuits et deux jours. Alors madame Desnoyers écrivait à Altaroche :

« Mon mari dort ; ne comptez sur lui qu'après-demain. »

Le jour où Fieschi consomma son crime sur le boulevard du Temple, des ordres furent donnés en haut lieu pour jeter immédiatement dans un cul de basse fosse tout ce qui tenait une plume républicaine.

M. de Bassano, chargé de l'exécution de ces ordres, et trouvant qu'ils péchaient par un excès de rigueur, fit transmettre à chacun des individus menacés un avis secret, pour les engager à quitter Paris, au moins pendant quelques semaines.

Desnoyers et Philippon se trouvaient dans les bureaux du *Charivari*, quand arriva ce conseil officieux.

Ils déguerpirent au plus vite, comme on peut le croire.

Le jour même, deux messieurs, fort bien vêtus, entrant dans les bureaux, y rencontrent un vieil homme de lettres, nommé Caron, chargé, depuis un temps

immémorial, de la rédaction exclusive des articles de modes.

Caron, pourvu d'une dose d'amour-propre fort grande, trouvait que les trois hommes d'État ne rendaient point à son talent toute la justice désirable.

— Monsieur le rédacteur en chef, s'il vous plaît? lui demandent les visiteurs, avec un salut plein de politesse.

— C'est moi! répond fièrement Caron, très-enchanté de se trouver seul et de passer, une fois dans sa vie, pour un personnage littéraire.

Les agents font un signe du côté de la porte.

Six gardes municipaux se montrent, prennent le soi-disant rédacteur en chef au collet, le contraignent à descendre un peu brutalement, malgré ses protestations énergiques, le fourrent dans un fiacre, et le mènent droit aux cachots de la Conciergerie.

Caron y resta quinze jours, en expiation de son orgueil.

Si *le Charivari*, pendant ce laps de temps, n'imprima point de compte rendu de modes, il ne manqua pas d'autres articles, et la rue de Jérusalem, qui savait tous les rédacteurs en fuite, ne comprenait rien à ce mystère.

Cachés à Passy, les uns chez le vaude-

villiste Desvergers, les autres chez l'avocat Crémieux, nos trois hommes d'État expédiaient leur copie, chaque soir, en contrebande, soit dans une hottée de légumes, soit dans un panier de fruits.

L'année suivante, au milieu de ses nombreuses occupations de journaliste et de ses fatigues de chaque instant, Louis Desnoyers fut chargé par M. Dutacq de rédiger le numéro-spécimen du *Siècle*.

Il passa soixante-douze heures sans dormir, et, la dernière ligne écrite, il fut saisi d'un transport au cerveau, qui mit ses jours dans le plus grand péril.

La convalescence lui montra *le Siècle* fondé.

Sa fortune était faite.

Par un acte fort en règle, notre écrivain doit rester, sa vie durant, rédacteur en chef du feuilleton. Il touche environ huit cents francs par mois d'honoraires, sans compter ce que lui rapportent ses nombreux articles.

Desnoyers écrira, quelque jour, l'histoire de ses relations avec les grands seigneurs de la littérature, qui lui viennent en équipage, et avec les pauvres aspirants, qui lui viennent sans bottes.

Ce sera bien certainement un livre que s'arracheront les lecteurs.

Il serait mal à nous de le déflorer. Nous citerons seulement quelques détails.

Le poëte Lassailly, paresseux de premier ordre et bohème enraciné, sembla tout à coup saisi d'une ardeur extrême pour la prose. Sa plume devint infatigable, et ses nouvelles envahirent les cartons du *Siècle*.

Desnoyers ne tarda pas à s'apercevoir qu'elles se ressemblaient toutes et reproduisaient constamment les mêmes phrases, dites par les mêmes personnages.

Il finit par en demander le motif à l'auteur.

Lassailly confessa très-ingénument qu'il correspondait, au moyen du feuilleton, avec une jeune fille de province dont le père était abonné au *Siècle*. Ses éternelles

redites étaient d'éternels serments d'amour, comme il convient à tous les amoureux d'en faire.

Un modeste homme de lettres de province écrivait à Desnoyers, en lui expédiant son œuvre :

« Monsieur,

« Bien certainement les lignes que je vous envoie sont indignes de la publicité ; mais j'espère que vous serez assez aimable pour venir en aide à mon inexpérience. Refondue par vous, et corrigée avant l'insertion, ma nouvelle, sans aucun doute, sera digne de vos lecteurs. »

Impossible de faire un aveu plus humble et une proposition plus candide.

Un autre débutant littéraire, fatigué de rompre tous les jours la bande du journal, et de ne pas trouver sous le pli son article, envoya au rédacteur en chef cette lettre pleine de laconisme et de désespoir :

« Si demain je ne suis pas imprimé, je me brûle la cervelle. Vous aurez mon trépas sur la conscience. »

Enfin nous avons lu nous-même, un soir, dans les bureaux du *Siècle*, cette phrase touchante, qui terminait la missive d'un littérateur orphelin :

« Daignez accueillir ma nouvelle, et ma mère vous bénira du haut des cieux ! »

Mais, insensible à tout, Desnoyers n'ou-

vre ses colonnes qu'au mérite, et ne cède même pas — héroïsme sublime pour un homme de sa nature ! — aux douces œillades de nos dames poëtes, qui savent si bien donner à leurs supplications le charme qui manque à leurs vers.

Un jour, à sa grande surprise, il vit entrer dans son cabinet un ministre de Louis-Philippe.

C'était le grand philosophe Victor Cousin, qui venait solliciter lui-même, en personne, pour obtenir l'insertion de quelques poésies, refusée à une muse de sa connaissance intime.

Mais chut !... Souvenons-nous de la leçon tragique donnée autrefois à Alphonse

Karr par cette terrible madame Louise Collet, née Révoil.

Foin des muses qui jouent du couteau !

De méchantes langues affirment que le rédacteur en chef du *Siècle*, une fois son feuilleton lu et corrigé, s'endort, comme un autre Annibal, dans les délices de Capoue.

Ceci est une calomnie flagrante.

Le *Siècle* est loin d'être pour Louis Desnoyers une sinécure. Il est obligé de lire, année commune, quatre cents manuscrits ; il en relit, corrige et recorrige cinquante, et cette occupation monotone, qui lui prend au moins huit heures par jour, ne l'empêche pas de fournir son con-

tingent à la littérature active. Il sait mener de front le travail et le rêve, les affaires sérieuses et le plaisir. Ces dames ne volent pas la postérité.

Nous avons réservé pour la fin de cette notice un fait très-grave, que nous n'hésitons pas à reprocher à notre héros.

Il a fondé la Société des gens de lettres.

Cette mauvaise action de sa vie remonte à l'année 1837.

Nous disons mauvaise action par antiphrase; car il était animé des intentions les plus loyales et les plus fraternelles.

Ses principaux complices dans la chose furent Léon Gozlan, Marco Saint-Hilaire,

Emmanuel Gonzalès, Altaroche, Élie Berthet, Hippolyte Lucas, Eugène Guinot, Louis Viardot, Alphonse Royer et Louis Reybaud.

Impossible de se tromper en meilleure compagnie.

Balzac, ayant accepté les statuts de la société nouvelle, ne tarda pas à se frapper la poitrine et à se repentir. Mais les autres persistèrent dans leur honnête égarement.

Ils bâtirent sur le sable un édifice sans consistance, qui pèche et pèchera toujours par la base, nous voulons dire par le caractère même des membres de l'association, perpétuellement en jalousie et en discorde.

Voici tantôt dix-huit ans que les esprits les plus sages, les natures les plus fermes consacrent leurs efforts à maintenir cette institution boiteuse, qui chancelle au moindre souffle et menace ruine : ils ne parviennent qu'à consolider les abus, tant les abus se trouvent inhérents à l'institution même.

Imprévoyants et candides en affaires, comme beaucoup de littérateurs, Louis Desnoyers et ses collègues ont placé près du berceau de la société naissante un ex-homme de loi [1], père nourricier bâtard, qui a fait sucer à la pauvrette les mamelles

[1] M. Pommier, aujourd'hui remplacé par M. Godefroy.

de la chicane, et s'est appliqué surtout à la rendre mercantile et tracassière.

Au diable la dignité des lettres, au diable leur honneur et leur indépendance!

L'essentiel est d'avoir un budget.

Sommons par huissier tous ces malheureux journaux de province de nous tenir compte de la reproduction de nos articles, à raison de tant la ligne. Il est évident que le Palais de Justice saura les y contraindre.

Journalistes et romanciers auront en poche quelques centimes de plus, une misère!

Mais aussi l'agent central sera rétribué grassement. Son emploi deviendra bel et

bien une charge; il pourra la vendre ou la transmettre par héritage.

Que demandez-vous de plus, morbleu !

Si vous restez pauvres à côté de votre agence opulente, on invitera le baron Taylor à vous secourir. Il organisera des loteries en votre faveur; il vous fera l'aumône.

Pour ce qui est de votre talent, de vos travaux, de votre avenir, on ne s'en inquiétera pas.

Seulement, le jour où vous serez en butte à la détresse et aux mauvaises tentations qu'elle donne, — *malesuada fames !* — on vous accordera, si vous avez des protecteurs, et sur votre requête écrite

et signée, de quoi ne pas mourir de faim pendant sept ou huit jours.

N'est-ce pas une générosité merveilleuse ?

Et si vous désirez qu'elle se renouvelle, si vous êtes prudents et sages, vous nommerez pour vos dignitaires, à chaque assemblée générale, des hommes déconsidérés, mais opulents, qui vous inviteront, de temps à autre, à dîner chez Lucullus, et qui, le jour où vous serez repus, monteront sur vos épaules de niais pour escalader quelque position politique.

Est-ce là, oui ou non, monsieur Louis Desnoyers, la société que vous nous avez faite ?

Hélas ! ce n'était point, évidemment, celle que vous vouliez faire. N'en parlons plus... et que le ciel vous pardonne !

FIN.

P. S. Au moment où nous terminons cette notice, on nous envoie, du fond des États Sardes, la lettre écrite par M. Eugène Sue à l'occasion de sa biographie. Nous publierons, dans le prochain volume, cette lettre et notre réponse.

Mon cher ami,

Le principal de nos actionnaires
au Giraudeau donne avant
demain, [illegible], aux [illegible]
[illegible] un dîner [illegible]
à la Direction et à la rédaction
du [illegible]. Il m'a prié
d'inviter nos collaborateurs les plus
[illegible]. Je vous
[illegible]. Acceptez
[illegible] son invitation,
[illegible] ? oui ? personnellement.

[illegible]

Fernand Desnoyers

EN VENTE:

Méry.
Victor Hugo.
Emile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.

SOUS PRESSE :

PAUL FÉVAL, — EMMANUEL GONZALÈS,
EUGÈNE SUE, — INGRES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

